

12516 aa 35

les principaux sont :
plus d'un tiers, et petit nombre
les Romains les plus connus & les
On trouve chez les principaux écrivains.

Les Annonces des Eaux de Spa, 4 vol.
Mémoires de Mathieu de Bontinck, 2 vol.
L'Orphelin d'Anvers, 4 vol.

BIBLIOTHEQUE

AMUSANTE.



*On trouve chez les principaux Libraires,
les Romans les plus curieux & les
plus intéressans, en petit format, dont
les principaux sont :*

- L'**ORPHELINE ANGLOISE, 4 vol.
Mémoires de Mademoiselle de Bontemps, 2 vol.
Les Amusemens des Eaux de Spa, 5 vol.
Les Confessions de Villefort, 1 vol.
Les Egaremens du cœur & de l'esprit, 2 vol.
La Nuit & le Moment, ou les Matines de Cythere,
1 vol.
La Poupée, par Bibiena, 1 vol.
Histoire amoureuse des Gaules, de Buffi-Rabutin
6 vol.
Histoire du Chevalier de Ravanne, 4 vol.
Les Amours d'Henri IV, 2 vol.
Le Roman comique de Scarron, 4 vol.
Les Nouvelles Tragi-Comiques du même Auteur
2 vol.
Les Contes & Romans de Voltaire, 4 vol.
Le Sopha, par Crébillon, 2 vol.
Angola, Histoire Indienne: on lui a ajouté
Acajou & Zirphile, 2 vol.
Les Confessions du Comte de ***. par Duclos
2 vol. en un.
Thémidore, 2 vol. en un.
Le Grelot, ou les &c. &c. 1 vol.

L A
POUPÉE,

P A R
M. DE BIBIENA.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII.

Galli Bibiena (g.) R.

LA
POUR

P. A. R.
M. DE BIBLIOTHECA



A LONDRES.

M. DCC. LXXXII



LA POUPÉE.

Vous le voulez, MADAME, je vous obéis. Je pourrois m'en défendre ; l'ordre que vous me donnez ne s'accorde point avec vos railleries sur le récit, que je vous ai fait de vive voix. Il est étrange que vous l'ayez traité de songe ; & qu'aujourd'hui vous m'ordonniez, Madame, d'écrire ce songe, jusques à me menacer de votre disgrâce, si je vous refuse. Auriez-vous la méchanceté de vouloir exposer mes rêveries au Public ! Quelle indulgence pour-ois-je espérer de ce Public, qui est si sévère, si je n'en ai point trouvé auprès de vous, Madame, qui m'honorez de

vosre bienveillance ? Encore n'en serois-je point épouvanté , si je pouvois me flatter du même contraste sigulier de railleries & d'applaudissemens. Mais , quelque peur que j'aie de ce cruel siflet , qui est si redoutable , je suis encore plus effrayé de vosre menace. Exposez-moi donc à ce qu'il vous plaira Madame ; je mets toute ma gloire à vous obéir.

• Nous n'avons eu l'Été passé que fort peu de jours pour la promenade ; il étoit naturel de ne point les laisser échapper. Un matin , que je remarquai au lever du Soleil , qu'on pouvoit compter sur un jour serain , je me fis mener au Bois de Boulogne , muni d'une provision nécessaire pour y passer la journée , c'étoit au commencement d'Août. Je cherche toujours la solitude dans quelque promenade que je me trouve ; elle convient à la situation de mon cœur ; vous le savez, Madame. Je ne devois point craindre de rencontrer beaucoup de monde à l'heure

qu'il étoit. Je m'enfonçai cependant dans l'endroit du Bois le plus épais. On passa la petite provision auprès d'un bouquet d'arbres, que je trouvai de mon goût; on me laissa, & je m'assis auprès de ce bouquet choisi, avec un livre & ma mélancolie ordinaire.

Je ne fus pas long-tems enseveli dans mes pensées; deux voix, que j'entendis derrière moi, suspendirent ma rêverie. Je tournai la tête avec dépit; j'étois fâché qu'on vînt interrompre ma solitude. Je regardai entre les tiges des arbres. Je vis un Abbé & quelqu'un habillé de noir, qui avoit la mine d'un jeune Magistrat. Autant que je pus le remarquer, ils me parurent l'un & l'autre d'une figure agréable.

Mais voici déjà du romanesque, me direz-vous, Madame: comment voyiez vous, comment ne vous voyoit-on pas? J'étois, Madame, dans l'obscurité; le soleil ne donnoit que de leur côté, mais sans les incommoder. D'ailleurs ils étoient occupés à se parler avec un em-

pressément, qui les rendoit incapables de tout autre attention. Ils s'allirent au pied du même bouquet d'arbres en me tournant le dos ; & je l'aurois eu aussi tourné de leur côté sans le mouvement que je m'étois donné. Il n'y a rien dans cela qui choque la vraisemblance ; je pouvois les voir sans qu'ils me vissent. Réservez votre incrédulité ; vous n'ignorez pas, Madame, que vous en aurez de grands sujets.

Je fus sur le point de prendre ce que j'avois auprès de moi & de quitter brusquement cette place, lorsque l'Abbé dit au jeune Magistrat : Oui, mon cher Oronte, je dois ce changement à une Poupée.

Des paroles aussi étranges, que je trouvai encore plus singulieres dans la bouche d'un Abbé, m'arrêterent. Mon indifférence se changea en une curiosité extrême. Je me tournai entièrement, & le plus doucement qu'il me fut possible, j'approchai l'oreille pour mieux entendre. Quoi ! lui répondit Oronte, vous pré-

tendez sérieusement me faire croire qu'une Poupée vous a rendu raisonnable ? Pardonnez ce terme à mon amitié : nous sommes convenus il y a long-temps, que nous ne les ménagerions pas dans nos entretiens secrets. J'ai admis ce changement ; mais si vous persistez à l'attribuer à un sujet aussi ridicule, je tremble, mon cher ami, que vous n'ayez substitué une seconde folie à la première. N'ayez point cette crainte, lui dit l'Abbé ; permettez que mon cœur s'ouvre aux sentimens de la reconnoissance la plus vive ; laissez-moi répéter cent fois que je dois le retour de ma raison à la plus charmante de toutes les Poupées ; qu'elle m'a défilé les yeux sur le vrai mérite pour plaire aux femmes ; qu'elle fait mon bonheur. . . . Finissons ce badinage, interrompit Oronte ; comment me persuaderai-je qu'une Poupée vous a engagé à reprendre votre physionomie naturelle ; à ne plus vous composer le teint ; à cesser de tourner les yeux avec une affectation d'ardeur, qu'on auroit

pris pour des mouvemens convulsifs ; à réformer ce fade jargon plein d'une singularité d'idées impertinente & ridicule ; à quitter vos minauderies , vos façons semillantes , vos gestes enfans , & ces graces apprêtées & mignardes , qu'on pardonne à peine à une jeune Coquette. Est-ce en regardant une Poupée , que vous avez pu faire une réforme , qui vous est si avantageuse ? Ou depuis quels tems les Poupées parlent-elles , pour donner des instructions ? Vous étiez parvenu par vos mines étudiées à faire douter de votre sexe. Je vous retrouve homme aujourd'hui ; vous en avez l'air , le maintien , la parole , & sans votre Poupée , je serois enchanté de cette heureuse métamorphose , qui vous a rendu à vous même. Enfin si vous avez un rêve à me raconter , donnez-le-moi sur ce pied-là , & je vous écouterai. Prenez comme il vous plaira le récit que j'ai à vous faire , dit en riant l'Abbé ; je demande seulement que vous me laissiez commencer ; je compte fort que vous ne m'inter-

romprez plus. Ecoutons donc ces étonnantes merveilles, dit Oronte ; vous me donnez de la curiosité.

En sortant du Collège, continua l'Abbé, j'emportai des dispositions heureuses pour me distinguer dans le monde. Vous le savez, mon cher Oronte ; c'est-là où nous avons formé les premiers liens de notre amitié. On me laissa trop de liberté pour mon âge : je n'avois que dix-huit ans. Je ne m'occupai que de l'idée du plaisir ; mon cœur & mes sens me firent sentir que les femmes seules pouvoient me rendre heureux. Je crus m'apercevoir qu'elles voyoient avec plaisir l'habit que je porte. Je le pris dans l'espérance de leur plaire. Je pensai que ce n'étoit point assez de l'habit, qu'il falloit y joindre les manieres de ceux à qui je les voyois porter. Ce fut en les imitant que je puisai dans cette source inépuisable de fatuité tous les airs singuliers, que je me suis donnés jusques à présent. J'ensevelis mes heureuses dispositions dans une continuité immense de ridicules.

Plus je cherchois à me former sur les modeles que je m'étois proposés, moins je me trouvois près du bonheur que je m'étois figuré. On rioit de mes déclarations ; je crus que je plaisois par la tournure enjouée, que je leur donnois. Mais j'eus bientôt lieu de me détromper ; on s'amusoit de mes faillies bizarres, & mon jargon apprêté ne me menoit tout au plus, qu'à me procurer un regard malin, un éclat de rire, ou quelques coups d'éventail.

J'eus quelques doutes que je m'étois fait illusion, & que ces petits personnages, dont je voulois suivre les traces, n'étoient bien reçus des femmes, que pour leur servir d'amusement à leur toilette. Je commençois à m'en persuader par mon expérience. Mais ayant fait quelque liaison avec plusieurs de ceux qui avoient une réputation la mieux établie de Conquérant du premier ordre, je me replongeai dans mon erreur. Je fus étourdi par l'énumération de leurs bonnes fortunes, dont ils faisoient des détails cir-

constanciés avec les airs les plus cavaliers. Je n'eus point assez de pénétration pour comprendre combien ces Messieurs s'aideroient de leur imagination dans leurs récits. Je m'attribuai toute la faute. Je m'accusai de n'avoir pas su assez bien les étudier. Je cherchois à me rendre propres les agrémens singuliers que j'admirois en eux ; & j'ajoutai aux ridicules , dont j'étois déjà chargé , l'impertinence la plus outrée.

Vous me donnâtes quelques avis. Votre amitié & la convention que nous avons faite , vous engagèrent à me parler avec liberté. Mais je vous regardai comme un Philosophe de mauvaise humeur , qui enseveli dans la poussière de son cabinet , ne connoît point les usages du monde. Je vous répondis comme vous savez , que ce n'étoit point ma faute , si votre bibliothèque & l'ennui que vous preniez à l'Audience , vous avoient rendu un homme sauvage.

Quoique je me crusse extrêmement aimable , je ne m'apperçus point que ma

figure & mes graces fissent l'impression que je désirois. J'en conçus du dépit contre les femmes. Pour me venger de quelques-unes, à qui j'avois étalé mes charmes inutilement, je répandis des histoires sur leur compte. Je n'épargnai ni discours équivoques, ni grimaces étudiées, ni souris moqueurs, pour faire penser que ces Dames m'avoient appartenu. Le dépit & le désespoir de réussir m'ayant engagé à d'aussi cruelles impertinences, j'aurois dû ouvrir les yeux. J'aurois dû sentir que les grands hommes que j'étudiois, étoient peut-être dans le même cas que moi; que la rage leur donnoit de l'invention, & qu'ils ne trouvoient toutes leurs bonnes fortunes que dans le desir d'en avoir.

Mon dépit contre les femmes ne me rendoit pas moins passionné pour elles. Désespérant de pouvoir me captiver l'amitié d'une femme aimable, qui eût du sentiment, je fus tenté plus d'une fois de prendre une de ces Beautés qui négocient leurs attraits. Mon cœur y répu-

gnoit toujours : je n'avois point abandonné le sentiment malgré ma fatuité. Je ne me figurois qu'un plaisir insipide dans les bras d'une femme qui ne nous y reçoit que par intérêt , & prêt à me déterminer je ne pouvois me résoudre. Par cette envie qui me venoit de tems en tems , j'aurois dû encore former des conjectures naturelles sur ce que pouvoient faire les héros que j'imitois. J'aurois dû penser que moins délicats que moi , ils éteignoient peut-être leurs desirs en se livrant à des beautés attendries par de largesses , & que soulagés de la sorte , ils n'en avoient que plus d'éfronterie pour se vanter d'être favorisés par des femmes estimables qui ne s'étoient jamais amusées que de leur ridicules. Mais j'étois bien éloigné de ces réflexions. Lorsqu'on est plongé dans l'erreur , il faut un grand éclat de lumière pour nous en tirer. Les liaisons que j'avois formées ne me tenoient que plus enseveli dans mes préjugés. Enfin je parvins à m'imaginer , que j'étois trop aimable & que les femmes

n'évitoient de s'engager avec moi que dans la crainte de se trouver trop attachées, par conséquent trop malheureuses, si je venois à être inconstant.

C'est ainsi que j'ai passé quelques années, l'esprit rempli de ces idées extravagantes, dévoré par les désirs les plus violens; cherchant toujours à me faire une liaison de cœur, sans pouvoir la trouver, & irrité contre mon trop de mérite.

J'avois encore ces pensées bizarres il y a deux mois. Il y en avoit plus de quatre, que je rendois mes soins à une femme d'esprit un peu méchante, qui avoit sans doute pénétré l'opinion que j'avois de moi-même, qui s'en amusoit & qui me donna un rendez vous au Luxembourg, pour m'y faire, à ce qu'elle me dit, une réponse définitive & me développer les sentimens de son cœur. Si j'avois eu le sens commun, j'aurois senti tout le ridicule de ce rendez-vous. Après avoir reçu mes soins pendant plus de quatre mois; m'avoir mené d'espérance

en espérance; ne m'avoir épargné ni regards, ni souris, ni soupirs, étoit-il naturel de m'envoyer au Luxembourg pour se déterminer, & encore pour ne m'y parler que du cœur? Je présume aujourd'hui que je ne lui présenterois plus rien qui la divertît; qu'elle avoit épuisé toutes mes extravagances; qu'elle voulut finir par un coup de théâtre, qui lui rendît cette comédie parfaite.

Je ne manquai point l'heure prescrite; je me trouvai à l'endroit marqué, qui étoit le bosquet le plus écarté; & je ne fus pas long-tems à attendre. Elle arriva plus belle que je ne l'avois encore vue; l'Amour brilloit dans ses yeux & lui donnoit les graces les plus séduisantes. Mon cœur se livra à l'espérance la plus flatteuse; mais cette illusion ne dura qu'un instant. Après un préambule le mieux imaginé, où elle me fit sentir combien elle auroit été disposée à m'aimer, elle finit en me disant, qu'elle ne pouvoit se rassurer; qu'un mérite supérieur comme le mien lui donnoit trop

d'alarmes ; que l'effort de ses rivales la feroit trembler à chaque instant ; qu'elle ne pouvoit consentir de s'exposer à tous les tourmens qu'un amour malheureux traîne à sa suite ; qu'elle étoit résolue de me fuir ; enfin elle me pria & m'ordonna de ne plus la voir.

Vous pouvez juger si dans ce moment je fus enragé contre mes charmes. J'entendis quelqu'un sourire d'une voix étouffée , comme si on se retenoit pour ne pas éclater. C'étoit sans doute quelque Amant chéri, caché dans le Bois, à qui l'on donnoit cette scene réjouissante. Mais rien ne put me faire ouvrir les yeux. Je fis remarquer qu'on nous entendoit ; elle en parut effrayée ; nous nous écartâmes, je me jettai à ses genoux ; je promis une fidélité à toute épreuve ; je priai , j'insistai , je pleurai ; elle feignit d'être touchée , me souhaita moins d'attraits, & m'accabla de louanges ; mais sans pouvoir se guérir de ses alarmes. Enfin on me renvoya , & avec ordre de ne plus me montrer. Je pense aujourd'hui que

l'Auteur, qui étoit resté dans les coulisses, finit sans doute cette Piece à la satisfaction de l'Actrice, & que mon mérite ne servit pas mal pour donner plus d'ame à leurs plaisirs.

Confondu de mes qualités trop brillantes, je ne pouvois me pardonner d'avoir su me donner tant d'appas ; je m'en allai furieux contre moi-même. Je courus au Palais, dans le dessein de trouver une Beauté, qui ne fût point effrayée du mérite, & de me faire enfin une passion telle qu'elle pût être. Quelle sorte délicatesse, me dis-je, de ne pas vouloir par l'entremise de l'or, commencer du moins à faire un essai du plaisir ? La Beauté, sur qui je répandrai mes bienfaits, passera d'un amour de reconnoissance à une tendresse d'inclination. Je l'engagerai par cet heureux stratagème à s'exposer aux alarmes qu'une femme tendre doit avoir avec un homme aimable comme moi. C'est à quoi une personne, qui n'y sera pas contrainte par la situation de sa fortune, ne voudra jamais se risquer.

Je vis plusieurs minois assez jolis , & sur-tout des yeux agaçans pleins d'une friponnerie séduisante. On me sourit, on me lorgna , on m'appella. Je sai que l'envie que ces jolies Marchandes ont de vendre , les rend prévenantes & même importunes. Mais je crois que mon air fat me rendoit plus que tout autre chose l'objet de leurs agaceries. Enorgueilli encore par tant de coups-d'œil favorables , je ne voulus me prêter à aucune avance , que je n'eusse examiné la Beauté que je trouverois plus de mon goût , & qui pût mériter le sacrifice que je lui ferois de mes charmes. En regardant avec attention de côté & d'autre , je remarquai la taille bien prise d'une Marchande , qui étoit occupée dans sa boutique : & qui s'y donnoit des mouvemens avec grace. De la façon dont elle étoit tournée , je ne voyois presque point son visage. Je m'avançai , & en approchant de la boutique , je vis dans le fond une Poupée..... Ah ! nous y voici , s'écria Oronte : oui , dit l'Abbé ,

nous voici bientôt à l'époque heureuse du retour de ma raison. Dieu le veuille, reprit Oronte; mais ce n'est point à l'âge où l'on en a le plus, qu'on s'amuse d'une Poupée. N'importe, voyons; pardonnez si je vous ai interrompu. Je vous annonce, dit l'Abbé, que je ne continue point, si vous ne me promettez, que vous ne direz pas le mot pendant tout l'écrit que j'ai à vous faire. Je me sou mets à tout ce que vous voulez, répondit Oronte; continuez, je vous en supplie; cette Poupée m'inquiète pour vous.

Rassurez-vous, dit l'Abbé, bientôt vous envierez mon bonheur. Il n'y a jamais eu une aussi jolie Poupée, continua-t-il, que celle que je vis au fond de cette boutique. Elle étoit dans une petite niche d'écaille, enjolivée de fleurs d'or & garnie d'une couverture, attachée par des charnières du même métal. Je fus frappé du coloris de son petit visage; il étoit plus naturel que le teint que nos Dames prennent sur leurs toi-

lettes. Figurez-vous les couleurs d'une jolie femme, qui a la peau d'une blancheur éclatante, & les joues nuancées par une rougeur délicate, sans le secours de l'art : représentez-vous bien des couleurs aussi rares & aussi séduisantes ; c'étoit le teint de cette Poupée. Ce n'étoit pas encore tout, ce teint étoit aussi animé que le seroit celui d'une femme, telle que je viens de vous la dépeindre.

Je n'étois que sur le seuil de la porte, j'entrai dans la boutique. Il ne me restoit plus de curiosité pour la Marchande ; mes yeux étoient fixés sur la Poupée. La Marchande me demanda ce que je souhaitois ; je rougis de ma distraction, & je remarquai par parenthèse, qu'elle avoit un visage, qui ne répondoit point à la beauté de sa taille. Je lui demandai à acheter des colifichers, dont je n'avois nul besoin. Pendant qu'elle les cherchoit pour me les montrer, je jettois les yeux sur la Poupée ; plus je la regardois, plus je lui trouvois de fin-

gularités qui m'attachoient à l'examiner.

Il entra heureusement du monde qui demanda à faire des emplettes. Je dis à la Marchande de contenter ce monde. Elle fit quelque grimace de politesse; mais elle se rendit aisément, avec d'autant plus de plaisir, que je lui parus un homme propre à plus d'un achat. Il nous falloit plus de tems & de la tranquillité pour la sorte d'emplette à laquelle elle auroit voulu m'engager.

Les personnes & la Marchande étant occupées, les unes à regarder les marchandises qu'elles vouloient acheter, & l'autre à les priser & à les surfaire, j'eus le tems de contempler la Poupée & d'examiner ses ajustemens. Chaque trait de son petit minois étoit formé à ravir; ils étoient ensemble d'une régularité parfaite, & composoient une physionomie la plus riante, la plus fine, la plus mignone que j'eusse encore vue. Ses yeux, quoiqu'immobiles, avoient quelque chose de vif & d'animé, qui

me causa une surprise sans égale. Il me sembloit qu'elle me regardoit, & qu'elle étoit prête à me parler. Sa petite coëffure étoit rangée par la main des Grâces ; un plumet noir, couché de côté sur le front lui donnoit un air mutin. Je soulevai en devant un mantelet blanc de gaze, qui lui couvroit le plus galamment du monde la taille & les bras. Je demurai immobile en voyant sa petite gorge ; elle étoit si bien formée, qu'un ouvrage aussi parfait me parut impossible à la main des hommes. La blancheur de cette gorge étoit aussi naturelle que celle que j'avois admiré sur le visage ; je lui trouvai encore plus d'ame. Je ne pouvois comprendre qu'on fût parvenu à donner à des couleurs une vivacité sensible, que la nature seule peut influer sur le teint d'une femme. J'étois d'autant plus confirmé dans ma surprise, que nous distinguons parfaitement le teint que nos Dames empruntent, & celui qu'elles ont naturellement. L'un tient toujours du coloris de masque,

malgré tout l'art dont il est appliqué, & l'autre ressortit à la vue par un éclat de vie qu'il est impossible de donner à des couleurs. Plus je regardois cette gorge, plus je me sentois confondu de surprise & d'admiration. Je fus tenté d'avancer le petit doigt; mais je crus entendre que le monde, qui étoit dans la boutique, s'en alloit: je laissai retomber promptement le mantelet. Je m'étois trompé; on étoit encore aux prises, & bien éloigné de songer à moi, on s'échauffoit sur le prix; les personnes, qui vouloient acheter, étoient des Bourgeoises d'un caquet intarissable; la Marchande n'étoit pas fille à se laisser vaincre au babil. Je me rassurai, & je vis que j'avois tout le tems de contenter mes yeux & ma curiosité.

Je ne fus point surpris de voir à la Poupée sa petite taille proportionnée & bien prise. Puisqu'on a su me dis-je lui sculpter une gorge avec autant de perfection que la nature auroit pu la

former, j'admire le reste ; mais je ne m'en étonne plus. Quoiqu'elle eût des gants, on voyoit que ses bras étoient bien tournés ; & ses petits doigts étoient séparés & fuselés. Jamais on n'en a si bien formés à une Poupée. Sa robe qui étoit de couleur rose, étoit ajustée avec tout l'agrément imaginable. Je la soulevai, pour voir si on avoit encore travaillé les pieds & les jambes avec le même art. Il en fallut revenir à un nouvel étonnement, malgré ce que je m'étois dit. Je ne fus point surpris ni de la forme, quoiqu'admirable, ni de l'industrie charmante dont on lui avoit couvert ses petites jambes d'un bas blanc ferré par des jarretieres couleur de rose, & ses petits pieds d'une mule de la même couleur brodée de fleurs rose & vert. Mais de les voir malgré leur immobilité, pleins de cette grace vivante, qu'on admire dans la jambe & le pied d'une jolie femme qui a l'une & l'autre bien tournés, c'est ce qui me pénétra d'un étonnement que je ne sau-

rois exprimer. La couleur qui imitoit si bien un teint naturel , pouvoit donner quelque chose d'animé au visage & à la gorge. Mais ici il ne s'agissoit que de forme & de proportion ; plus je regardois , plus je me sentoisois transporté hors de moi-même. Malgré tout mon ravissement , je fus encore engagé par la curiosité à pénétrer plus loin , pour voir si on y avoit apporté les mêmes soins industrieux , & jusques à quel point. Ah ! ce fut pour lors que je demeurai ravi en extase. Je ne pus jamais me convaincre qu'on eût poussé l'art jusques à rendre le naturel plus sensible , que nous ne voyons dans la réalité même. Les beautés , que je voyois étoient si parfaites , si pleines d'ame , que ne sachant qu'imaginer , j'aimai mieux ne rien penser , que de les croire un ouvrage de l'industrie humaine. Il fallut pourtant m'arracher au plaisir que j'avois de les contempler ; on avoit conclu les marchés , & on étoit sur le point de sortir. Pour conclusion aussi de toutes

mes admirations & de mes ravissemens, je me promis avec une résolution déterminée, que cette Poupée seroit à moi à quelque prix que ce pût être.

La Marchande m'entassa mille excuses les unes sur les autres avec une rapidité qu'il ne me fut pas possible d'interrompre. J'enrageois, car j'aurois voulu déjà tenir la Poupée dans mon cabinet; enfin elle me montra ce que je lui avois demandé. J'achetai plusieurs babioles au prix quelle voulut; mais je ne savois comment faire pour en venir à la Poupée; cet achat n'étoit gueres convenable à mon âge, à mon sexe & encore moins à mon habit. La Marchande, qui cherchoit encore plus à m'étaler ses charmes, qu'à me faire voir les raretés de sa boutique, n'épargnoit ni regards, ni petites manieres, ni propos insinuans. Me voyant rêveur, elle crut que ses graces agissoient sur moi comme elle le desiroit, & que je ruminois dans mon esprit une déclaration tendre & persuasive. A tout

ce qu'elle faisoit pour m'encourager , j'eus lieu de penser qu'elle ne croyoit pas ma timidité médiocre. Enfin je trouvai un prétexte naturel pour faire mon emplette. Je dis à la Marchande que je voulois faire galanterie à une petite Niece que j'avois , & que je n'en voyois point qui lui seroit plus flatteuse à son âge , que la Poupée que je lui montrai. Après tant de minauderies & d'avances , elle ne s'attendoit gueres à une chute aussi éloignée de son projet. Elle me regarda d'un air étonné ; se leva presqu'avec dépit & je vis déjà à sa mine qu'elle se promettoit de me vendre bien cher le joujou inutile que je demandois , puisque je refusois la marchandise précieuse qu'elle m'offroit. Elle s'avança pour prendre la niche ; mais qu'elle fût mon inquiétude ! lorsque je vis qu'elle regardoit la Poupée avec une surprise qui n'étoit point naturelle à une personne accoutumée à la voir tous les jours. Mon cœur palpitait , je ne savais que pen-

ser. Elle prit une autre Poupée qui étoit renversée près de la niche & que je n'avois point remarquée.

Cette seconde Poupée avoit quelque ressemblance éloignée avec celle qui faisoit l'objet de mon admiration & de mes desirs; mais ce n'étoit que comme un embryon informe, qu'on mettroit en paralelle avec le plus parfait de tous les ouvrages. La Marchande les examinoit l'une & l'autre avec un étonnement qui me plongeoit toujours dans une plus grande inquiétude. Elle me tournoit les yeux comme on regarderoit un homme extraordinaire, les ramenoit sur les Poupées, & puis les retournoit sur moi, & puis encore sur elles; & ce manège dura quelque-tems, sans qu'elle me parlât, & sans que j'eusse le courage de lui en rien dire.

Après avoir rêvé un instant, elle me proposa d'acheter la Poupée qu'elle tenoit à la main. Je lui dis que je ne voulois point de celle-là, & que je lui

avois montré celle qui étoit dans la niche. Elle crut me faire défister de mon envie & de m'épouvanter par le prix; mais je la pris au premier mot & je me saisis en même tems de la niche, que je fermai à la hâte. Mon empressement & la précipitation dont je lui donnai ce qu'elle m'avoit demandé, la jetterent dans une grande surprise & la rendirent interdite. Je la saluai d'un air cavalier, & je m'en allai avec des transports de joie que j'avois peine à contenir. Aussi pris-je le premier équipage que je rencontrai, pour ne pas me faire remarquer dans les rues; j'avois renvoyé le mien en entrant au Luxembourg.

En arrivant au logis, j'ordonnai qu'on dît que je n'y étois pas à qui que ce pût être. Je m'enfermai dans mon cabinet: je posai la niche sur le bureau, & je me mis en devoir de l'ouvrir avec une palpitation de cœur qui me rendoit mal-adroit & tremblant. Je l'ouvris enfin; je trouvai ma Poupée encore

plus belle. Je lui ôtai les gants ; nouveau sujet de surprise & d'admiration. Ses petits bras , ses petites mains , avoient la même blancheur animée , qui brilloit sur le visage ; & quoique sans mouvement , ils avoient encore cette même grace expressive , qui m'avoit pénétré d'étonnement en considérant le pied & la jambe.

Je pris sa main avec mon petit doigt ; encore n'y avoit-il nulle proportion. Mais que devins-je en sentant l'attouchement d'une peau unie, fraîche & délicate ? Je fus frappé d'une admiration singulière , qui me donna une espece de frayeur. Je me hazardai à glisser le doigt sur le bras , j'éprouvai la même sensation. Mon étonnement & ma frayeur augmentèrent. Mais ce qui est inconcevable , c'est que malgré ma surprise & ma crainte , il se glissa dans mes sens une émotion de volupté , & je crois avoir été l'unique qui ait éprouvé un mouvement dans les sens mêlé de peur & de plaisir. Mes desirs m'au-

roient porté à me donner une conviction encore plus forte de ce que j'avois senti, & à examiner si ma Poupée offroit la même sensibilité au toucher dans toute sa petite figure. Mais je ne fais quelle timidité s'empara de moi, qui me força à la respecter.

Je me levai & je me promenai dans le cabinet. Je crus que j'avois besoin de cette distraction. Je craignis que mon imagination trop frappée ne me fît voir & sentir ce qui n'étoit pas & que ma Poupée ne me fît tourner l'esprit. Je fermai la niche d'une main tremblante, il me sembloit que je lui faisois injure; & je commençai une lettre que j'avois à écrire pour me détourner de mes idées.

Au moment que j'étois le plus appliqué à écrire, j'entendis auprès de moi une voix qui fit cette exclamation, ah! Ciel! & un soupir qui suivit l'exclamation. J'eus peur sérieusement & je laissai tomber la plume. Je ne pensai point à la Poupée au premier instant, je tour-

nai mes yeux effrayés de côté & d'autre. Mais l'exclamation répétée & accompagnée de plusieurs soupirs, ne me laissa plus de doute; c'étoit dans la niche qu'on se plaignoit & qu'on soupiroit. Je fus saisi par un redoublement de frayeur, qui me tenoit dans une irrésolution aussi gênante que la frayeur même. Je ne savois si je devois ouvrir la niche ou me sauver. Mais je ne fus pas long-temps en suspens; la niche s'ouvrit, & la Poupée en sortit avec une petite démarche la plus aisée & la plus noble qu'on sauroit se figurer. Elle me salua en me faisant une révérence pleine d'une grace infinie, & vint s'asseoir auprès de moi sur un tome des Confessions du Comte de ***.

J'étois ému par tant de mouvemens différens, que je ne pouvois plus rien démêler dans mon cœur. Pénétré tout ensemble d'étonnement, d'admiration, de plaisir, de crainte, mon ame étoit aussi agitée que j'étois immobile à l'extérieur.

L'esprit & le sentiment brilloient dans les yeux de ma Poupée. Elle me regarda d'un air serain ; rassurez-vous, me dit-elle avec le sourire le plus obligeant. Le son de sa voix étoit si flatteur , qu'il répandit dans mon ame une douceur qui la calma. Laissez vos craintes puériles, reprit-elle, & faites réflexion , Philandre, sur le bonheur qui vous arrive aujourd'hui. Je fus hors de moi-même de lui entendre prononcer mon nom. Je conçus une idée si élevée de son être , que je pensai qu'il n'y avoit point d'hommage que je ne dusse lui rendre. Je me jettai à genoux auprès de la table, fâché de ne pouvoir me faire aussi petit qu'elle pour me jeter à ses pieds. Belle Poupée , lui dis-je , vous qui savez si bien mon nom , daignez m'apprendre le nom auguste sous lequel je dois vous rendre hommage : celui que votre cœur suggérera, répondit-elle , me sera le plus flatteur. Divine Poupée , m'écriai-je , pouvez-vous faire attention à un vil mortel, jusques à vous intéresser aux sentimens

de son cœur? Car enfin , après tant de prodiges , je ne puis vous croire qu'une Divinité. Quittez cette idée , me dit-elle , quoique d'une essence plus noble que la vôtre , je suis créée comme vous. Qu'êtes-vous donc , lui dis-je avec empressement? Je ne sais si vous méritez que je vous l'apprenne , répondit-elle , levez-vous. Eh quoi ! lui repartis-je en lui obéissant , vous daignez prendre part aux mouvemens de mon âme , & vous doutez si je mérite de savoir la nature de votre être? Ah ! voilà déjà , s'écria-t-elle , la présomption des hommes : la moindre bonté leur donne une confiance orgueilleuse. Votre cœur peut m'intéresser , continua-t-elle , parce que j'y connois un fond de sentimens qui mérite mon attention. Je puis en même tems ne pas vouloir me découvrir à un étourdi comme vous , paîtri de fatuité & de ridicules , & qui avez un esprit tourné de travers , capable de mille extravagances ; qu'avez-vous à répondre ?

Confondu par une apostrophe , à la-

quelle je n'étois point accoutumé , je me trouvai furieusement humilié , moi qui avois tant de mérite. Je me consolai un peu de l'abaissement qu'on me faisoit essuyer , en songeant que du moins cette charmante Poupée ne me fueroit pas à cause de mes qualités trop brillantes. Mais quel plaisir pouvois-je me figurer avec une petite personne haute de sept à huit pouces ? N'importe , je me sentoits déjà si vivement attaché à ma Poupée , que je me promettois les jours les plus heureux , quoique je ne pusse jamais être borné qu'au plaisir de la voir & de l'entendre. Je me sentis humilié , mais point offensé de ce qu'elle me dit. Sa petite bouche m'enchantoit , quelques mots qu'elle me prononçât : je brûlois déjà du désir d'en recevoir des instructions.

Vous ne dites-rien , reprit-elle ! Mon silence parle , lui répondis-je d'une voix humble. Je me soumets à tout ce que vous exigez que je pense. Cette soumission vous sera plus favorable , repartit-elle , que vos idées présomptueuses ; je

veux bien me découvrir , quoique j'aie encore des ridicules sans nombre à corriger en vous ; sentez le prix de la grace anticipée que je vous fais , & mesurez-y votre reconnoissance ; je suis UN^E SILPHIDE. Une Silphide ! m'écriai-je. Pourquoi cet étonnement , dit-elle , en prenant un air sévère ? Ce n'est point de l'étonnement , lui dis-je , c'est de la joie. Vous êtes un imposteur , reprit-elle en se levant brusquement & frappant de son petit pied sur la table.... Je tremblai ; il me sembla que la foudre alloit tomber sur moi..... Je fais ce que vous venez de penser au sujet d'un grand homme , à qui vous devez de la vénération ; je veux que vous me le disiez , & avec les mêmes termes que vous venez de prononcer en vous-même.

Il est vrai , lui répondis-je ; j'ai pensé dans cet instant que les Silphes & les Silphides & tous les Esprits élémentaires , n'avoient jamais existé que dans l'imagination burlesque du Comte de Gabalis. Mais je reviens de mon erreur , je rends

la justice qui est dûe à cet homme illustre. Il m'est bien aisé de me convaincre, puisque la vérité est devant mes yeux; puis-je me refuser au prodige que je vois? A ces mots elle se replaça sur le même tome des Confessions du Comte de *** , & s'appuya sur un autre plus élevé, qui étoit près de celui des Confessions. Comment dépeindre les graces séduisantes que lui donnoit ce petit air penché?

Le Comte de Gabalis, reprit-elle, n'a point assez développé la nature de notre être, ni des conditions que nous sommes obligés d'observer pour nous procurer l'immortalité. Dailleurs, il nous a avili en nous rendant assujettis aux évocations de vos Sages. Mais nous lui avons pardonné ce ménagement qu'il a eu pour l'orgueil des hommes. Son système n'auroit eu aucun succès, s'il n'avoit flatté leur vanité; pour leur faire connoître des vérités, il a été contraint d'y mêler des mensonges agréables à leur cœur présomptueux. N'avez-vous pas quelquefois l'impudence de vous

comparer, que dis-je, de vous préférer aux Esprits célestes ! Comment ce Comte auroit-il réussi à vous persuader de l'existence de notre être qui est plus noble que le vôtre ? Il vous a adouci la supériorité d'essence que nous avons sur vous, en vous flattant l'imagination de l'agréable idée que vous pouvez vous épurer par la sagesse, jusques à vous rendre supérieurs à nous-mêmes & à nous forcer d'être sujets à vos volontés : car vous voulez que tout vous soit soumis dans la nature, ou puisse vous l'être. Par cette adresse il est parvenu à persuader de notre existence une partie des hommes ; l'autre trop orgueilleuse pour vouloir admettre dans le Globe terrestre aucun autre être qui pense, s'est piqué comme vous d'une sorte d'incrédulité.

Il nous faut, il est vrai, un commerce tendre avec vous autres pour avoir l'immortalité ; mais ce n'est point que votre substance soit plus noble que la nôtre ; c'est au contraire parce qu'elle est grossière.

fiere. Formés des plus rares atômes, conglobés & organisés par l'action de l'air, vous sentez combien nous vous surpassons en subtilité de matiere; mais cette grande subtilité nous devient pernicieuse. La même activité de l'air qui a englobé les atômes dont nous sommes composés, peut les dissoudre lorsqu'elle devient trop violente, & les faire, pour ainsi dire, évaporer. Il nous faut quelque chose de moins spiritueux, qui mêlé dans nos parties déliées, les rende mieux condensées. Par les doux liens que nous formons avec les hommes, & que les Silphes nos époux forment avec vos femmes, nous exprimons votre substance la plus subtile. Elle l'est cependant encore bien moins que la nôtre; mais elle est assez compacte à l'égard de notre essence. Elle nous donne la condensation nécessaire pour que nous ne nous trouvions jamais exposés à nous dissoudre.

Ne croyez point que le service que vous nous rendez soit sans récompense;

D

qu'il nous coûte de peines ! que nous l'achetons à haut prix ! Nous sommes condamnés à ne pouvoir gagner l'immortalité que nous acquérons en mêlant votre substance avec la nôtre, qu'après vous avoir corrigé de vos travers & de vos ridicules. C'est encore ce que le Comte de Cabalis n'a point osé vous annoncer, dans la crainte de blesser votre orgueil. Vous sentez aujourd'hui à quoi vous devez attribuer ces métamorphoses de caractères surprenantes qui paroissent impossibles. Si vous voyez une femme évaporée prendre du jugement, & un petit maître audacieux renoncer au jargon, à l'étourderie, à la présomption c'est un Silphe & une Silphide, qui par leurs instructions ont opérés ces prodiges.

Il nous est libre d'instruire l'objet que nous prenons en vue, sous quelque forme que nous jugeons à propos. C'est souvent par la bouche d'un parent, d'un gouverneur, d'un ami, que nous cherchons à le faire revenir de ses erreurs,

Mais nous ne pouvons tirer de lui cet extrait de substance qui nous est nécessaire pour nous rendre immortels, que lorsqu'il est entièrement corrigé. Par la rareté des conversions sincères que l'on voit dans le monde, vous sentez combien nous nous donnons de peines inutiles, & combien nous sommes obligés de changer d'objets avant de pouvoir trouver un cœur docile. Lorsqu'enfin nous avons le bonheur de le rencontrer, & que nous sommes parvenus à faire le miracle du changement, il nous est encore permis de nous servir de tel moyen que nous jugeons à propos pour exciter dans vos sens ce ravissement délicieux qui fait couler votre substance la plus subtile dans la nôtre, qui est encore bien plus spiritueuse. C'est par des songes, c'est en prenant la forme d'un objet chéri, c'est en nous découvrant tels que nous sommes, c'est enfin par mille moyens dont nous nous avisons, que nous nous procurons notre félicité, en vous comblant aussi d'un

grand bonheur. Nous partageons vos plaisirs ; nous en goûtons même de plus ravissans. Lorsque nous nous livrons à nos transports avec l'objet de notre amour, nous sommes de moitié dans l'enchantement ; mais nous jouissons d'un autre plaisir plus sensible , qui nous est unique. C'est de nous sentir peu-à-peu mieux fortifiés dans nos parties, à mesure que nous nous enivrons de ce nectar amoureux, qui fait le ravissement de deux amans bien unis ; gagner l'immortalité par le plaisir, y a-t-il rien de plus enchanteur ? Ce n'est que par un long commerce de tendresse, que nous acquérons cette condensation si désirée.

Nous sommes divisés en plusieurs classes ; chacune est destinée à la reforme des défauts particuliers à un genre d'hommes ou de femmes, auquel elle est uniquement affectée, sans pouvoir s'en départir. Je suis dans la classe qui est chargée de la fatuité Abbaticale ; le Silphe mon époux est dans celle qui

est fixée à corriger les femmes prudes de leurs grimaces hypocrites, & à les engager, ou à se parer d'une vertu sincère, ou à devenir galantes de bonne foi. Nous avons eu le malheur l'un & l'autre de mal tomber; dès notre naissance nous tirons au sort une classe, & nous ne pouvons jamais la quitter. Lorsque nous prévoyons trop de peines, il nous est libre de renoncer à l'immortalité; mais une fois que nous nous sommes déclarés, nous ne pouvons plus rentrer dans le nombre des aspirans. Mon époux en est sorti; sans doute qu'il a prévu de l'impossibilité à réussir. Je le répète encore, il n'y a point de classe plus malheureuse que la mienne; car il n'y a point de fat plus incorrigible qu'un Abbé petit maître. Je ne parle point des Abbés qui sont révérends du caractère auguste que leur habit représente. Je ne les crois point sujets à aucun travers, ou du moins je l'ignore; cela ne nous regarde pas, c'est l'affaire des Etres purement célestes. Ce sont

les Abbés qui n'en ont, comme vous, que le nom & l'habillement, à qui ma classe est destinée. Que j'ai déjà changé d'objets ! Que j'ai déjà fait d'effais inutiles !

Comme votre sexe a pris de l'empire en tout lieu par la loi du plus fort, lorsque nos époux ont renoncé à l'immortalité, ils veulent nous y forcer de même. Mais nous pouvons leur échaper ; & nous sommes hors de leur atteinte en prenant une figure différente de la nôtre. Cette loi est réciproque, & une Silphide ne peut pas étourdir les oreilles du Silphe son époux par des plaintes de jalousie, aussi-tôt qu'il a changé de figure.

J'aime mon époux ; mais je ne me trouve pas disposée à renoncer à l'immortalité. Son trop d'attachement pour moi, & la mauvaise humeur où il est d'avoir tombé dans une classe qui l'a désespéré du succès, l'ont rendu le jaloux le plus incommode. J'ai quitté la couche nuptiale il y a près d'un siècle. Il est

inconcevable le nombre d'Abbés que j'ai parcouru, sans que jamais j'en aie trouvé un seul qui ait montré la moindre docilité à mes iustructions. Pour me délasser de mes ennuis, j'ai pris mille & mille figures différentes, en y mettant de l'une à l'autre le moins d'intervalle qu'il m'étoit possible, dans la crainte d'être surprise par mon époux. J'aurois été perdue, s'il m'avoit atteinte. Lorsque nous nous sommes échapées une fois, nous ne le pouvons une seconde, si nos maris, qui se sont déportés de la prétention à l'immortalité nous atteignent dans notre figure. Mais les Silphes qui n'ont pas renoncé peuvent s'échapper autant qu'ils le jugent à propos, quoique leurs femmes les aient surpris dans leurs courses en figure naturelle un million de fois si vous voulez. Vous voyez s'il y a de l'égalité dans cette loi; votre sexe est le tyran du nôtre en tout lieu. Quoi qu'il en soit, si jamais je puis gagner l'immortalité, je volerai tout de suite dans les bras de mon époux; &

je n'aurai d'autre regret que celui de ne pouvoir la lui communiquer. Mais, soit que nous ne voulions point nous rendre immortels, soit que nous ne le puissions pas, notre vie est toujours de plusieurs siècles : j'aurai donc le tems de prouver à ce cher époux toute ma tendresse.

J'ai quitté ce matin la maison d'un Abbé qui vous surpasse encore en ridicules. J'avois conçu quelque espérance de lui redresser l'esprit ; mais jamais on n'a pris tant de peines, plus long-tems & plus inutilement. Je vous raconterai l'histoire des aventures comiques que ses extravagances & sa présomption lui ont attirées. Vous apprendrez par ses travers à vous corriger des vôtres ; l'exemple fait toujours les impressions les plus fortes.

J'ai pris ma figure naturelle en sortant de cette maison ; j'étois si désespérée que je négligeois d'en prendre une autre, me souciant peu d'être surprise par mon époux, & presque déterminée à le pré-

venir. Ne me sentant pas encore bien résolue, j'ai volé au Luxembourg, dans le dessein de voir s'il y avoit des rendez-vous, de m'en amuser, & d'y faire quelques niches, si la fantaisie m'en prenoit. En parcourant les bosquets, je vous ai vu près d'une femme, & vous m'avez divertie l'un & l'autre. Ah ! divine Poupée, charmante Silphide, m'écriai-je, daignez m'apprendre si les discours que cette femme m'a tenus étoient sinceres. Quoi ! me dit-elle, vous me voyez, je vous parle, & quelqu'autre objet vous intéresse encore ? Pardonnez, lui répondis-je, je sens mon tort, mais vous pénétrez dans mon ame ; voyez s'il y a nul autre mouvement que celui d'une simple curiosité. Aussi ne vous pardonnerois-je pas, reprit-elle, si je m'étois apperçue d'un sentiment qui vînt du cœur.

En m'amusant de vos extravagances auprès de cette femme, continua-t-elle. je n'ai pas moins examiné à fond votre cœur. Je ne vous le cache point, j'y

ai apperçu des qualités qui m'ont charmée , & j'en ai conçu d'abord les espérances les plus flatteuses. Depuis cent ans que je cours d'objet en objet dans votre espece singuliere , je n'en ai vu aucun où j'aie trouvé , comme j'ai trouvé en vous du premier instant, des dispositions aussi heureuses pour recevoir instruction. Ravie de cette découverte , je ne songeois point que j'étois de ma figure naturelle. En levant les yeux au Ciel , comme pour le remercier de ce bonheur , j'ai vu mon époux qui en fendant l'air venoit sur moi avec précipitation. Il nous faut quelques instans pour changer de figure ; j'ai senti que je n'en aurois point eu assez ; mon jaloux me suivoit de trop près. Je me suis sauvée ; il m'a poursuivie ; nous ne pouvons pas nous métamorphoser en volant , je me suis cru perdue. Plus légère que lui , je fends l'air avec plus de rapidité , mais plus fort que moi , il m'auroit fatiguée. La peur enfin m'a suggéré une pensée salutaire ; sauvons-nous au Palais, ai-je

dit en moi-même ; mon mari n'a jamais entendu le mugissement de la chicane , il en sera effrayé. J'ai pressé mon vol , il m'a poursuivie avec plus d'ardeur ; & je commençois à manquer de forces au moment que je suis entrée. Je me suis tournée , je lui ai vu suspendre son vol , les oreilles frappées par la voix rauque d'un Huissier , qui étourdissait le monde par ses criées. Ce n'a été qu'un instant qu'il s'est arrêté. Je n'ai pas eu le tems de la métamorphose. Je me suis avancée , il m'a suivie ; mais à l'apparition lugubre du monstre épouvantable , qui mugissait son langage effrayant , il a reculé d'horreur , & je me suis glissée dans la première boutique qui s'est offerte à ma vue.

J'y ai vu dans le fond cette niche à Poupée qui m'a plu. Elle m'a donné l'envie de m'y placer ; j'ai renversé la Poupée qui y étoit , & j'en ai pris moi-même la figure. La Marchande qui étoit occupée à vendre , ne s'est point aperçue de la culbute que j'ai fait faire

à la Poupée. Quelques momens après ma métamorphose , je vous ai vu passer ; je me suis sentie pénétrée de joie , en remarquant que ma petite figure vous faisoit impression. Nous ne pouvons nous donner du mouvement dans les différentes figures que nous prenons , qu'une heure après que nous les avons prises. Vous aviez raison d'être étonné de me trouver de l'ame , quoique je fusse immobile. Au reste , vous sentez aisément ce qui a rendu la Marchande étonnée & interdite , lorsque vous lui avez demandé à m'acheter ; elle a vu deux Poupées au lieu d'une : enfin elle vous a cru un Magicien. Vous n'avez rien épargné pour m'avoir. Je saurai vous tenir compte de votre générosité. Venons à ce qui m'intéresse le plus ; il s'agit d'une entière réforme des travers de votre esprit & des ridicules de votre figure. Voyons si vous répondrez à mon espérance ; commençons par l'exemple : écoutez l'histoire de l'Abbé dont je vous ai parlé.

Il y a près de quatre mois, continue-t-elle, que je me promenois un matin aux Thuilleries; nous étions dans le Printems. J'étois métamorphosée en Bergere; mais en entrant dans le Jardin, je m'étois rendue invisible; ce qui nous est aisé, en conglobant autour de nous un certain amas d'air, que vos yeux ne peuvent pas pénétrer, & que les nôtres percent aisément. J'avois tenté une conversion sous cette figure de Bergere, mais inutilement; j'étois rêveuse & chagrine.

En tournant du côté du grand bassin, je vis un Abbé assez-bien fait; au premier coup-d'œil, je m'apperçus qu'il étoit de ma classe; je m'approchai pour l'examiner. Rien ne lui manquoit pour le rendre aussi ridicule que vous l'êtes; & d'une impertinence encore plus outrée. Tout respiroit en lui une fade mignardise & une présomption audacieuse. Je n'ai jamais vu de perruque plus artistement arrangée; mais son visage & ses graces étoient composés en-

core avec plus de soin. On voyoit à son air qu'il ne lui échapoit jamais aucune expression qui ne fût aussi proprement tournée que l'étoit une boucle de sa perruque. Je ne m'arrêtai point à l'extérieur, je pénétrai dans l'esprit; je le vis paîtri de ces opinions absurdes qui font honte à la raison humaine. Mais à travers les pensées les plus entortillées, je vis une petite lueur du bon sens qui me donna quelque espérance. Je lui trouvai encore autant de défauts dans le cœur. Ce cœur étoit sur-tout éloigné de toute probité pour le commerce des femmes; ingrat & perfide, son plaisir le plus sensible auroit été d'en tromper plusieurs à la fois. En l'approfondissant avec attention, je crus m'appercevoir que c'étoit plus le monde qu'un penchant naturel, qui l'avoit formé au parjure. Enfin je vis que j'entreprendrois un grand ouvrage, mais il me parut moins impossible que ceux dont j'avois fait l'essai, & que j'avois quitté, dans le désespoir de réussir.

J'étois indécise sur la figure que je prendrois pour commencer mes instructions, lorsqu'un petit homme vêtu de noir, traînant une longue épée, sec de sa figure, plus aride de son habillement, aborda l'Abbé d'un air mystérieux & lui donna un billet. Ah ! c'est vous ; je vous attendois, dit l'Abbé en ouvrant le billet, qui ne contenoit que ces mots, que je lus en même temps que lui. *Venez l'après-midi, mon cher Abbé, nous prendrons des mesures pour cette nuit.* Le billet n'étoit pas signé. Clitandre est donc parti, dit l'Abbé au petit homme ; oui. Monsieur, il l'est d'hier au soir, répondit-il. C'est le départ de cet importun que je désirois savoir, reprit l'Abbé ; je ne suis venu ici que pour l'apprendre, suivant que j'en étois convenu avec Julie ; car je ne doute pas qu'elle ne soit empressée de me voir. Ah ! Monsieur, s'écria le petit homme, elle vous attend avec ardeur ; peut-on désirer sans impatience un homme aimable comme vous ? J'ai

toujours remarqué , dit l'Abbé , que vous êtes connoisseur & bon physionomiste. Si je le suis , reprit-il , comment exprimerois-je tout ce que j'admire en vous , Monsieur ? Les qualités les plus brillante éclatent sur votre physionomie ; elle annonce sur-tout le cœur le plus généreux. Ah , ah ! j'oubliois , s'écria l'Abbé en tirant sa bourse , d'où il prit quelque argent ; tenez , dit-il en le glissant d'un air fastueux dans la main du petit homme , qui se courba jusques à terre. Ah ! mon cher , reprit-il , en lui mettant la main sur l'épaule , que vous seriez tourmenté de courses & de messages , si vous étiez employé de toutes les Beautés qui m'obsèdent ! mais n'en dites rien à Julie. Oh ! Monsieur , répondit l'habille Commissionnaire , je suis le plus discret de tous les hommes , & vous venez de me coudre la bouche avec un fil d'or qu'il seroit impossible de couper ; il fit une profonde révérence & partit.

Un jeune homme de jolie figure , qui

s'en alloit d'un pas précipité, passa dans ce moment ; l'Abbé tenoit encore à la main le billet & la bourse. Où vas-tu donc, mon cher Valere, s'écria l'abbé ? Et toi, mon cher Abbé, répondit le jeune homme en s'approchant ; que fais-tu là les mains embarrassées d'une bourse & d'un billet ? Lis, dit l'Abbé en lui donnant le billet ? tu le vois, c'est un rendez-vous ; mon esprit se confond, lorsque je pense à tous les endroits où l'on m'appelle ; on m'accable, on m'excede, on me vexe de bonnes fortunes. Et toi, mon cher ami, avec tes pas précipités, où voles-tu ? On voit que c'est l'Amour qui t'a donné des aîles ; à ton âge on ne sauroit avoir d'autres affaires pressantes que celles du cœur. J'ai dénoué ma bourse pour le messager qui m'a donné ce billet ; je ne saurois contraindre mon cœur trop généreux ; je regarderai comme un événement rare, si elle n'est point épuisée avant midi en différens emplois de la même espece. Je te laisse, lui dit le jeune homme, avec ta libé-

ralité & tes bonnes fortunes; tu ne saurois être mieux accompagné. Pour moi, qui n'ai pas le bonheur d'être vexé, je cours au seul rendez-vous qui m'est accordé, & je n'en désire point d'autres; adieu. Le jeune homme s'en alla en redoublant le pas : l'Abbé sortit des Thuilleries; je le suivis : il ordonna de le mener chez sa marchande de rabats; il monta dans son équipage; je m'y plaçai de même, & toujours invisible.

Il tira de sa poche une jolie boîte & l'ouvrit. C'étoit un petit miroir, il s'y fixa; & jamais coquette la plus pénétrée de sa beauté ne s'est regardée avec tant de complaisance. Mais un nuage de tristesse, qui s'éleva tout-à-coup sur sa physionomie, obscurcit ses charmes. Le mouvement qu'il s'étoit donné en entrant dans le carrosse, quoique le plus guindé qu'on puisse prendre, avoit un peu détourné la frisure d'une petite boucle du toupet de la perruque; ce dérangement étoit presque imperceptible. Il en fut affligé comme d'un événement

fâcheux. Il chercha à réparer ce malheur, tira encore de sa poche un soufflet à poudre, le plus mignon que j'aie jamais vu sur aucune toilette, tint le miroir d'une main, & blanchit de l'autre cette boucle mal-adroite, qui n'avoit pas su se soutenir contre un mouvement aussi bien réglé. La petite vergette succéda d'abord, & enleva quelque ombre de poudre qui étoit tombée.

Nous arrivâmes chez la Marchande. Je vis une bonne grosse maman, fort jolie, qui avoit la sincérité peinte sur son visage. On voyoit que cette femme faisoit l'amour de bonne foi ; qu'elle n'y auroit jamais pensé par coquetterie, mais qu'elle en avoit un besoin véritable. Un homme d'une physionomie brusque, d'un teint noirâtre & garni de larges épaules, qui étoit assis auprès d'elle, confirmoit l'opinion qu'on prenoit d'abord de cette bonne maman. On s'appercevoit à son air impérieux, qu'il étoit là à titre d'amant favorisé ; & on voyoit qu'elle lui étoit soumise en

femme naïve , qui reconnoissoit tout le bien que lui faisoit une homme d'une structure aussi heureuse.

L'Abbé acheta quelques rabats , après les avoir critiqués & examinés scrupuleusement. Mais ayant laissé échaper ses yeux sur la gorge de la Marchande , son imagination s'échauffa. & il commença à lorgner , à minauder , à assiéger d'une affluence de jolis mots entortillés , cette femme ingénue , qui n'entendoit rien à ces grimaces ni à son jargon. Le mari entra ; en vérité un amant étoit indispensable à cette grosse & succulente maman. Je n'ai jamais vu de figure plus mince , plus frêle , plus sujette à être culbutée par le moindre souffle que ce fantôme de mari. Notre Satire s'effaroucha de l'approche & des minauderies de l'Abbé ; mais son équipage lui en imposoit , & on voyoit qu'il gromeloit des injures en lui-même.

J'étois fatiguée de me tenir invisible ; & je ne pouvois me déterminer sur la fi-

gure que je prendrois. D'ailleurs il me falloit une heure avant de pouvoir me donner du mouvement dans celle que je choisirois , & il n'étoit pas naturel de penser que l'Abbé passât là une heure. L'homme farouche me fut d'un grand secours. Pour distraire l'Abbé de ses agaceries , il fit tomber la conversation sur les nouvelles & sur la politique. Cet homme ne manquoit pas d'esprit , mais il l'avoit dur & denué de graces. Il attaqua vivement l'Abbé , qui s'étoit avisé de lui contester une nouvelle. Le mari entra dans la dispute. C'étoit un fin nouvelliste , imbibé de sels subtils de la quintessence politique de tous les Cafés de Paris. Sa voix faisoit un fausset aigre & perçant qui dominoit sur le ton doux-cereux de l'Abbé , & même sur la voix rustique de notre homme sauvage. S'il avoit eu autant de solidité de figure, qu'il avoit de supériorité de voix , je ne crois pas que sa femme se fût jamais avisée de prendre un amant. On s'engagea si fort de part & d'autre , que chacun proposa de mettre

de l'ordre dans leurs discours. On y acquiesça, ils s'approcherent, la Marchande fut charmée qu'on la laissât s'occuper à l'ouvrage, & l'Abbé perdit de vue sa gorge.

Je fus charmée de les voir aux prises ; je connus bien qu'ils y étoient pour plus d'une heure. Pour m'insinuer dans l'esprit de mon Abbé, je pensai qu'il étoit de la prudence de commencer par me prêter à son foible, en prenant une métamorphose qui lui fût agréable & qui le rendît docile à mes instructions. Les Châtes grises commençoient à être à la mode ; le prendre par la mode, n'étoit-ce point me saisir entièrement de son ame ? Je n'hésitai point ; je me métamorphosai en Chate grise la plus jolie qu'on sauroit se figurer. Je ne voulus pas me rendre visible que je n'eusse du mouvement.

Une heure étoit écoulée que nos Politiques étoient encore dans l'ardeur de leurs contestations ; je me montrai au moment qu'ils étoient le plus enflammés. La Marchande fut la première qui m'ap-

perçut. Ah ! la jolie Chate ! s'écria-t-elle ; j'avois un air si doux , que mon sexe étoit peint sur ma physionomie ; qu'elle est mignone , reprit-elle , en courant auprès de moi pour me prendre & me caresser ! Je lui montrai mes pattes de façon à lui en ôter l'envie. Ah ! la petite méchante , dit-elle en se reculant ; d'où vient-elle donc , ajouta-t-elle , en parlant à ses filles de boutique ? Personne ne fut lui en rien dire.

Les exclamations de la Maîtresse & de ses filles firent tourner la tête à nos Politiques , & la conversation fut interrompue. Ils vinrent tous les trois auprès de moi , je les charmai. J'étois petite bien faite , l'œil vif , malin , des moustaches bien partagées , une mouche blanche sur le nez , une autre sur une oreille ; des grâces dans ma contenance , une physionomie friponne ; & j'avois au col un flot couleur de rose qui relevoit ma couleur grise. L'homme à mine renfroignée vouloit me prendre ; mais je lui allongeai un coup de griffe bien appliqué ; le sang en

réjaillit, il m'auroit étranglé volontiers, ses yeux me l'annonçoient. Le mari ne se hazarda pas, il se contentoit de m'admirer. L'Abbé enthousiasmé d'une aussi jolie chate, qui étoit de mode, m'accabloit de lorgnades & d'hiperboles d'admiration; mais il n'osoit me caresser, quoiqu'il en eût une grande envie. J'étois environnée d'un cercle d'hommes, de femmes, de filles, aussi enchantés de ma figure qu'effrayés de mes griffes. Je sautai tout-à-coup sur une épaule de l'Abbé, & si légèrement, que je ne donnai aucune atteinte à la frisure. Il fut un peu effrayé de mon mouvement; mais je le rassurai en lui donnant ma patte de velours avec grace. Il me prit dans ses bras, me flatta, me baïsa; je répondis à ses caresses, il fit quelques pas vers la porte pour m'emporter; la Marchande vouloit m'avoir & le retenoit; le mari complaisant pour sa femme le prioit de me laisser; l'amant pour plaire à sa maîtresse le prioit aussi; mais sur le ton dont les autres insultent; les filles le supplioient, l'envirounoient,

l'environnoient , l'arrêtoient. J'écartai tout le monde avec mes griffes ; il me porta dans son équipage d'un air triomphant & nous partîmes.

Nous arrivâmes chez lui ; un domestique se présenta pour me prendre ; je ne voulus point quitter ses bras : il en fut enchanté ; il me porta lui-même dans le fallon , où l'on avoit préparé le convert ; il me mit sur la table , je mangeai auprès de lui , ou du moins il crut que je mangeois. Lorsqu'on eut quitté la table, en le suivant dans les appartemens, je remarquai qu'il n'y avoit pas de coin où sa fatuité ne fût répandue : le goût de bizarrerie & de colifichets dominoit sur tous les meubles. Il me prit dans ses bras lorsqu'il vit à sa montre l'heure convenable pour le rendez vous. Nous remontâmes dans le carosse ; nous partîmes ; il pétillait de joie de m'avoir ; il brûloit d'impatience de me montrer à Julie , & de lui vanter l'attachement que j'avois uniquement pour lui.

Enfin nous descendîmes chez Julie :

Le faste éclatoit dans cette maison ; mais lorsque j'en vis la maîtresse , je trouvai qu'il n'y avoit pas encore assez de magnificence pour un objet aussi charmant. Sa beauté m'éblouit ; en voici une foible image. Régularité noble , teint éclatant , esprit peint sur la physionomie , œil fin , doux , voluptueux , gorge admirable , bras bien tourné , pied mignon , & graces séduisantes.

L'Abbé s'assit auprès de Julie avec tout le fracas audacieux. Elle avoit été d'abord enchantée de ma figure & s'étoit empressée pour vouloir me caresser ; mais il lui avoit dit que j'étois méchante , & elle avoit retiré sa main avec frayeur. Il lui raconta par quelle aventure singulière j'étois à lui ; lui fit un détail fastueux de minuties inutiles ; assaisonna son récit de tous les termes fats & alambiqués , que son esprit tortu pouvoit lui suggérer ; & se vanta sur-tout de l'affection que j'avois marquée pour lui. Au moment qu'il s'étendoit le plus sur cette affection unique , je sautai brusquement sur les ge-

noux de Julie , & je la rassurai d'abord par mon air doux & soumis. Cette désertion l'étonna & l'étourdit: Julie en éclata de rire & se moqua de lui. Il voulut envain feindre d'approuver la préférence; envain, lui dit-il avec un discours fat, que jusqu'aux animaux tout lui rendoit hommage; je vis au fond du cœur son dépit. C'étoit ce que je désirois, je voulois commencer à mortifier sa présomption.

Mais cette émotion ne dura pas longtemps; elle fit place à une autre qui étoit plus naturelle auprès de Julie; il lui prit la main, la baisa, la pria de se souvenir des mesures qu'ils avoient à prendre. C'étoit par-là qu'il auroit dû débiter; mon aventure seroit venue ensuite; mais la singularité & la vanité étoient toujours les objets de ses premières attentions, & préférées aux intérêts les plus tendres.

Je me repens d'avoir trop hasardé dans mon billet, dit Julie; vous ne méritez pas mes bontés, ajouta-t-elle d'un

air malin , qui me fit sentir bien des choses; je les développai à l'instant dans son ame. Je l'avoue , belle Julie , répondit-il , vos charmes sont divins , un mortel ne sauroit vous mériter. Mais si vous daignez vous abaisser jusques à nous , si quelqu'un peut aspirer à vous plaire , j'ose le dire , je ne suis point indigne de votre choix. Ce n'est point que je ne connoisse votre mérite , répartit-elle en souriant en elle-même , ni que j'aie une opinion aussi haute de ma beauté , c'est un sentiment bien opposé qui m'alarme. Puis-je espérer que vous me ferez fidele ? Dois-je me flatter qu'avec tous les dons que vous avez pour plaire , vous vous bornerez à me plaire uniquement ? Ce bonheur est-il réservé à mes foibles appas ? Concevez donc ce qui m'inquiete. Lorsque je crains que vous ne méritiez pas mes bontés , c'est que je redoute que vous ne me soyez infidele ; vous n'offenseriez pas mes charmes , mais vous feriez injure à mon cœur. Non , je ne lui en ferai

point, s'écria-t-il, en se jettant à ses genoux avec un air langoureux, où il y avoit plus de fatuité que de tendresse. Calmez vos alarmes, connoissez par ma sincérité combien vous devez être rassurée. Je ne vous le cache point, adorable Julie, bien de Beautés m'obsèdent, mais leurs prétentions se sont brisées contre vos charmes; votre tendresse les a anéanties dans mon cœur. Ce triomphe est digne de vous; il étoit réservé à vous seule de me fixer; je dois seul mériter vos bontés; ne reculez plus mon bonheur; ne vous refusez plus à votre tendresse. Livrons-nous à nos desirs; il n'étoit dû qu'à moi d'exciter les vôtres; il n'appartient qu'à vous de remplir les miens. Unissons nos charmes; qu'ils soient liés, serrés par le nœud de l'Amour; qu'ils soient confondus par l'extase du plaisir; ç'a été l'intention de la nature lorsqu'elle nous les a prodigués.

Ah! qui pourroit résister à un lan-

gage aussi séduisant, s'écria Julie, en étouffant de rire en elle-même. Levez-vous, lui dit-elle, en se couvrant de son éventail, comme si elle eût voulu lui cacher une trop forte émotion de tendresse, mais, au vrai, pour laisser échapper un sourire; elle n'en pouvoit plus. Non, continua-t-elle, je ne retarderai plus notre bonheur. Clitandre est parti, sa présence me gênoit. Cet homme, qui a été ami intime de mon mari, a conservé des droits sur moi, que je ne puis & que je n'ose lui ôter. Oui, mon cher Abbé, nous profiterons de son absence. Je veux que tout contribue à rendre nos plaisirs plus séduisants. L'ombre de la nuit leur sera plus favorable; l'éclat du jour dissipe, & l'on ne sauroit être trop recueilli pour se livrer à la tendresse. Vous viendrez à deux heures après minuit; mes gens sont couchés à cette heure-là; j'aurai le soin que la petite porte du jardin soit ouverte; vous trouverez une échelle de corde au balcon de ma fenêtre....

Et pourquoi faire, Madame, s'écria-t-il Pour y monter & entrer dans mon appartement, lui dit-elle. Ah! Madame! repartit-il, je n'ai nulle pratique de ces sortes d'échelles; je risquerai beaucoup si vous vouliez m'épargner le danger.... Et vous, Monsieur, interrompit-elle, voulez-vous m'exposer à celui de vous faire entendre par mes gens? mais que vous sentez peu, reprit-elle, les attrait du mystère; peut-on en trop mettre en amour? Et quand je n'aurois rien à craindre, voudriez-vous de bonne foi entrer par la porte? Ce passage est trop commun; quand nous pourrions nous exempter de toute circonspection, l'intérêt de notre tendresse nous engageroit à nous en imposer. D'ailleurs ne seroit-ce point un tort que je ferois à votre mérite, si je vous recevois aussi uniment que tout autre femme peut recevoir son amant! Plus vous brillez par les qualités extraordinaires, plus je dois vous distinguer dans la façon de vous accorder un rendez-

vous. Je vous fais sentir en toutes choses la même conduite. Si j'avois un amant d'un mérite borné, je lui aurois envoyé le billet par un de mes Laquais; j'ai employé pour vous mon Solliciteur de procès. Je rougis en pensant à l'intention que j'ai eue; mais pourquoi en rougir, puisque je vous aime? J'ai prétendu vous toucher par un sens métaphorique, & vous faire sentir combien je craignois de perdre ma cause auprès de vous, puisque je vous envoyois mon Solliciteur. Convenez donc que le moyen que je vous donne pour entrer dans mon appartement, est le seul que je puisse vous donner par raison, par amour, & par une distinction qui vous est due.

Pardonnez, Madame, répondit-il, si je n'ai pas compris d'abord l'honneur que vous me faisiez. Cette échelle me touche par sa singularité, & j'ose en convenir, je n'en suis pas indigne. Oui, je monterai cette échelle mystérieuse, jussai-je en périr. Mais qu'ai-je à crain-

dre ? L'amour ne m'éclairera-t-il pas avec son flambeau ? S'il aspire à triompher , il doit s'intéresser pour ma vie.

Il auroit continué sur ce ton modeste à s'encourager à braver le danger ; mais on vint annoncer du monde. Julie le pria de se retirer. Je crains, lui dit-elle, que nos yeux ne nous trahissent. Je sens que si vous restiez, je ne pourrois m'empêcher de porter souvent les miens sur vous ; les vôtres ne répondroient qu'avec trop d'ardeur ; & je ne voudrois pas que ce manège fût remarqué par les personnes qu'on vient de m'annoncer ; ce sont des Prudes. Partez ; revenez à l'heure que je vous ai prescrite, & rapportez moi beaucoup d'amour.

Au moment qu'il se leva pour s'en aller , il me regarda. Je m'élançai sur son épaule ; ce retour le charma : il en fut bouffi de présomption ; Julie en sourit ; nous partîmes, & on nous ramena au logis.

L'Abbé donna les premiers soins à ses ajustemens. Je crus qu'il en pren-

droit d'autres, & qu'il iroit au rendez-vous en habit déguisé. Mais il garda le sien; sans doute qu'il ne le crut pas impropre pour un rendez-vous : il est même à présumer qu'il le regarda comme le plus agréable aux yeux d'une femme. Ses soins ne s'étendirent donc qu'à y ajouter une propreté encore plus recherchée, & à donner un nouvel agrément à l'industrie de sa frisure. Qu'il prodigua de parfums & d'essences ! Je m'arrêtai à l'examiner avec plus d'attention, en lui voyant prendre une bouteille remplie d'une liqueur jaune, qu'il but à plusieurs reprises ; c'étoit une potion cordiale, un restaurant pour rapeler la volupté. J'en vis bientôt des effets sensibles; ses yeux, qui n'étoient vifs que par affectation, devinrent réellement enflammés. Le souper qu'il avoit ordonné en entrant, répondit encore à ses intentions; il n'y eut pas un seul mets qui ne pût être servi au Bacha le plus voluptueux. Il en éprouva ce qu'il s'étoit promis. On voyoit aisément, lors-

que nous fûmes sortis de table , que le feu animoit tous les sens ; mais que l'amour est peu de chose , lorsqu'il a besoin de secours aussi recherchés !

Enfin l'heure s'approcha ; il crut ma compagnie inutile pour un rendez-vous & me remit entre les mains du Valet de chambre. Je m'échapai , je le suivis : Je n'eus pas besoin de me rendre invisible , la nuit étoit assez sombre.

La petite porte du Jardin étoit ouverte , comme on le lui avoit annoncé ; il entra. Le flambeau de l'amour , qui devoit l'éclairer , le servit bien mal. Il manqua plus d'une fois de s'estropier en heurtant contre les arbres , des vases , des bancs ; il se trouva enfin sous la fenêtre ; l'échelle étoit tendue , il la saisit à tâtons : mais que le danger qu'on envisage de loin est différent de celui qu'on voit de près ! il frissonna en avançant le premier pas pour monter : Je le vis hésiter ; il reposa le pied à terre : il poussa plusieurs soupirs qui annonçoit sa crainte : l'amour auroit bien

dû lui prêter ses aîles; je n'avance rien de trop, il fut assez fat pour en avoir la pensée.

Malgré sa frayeur, la liqueur & les mets n'agissoient pas moins sur ses sens, il étoit dans une rage d'amour. Ses désirs l'emportèrent enfin sur la peur; la fureur de jouir rend courageux le cœur le plus pusillanime. Il monta; je l'aidai sans qu'il s'en apperçut, & il crut que ce n'étoit que sa passion qui l'avoit rendu hardi & léger.

A peine eut-il passé par-dessus le balcon qu'on lui prit la main, c'étoit Julie. C'est moi, lui dit-elle tous bas; je murmurois déjà contre vous je ne vous trouvois gueres empressé. Ne craignez rien, ajouta-t-elle, en sentant qu'il marchoit d'un pas peu assuré & en tâtonnant : ce qu'il avoit essuyé dans le Jardin le rendoit craintif & circonspect. Nous voici dans ma chambre, reprit-elle; & encore point de lumière, lui dit-il? Est-ce sérieusement que vous en demandez, répondit-elle? Quoi! je
ne

ne verrai point vos charmes, s'écria-t-il; vous ne vous sentez donc qu'intéressé à les voir, repartit-elle? Je me sens enflammé pour tout ce qui peut me rendre heureux, reprit-il; le bonheur ne sauroit être parfait, si les yeux n'ont aussi leur satisfaction. Si nous étions hideux l'un & l'autre, nous aurions raison de nous ensevelir dans l'obscurité; craignez-vous de me voir? Oui, je le crains, lui répondit-elle; plus je vous sacrifie, plus votre vue me gêneroit. Mauvaise honte, repartit-il; on ne doit rougir que de se livrer à un objet peu digne d'être aimé; je pense que vous auriez pu me regarder avec l'intrépidité la plus constante. Je compris ce qui le chagrinoit le plus, il n'étoit point content que tous les soins qu'il s'étoit donnés pour sa parure eussent été inutiles.

Mais enfin pressée par des désirs qui devenoient plus vifs à chaque instant, il voulut prendre Julie dans ses bras; au lieu de Julie il n'embrassa que des

rideaux. En portant sa main plus bas, il sentit des coussins & un lit ; il ne croyoit pas en être si près. Julie s'étoit déjà glissée de l'autre côté dans la ruelle, & par un rire sourd & agaçant, sembloit l'inviter à se débarrasser de ce qui pouvoit le gêner. Elle se donnoit elle-même des mouvemens, comme une personne qui se délivre à la hâte de tout ce qui devient superflu dans une occasion aussi intéressante.

Agité des plus ardens transports, il perdit dans ce moment tout amour pour sa parure ; & il s'en dégagëa avec autant de précipitation, qu'il avoit mis d'industrie pour la rendre mignardement arrangée.

Plongé dans l'ivresse la plus voluptueuse, il se glissa rapidement dans le lit, on soupira au même instant : le souffle de ce soupir qu'on dirigea sur sa bouche, pénétra dans tous ses sens. Il fut surpris qu'on l'eût prévenu, & que malgré sa vitesse on eût été plus prompt que lui. Cet empressement le

charme , le rend encore plus enflamé ; il tressaille de plaisir , il s'approche , il brûle , & serre étroitement dans ses bras le divin objet de ses desirs ; son ame vole sur sa bouche ; il cherche le dernier ravissement : mais saisi d'épouvante de trouver..... Ah ! Ciel ? s'écrie-t-il , d'une voix suffoquée par la frayeur , qu'est-ce donc ceci ! un homme dans mes bras ! il veut se sauver , on le tient serré avec vigueur , au même instant la chambre se trouve éclairée par cent bougies , qui répandent une lumière éclatante ; d'un clin-d'œil les rideaux se soulèvent jusqu'à l'impériale , les couvertures tombent sur le parquet , & il se voit amoureusement pressé dans les bras d'un Negre , le plus noir , le plus huileux qu'on sauroit se figurer.

Je me sauvai dans la ruelle pour ne pas être aperçu. Je vis près d'une porte vitrée Julie & un homme d'une figure aimable qui lui tenoit la main. Je compris au premier coup-d'œil que c'étoit ce Clitandre , ce prétendu ami

du défunt & qu'on avoit dit parti. Ils rioient l'un & l'autre de tout leur cœur, mais sourdement & se tenoient pour ne pas éclater. L'Abbé ne pouvoit les voir ; le Negre le tenoit toujours embrassé, & lui décochoit des mors barbares qui l'épouvantoient autant que sa figure. Je ne crois point qu'on ait jamais vu un spectacle aussi risible.

La frayeur ne laissoit plus à l'Abbé ni force ni mouvement, ni même la faculté de parler. Le Negre le caressoit avec ses mains noires & luisantes ; & chaque fois qu'il les promenoit sur son visage, il les raportoît toujours teintes de blanc & de rouge.

Cette scène divertissante dura plus d'une heure. L'Abbé revint enfin de sa grande frayeur : il s'étoit fait des idées infernales à la vue de ce visage noir & hideux ; mais convaincu enfin que ce n'étoit qu'un homme, il se sentit pour lors plus saisi de dégoût que d'épouvante.

Réveillé par l'insulte qu'on faisoit à

ses charmes, car les mains du Negre en emportoient la meilleure partie, il passa de la crainte à la fureur; il rapella ses forces; il frappa le Negre à coups redoublés, qui n'osa les lui rendre, se dégagea de ses bras & sauta en bas du lit. Dans le même moment toutes les bougies disparurent, & L'Abbé se trouva enseveli dans une obscurité d'autant plus ténébreuse, que ses yeux avoient été frappés d'une clarté éblouissante.

On n'avoit pas employé un grand effort de génie pour machiner ces changemens subits. Les murs de la chambre étoient garnis de girandoles chargées de bougies. A une distances au moins de trois pieds, on avoit suspendu au plafond des toiles épaisses doublées & teintes en noir. Ces toiles pendoient & traînoient même sur le parquet pour que le moindre rayon de clarté ne pût percer. Il est aisé de comprendre que des cordeaux & des poulies avoient opéré le miracle; les rideaux s'étoient

levés par le même artifice, & un Laquais caché au-dessous du lit avoit tiré les couvertures.

L'Abbé fut saisi une seconde fois par l'épouvante. Sa première frayeur & l'espece de combat qu'il avoit eu avec le Negre, ne lui avoient pas laissé le moment de remarquer comment des ténèbres il s'étoit trouvé dans un grand éclat de lumiere, & de cette lumiere dans une obscurité encore plus profonde. L'esprit porté à la singularité, il se figura les choses les plus extravagantes. Il s'imagina que son grand mérite avoit excité l'envie, & qu'on avoit eu recours jusques à un pouvoir magique pour le troubler dans ses plaisirs.

Cette pensée le rendit à demi mort de peur; il s'avança d'un pas mal assuré pour chercher ses vêtemens. En allongeant les mains du côté où il croyoit qu'ils pouvoient être il se sentit repousser. Il se tourna d'un autre côté, on le repoussa encore. Il comprit qu'il

étoit environné de monde , il lui prit un frissonnement si violent , qu'il ne pouvoit plus se soutenir. Le tremblement redoubla lorsqu'il sentit que ce monde l'approchoit. On le fit asséoir , & on commença à l'habiller , mais fort lentement.

Cependant on s'y prit d'une façon si douce qu'il revint un peu de son épouvante. En le priant tantôt d'étendre les bras , tantôt d'allonger une jambe , on lui parloit tout bas & en termes respectueux. Il se rassura enfin , & sans vouloir quitter ses idées bizarres & présomptueuses , il pensa que c'étoit des Diables fort polis. Cette ténébreuse & singulière toilette dura long-tems : enfin l'Abbé se trouva entièrement habillé.

Ne sachant quel parti prendre , il demeura assis comme on l'y avoit mis : à peine osoit-il laisser exhaler quelques soupirs ; on le laissa plus d'une demi-heure dans cette situation. Il n'entendoit aucun mouvement auprès de lui ;

le silence le plus profond régnoit dans la chambre; il se trouvoit dans l'obscurité la plus noire, & il redoutoit qu'on ne s'avisât de le laisser là pour plus d'une journée. Il craignit sur-tout que ces Diables, tout polis qu'ils étoient, n'usant point de nourriture, ne vinssent à oublier qu'il étoit homme, & qu'il lui en falloit pour se soutenir.

Au moment qu'il se croyoit le plus délaissé, il se sentit prendre les mains par deux personnes différentes. Cette surprise le fit trembler, mais il revint aisément de son trouble; il aimoit encore mieux qu'on l'effrayât que de se croire abandonné. Monsieur l'Abbé, lui dit-on tout bas, vous êtes insatiable dans vos plaisirs; n'avez-vous pas assez profité de votre bonne fortune? Voudriez-vous la prolonger jusqu'au jour? Cette sanglante raillerie le troubla. Il s'imagina que les Diables qui l'environnoient reprenoient leur malice, & qu'ils ne se contenteroient peut-être pas de n'être méchans qu'en paroles. Il est tems de

vous retirer, continua-t-on, & toujours tout bas ; l'échelle vous attend ; méritez par votre obéissance qu'on vous accorde bientôt le bonheur de la remonter.

Il se leva. Quoiqu'on marchât fort doucement & sans bruit, il entendit qu'il y avoit un cortège qui le suivoit, outre les deux personnes qui le menaient par la main. Malgré l'obscurité & la lenteur dont on marchoit, il s'aperçut encore qu'on le conduisoit plus loin que le balcon du Jardin ; il en fut alarmé, mais il n'osa en rien dire.

On s'arrêta enfin, & une nouvelle cérémonie qu'on lui fit, augmenta sa crainte. Il se sentit boucher les yeux avec un bandeau qui étoit extrêmement épais, qu'on ne serra cependant qu'avec discrétion. Il se mit l'esprit à la torture pour imaginer à quoi pouvoit tendre cette précaution, & sur-tout dans la nuit. Mais une pensée bien plus terrible l'occupa & l'accabla, lorsqu'il entendit qu'on ouvroit des chassis, il crut sérieusement qu'on vouloit le jeter par

la fenêtre. On lui avoit parlé d'échelle, il est vrai ; mais il ne pensa pas qu'on dût beaucoup se fier à ce que des Diables pouvoient dire. La précaution du bandeau ne lui parut plus inutile. Il s'imagina qu'on avoit voulu lui ôter toute ressource , qu'on avoit pensé que malgré l'obscurité , il auroit pu peut-être s'accrocher à quelque part : la peur & le danger font ouvrir les yeux. Ah ! Ciel ! s'écria-t-il , que veut-on faire de moi ? Il n'osa demander positivement , si on avoit envie de le faire sauter par la fenêtre , dans la crainte d'en suggérer la pensée en cas qu'on ne l'eût pas.

Ne vous effrayez point , lui dit-on , rassurez-vous ; on ne veut que vous faire descendre la même échelle que vous avez montée. Mais pourquoi m'a-t-on fermé les yeux , reprit-il d'une voix humble & tremblante ! Voilà une question indiscrete , lui repartit-on ; soyez content qu'on vous assure que vous n'avez rien à craindre ; & au même instant il

se sentit transporté sur la fenêtre. Ah ! je suis perdu, s'écria-t-il ; qu'on me jette du moins de façon que le visage ne soit point offensé, si j'en reviens. Eh ! quoi ! lui dit-on, toujours des doutes sur notre parole ! En effet, il fut convaincu qu'il avoit tort ; car on lui mit les pieds dans une échelle de corde, & on lui ajusta les mains comme il convenoit pour qu'il pût la descendre aisément.

On brave les petits périls lorsqu'on a échappé à un grand danger. L'Abbé, revenu de la plus grande frayeur qu'il eût eu de sa vie, se trouva plein de courage pour descendre cette échelle, lui, qui avoit tant hésité pour la monter. En se mettant en devoir d'allonger un pied, on lui ôta le bandeau. Dans le même moment je saurai en bas du balcon. Je fis frémir, en passant, les prétendus Diables ; la fenêtre n'en fut pas moins fermée à l'instant même : & la surprise de l'Abbé fut sans égale en voyant qu'il étoit grand jour.

Les yeux trop frappés par le mouve-

ment subit des ténèbres à la clarté, il fut contraint de s'arrêter pour laisser passer cet éblouissement. Mais il eut bientôt sujet d'un grand étonnement, lorsqu'il s'aperçut que cette fenêtre donnoit dans la rue. Les éclats de rire, les cris & les sifflemens du peuple, qui s'amassoit, ne lui en donnerent une conviction que trop positive. Plein de toute la confusion qu'on peut se figurer, il demeura suspendu à l'échelle comme immobile. Il ne lui restoit que le mouvement des yeux; mais en les baissant que devint-il, lorsqu'il remarqua l'habillement grotesque dont on l'avoit vêtu? Un habit verd, une veste rouge, son rabat, son manteau noir, la perruque d'Abbé, bouclée, pommadée, blanchie, un chapeau à plumet jaune; orné d'un croissant d'argent en guise de cocarde, & un bas blanc & l'autre gris-de-lin, composoient l'ajustement comique dont on l'avoit habillé.

Il fallut enfin se résoudre à descendre; il n'en auroit plus eu la force pour peu qu'il eût retardé. L'affluence du
peuple

peuple augmentoit à chaque instant , les cris & les risées redoubloient, & son immobilité s'étoit changée en tremblement qui lui faisoit tourner les yeux. Vous vous représentez aisément par quel cercle honorable il fut environné aussitôt qu'il eut descendu ; les porteurs d'eau en étoient les personnages les plus respectables. Je grimpai sur la corniche d'une porte pour l'examiner.

Etourdi par le vacarme de cent femmes de la Halle qui lui donnoient les noms les plus bizarres, & confondus des mots burlesques qu'on lui décochoit au sujet du croissant , il ne savoit où tourner ses pas. Il se laissoit entraîner de côté & d'autre par cette foule bruyante. Les enfans sur-tout faisoient remarquer les empreintes singulieres qu'on voyoit sur son visage , & lui lançoient des fleurs cueillies sur le pavé , qui n'étoient pas des plus odoriférantes.

Je vis à travers les vitres Julie & Clitandre qui jouissoient de la fin de la comédie. Je remarquai aussi les Laquais qui

avoient servi de Démons ; chacun se tenoit les côtés & n'en pouvoit plus de rire.

L'Abbé ne trouvant d'autre ressource que de jeter le chapeau & de tirer son manteau pour s'envelopper le visage , il auroit voulu pouvoir s'en couvrir entièrement & cacher l'habillement rouge & vert ; mais le manteau n'étoit pas assez large. Cette partie de votre habillement qui vous donnoit autrefois un air grave , vous étoit encore commode en bien des occasions. Aujourd'hui vos manteaux ne sont plus qu'un vestige de ce qu'ils ont été , & plutôt une montre de coquetterie qu'un ornement respectable. Celui de l'Abbé étoit suivant les regles de la plus fine galanterie ; c'est-à-dire , des plus étroits. A peine put-il s'en couvrir le visage ; c'est la seule fois qu'il ait pesté contre la mode.

Enveloppé de la sorte , il ne se sentit plus si accablé de confusion. Il se donna un petit jour pour pouvoir se conduire ; il prit courage & perça la foule. Mais il

n'en fut pas moins suivi; il étoit trop de bonne heure pour pouvoir espérer de rencontrer un carrosse de place. Enfin il fallut essuyer jusqu'au logis les quolibets grossiers, les ris, les grimaces, & les huées d'un nombre infini de canailles.

Ses Domestiques ne purent s'empêcher de rire en le voyant arriver vêtu d'une façon aussi bizarre. La rage succéda à la honte aussitôt qu'il se vit dans sa chambre & sans témoins. Il déchira tout l'habillement, & jusques à la perruque se ressentit de sa fureur. Ce premier transport calmé, il se mit en robe de chambre, se jeta sur une chaise, & au même instant je m'élançai sur ses genoux. Il voulut m'écarter; mais l'air gracieux dont je lui tendis ma patte, l'engagea à me retenir & même à me baiser.

Quoiqu'il me carressât, il n'étoit pas moins absorbé dans la rêverie. Je pénétrais toutes les idées qu'il se faisoit de sa cruelle aventure. Il étoit dans une agi-

ration de pensées , de dépit, de colere, qui l'éloignoit de toute envie de prendre du repos. Malgré tant de révolutions, qu'il avoit éprouvées , la vertu de la liqueur & des mets n'étoit pas entièrement épuisée , & il se sentit pressé encore par des désirs.

Il seroit impossible d'imaginer les idées singulieres que sa présomption lui suggéroit. Il n'y a que votre espece audacieuse , qui soit capable de pensées aussi extravagantes. Suivant lui , Julie n'avoit aucune part dans tous les méchans tours qu'on venoit de lui jouer. Clitandre seul par jalousie, par envie, par haine contre l'éclat de son mérite , les avoit imaginés , conduits, & employé jusqu'à des sortilèges pour les exécuter. La tendre & fidele Julie avoit été forcée de disparaître. Il se la représentoit noyée dans ses larmes , & bien malheureuse de ne pouvoir se livrer aux désirs d'un Amant, qui étoit l'unique , qui méritât de la posséder par sa figure, son esprit & ses graces.

Quoi! m'écriai-je, révoltée de tant d'orgueil, & me levant tout-à-coup sur mes deux pattes de derriere, la fatuité & la présomption vous aveuglent jusques à ce point? Effrayé de m'entendre parler, il fit un cri d'épouvante, se leva brusquement pour se sauver & me culbuta sur le plancher par ce mouvement précipité. Vous me fuyez, lui dis-je, pourquoi vous épouvanter? Vous pensez que par envie de votre mérite on a convoqué jusqu'aux Esprits infernaux pour vous jouer piece, & vous êtes surpris que quelque Etre, que vous ne connoissez pas, ait pris une forme matérielle pour vous parler?

Il s'arrêta à ces mots, je m'y attendois, c'étoit le moyen de le retenir que de flatter sa vanité; j'y fus contrainte dans ce premier moment. Qu'êtes - vous donc, me dit-il, d'une voix tremblante! Je suis une Silphide, lui répondis-je. Ah? ah! une Silphide! s'écria-t-il, d'un ton plus libre, vraiment vous ne m'êtes point inconnue; je sais la nature de votre Etre.

Je l'ai toujours bien dit, moi, que le Comte de Cabalis n'étoit point un visionnaire. Mais savez-vous bien que votre métamorphose est intéressante, reprit-il en me regardant avec des yeux entièrement rassurés. C'est une allégorie d'un lumineux admirable ; car vous autres Silphides, vous êtes d'une chaleur enragée pour vous procurer l'immortalité.

Outrée d'une expression aussi impudente, je l'aurois égratigné volontiers pour lui apprendre à se servir de termes plus décens. Mais je me retins & je penchai encore pour la douceur.

Je l'avoue, lui dis-je, nous cherchons avec empressement à nous rendre immortelles. Mais que nous sommes malheureuses de ne pouvoir le devenir qu'après des peines inconcevables ; car je n'en connois point de plus fatigantes, que d'être obligé de métamorphoser un animal comme vous en homme raisonnable. J'en vois une plus grande, repart-il, c'est de faire d'une chatte comme vous, une femme modérée dans ses

desirs. Mais où avez-vous pris, s'il vous plait, continua-t-il, que vous soyez obligée de vous donner cette peine ! Car, moi, qui fais lire, je n'ai point vu que le Comte de Cabalis dans son système vous ait chargé d'une commission aussi impertinente. Je sens bien ce que vous voulez dire. Vous prétendez être destinée à la réforme des façons que nous avons prises avec les femmes ; c'est-à-dire, que de héros que nous sommes, vous voudriez nous faire devenir des esclaves. Oh ! ce n'est plus le tems des soumissions, ma chere amie. Vous courez grand risque de ne pouvoir jamais attraper l'immortalité ; s'il faut que vous l'achetiez au prix de rendre modeste, soumis, ingénu, circonspect & fidele, l'objet à qui vous vous attachez. Pour moi déjà je vous annonce que je n'ai nulle envie de me changer ; qu'auriez-vous à réformer en moi ? Quoi, nous renoncerions à ces manieres brillantes qui nous escamotent le cœur des femmes sans qu'elles aient seulement le moment de la re-

flexion ; & pourquoi faire ? Pour prendre les sentimens obscurs du respect , qui ne vous présente l'objet intéressant & final que dans l'enfoncement d'une perspective à perte de vue. C'est vouloir forcer un maître décidé à redevenir écolier timide. Savez-vous bien qu'avec mon air dégagé , ce ton absolu & mes graces badines , je subjugué une femme du premier coup-d'œil. Mais puisque vous vous écarterez du système du Comte , peut-être que vous avez encore d'autres singularités à me dire. Je ne serai point fâché de vous entendre , cela me détournera de mes idées chagrines. A propos vous étiez donc avec moi ! Avouez qu'un homme aimable est exposé à de cruelles aventures. Dites-moi sincèrement , Clitandre a-t-il mis en œuvre des Diables ? Je n'ai rien à vous dire à ce sujet , lui répondis-je ; mais je vais vous satisfaire sur ce qui me regarde.

Je lui expliquai la vraie nature de mon Etre , comme je viens de la développer à vous-même. Il ne voulut ja-

mais admettre que notre essence fût plus noble que la vôtre, & encore moins que nous ne fussions pas sujets à être évoqués par vos Sages. Il me passa la condensation & trouva plaisant que la substance que vous nous glissez dans nos parties trop subtiles , devînt le fondement & la cause principale de notre immortalité.

Il ne fit que sourire d'un air railleur , lorsque je vins à lui parler plus distinctement de la triste obligation où nous sommes de vous corriger de vos ridicules , avant de pouvoir parvenir à ce que nous désirons, de la différence de nos classes , & de toutes les circonstances que je vous ai détaillées. Enfin , lorsque j'eus tout dit , il finit ses souris & ses grimaces par l'éclat de rire le plus immodéré qu'un étourdi puisse laisser échaper.

C'est donc à la classe des Abbés comme moi que vous êtes destinée, dit-il, d'un ton goguenard ! Il faut l'avouer , reprit-il , d'un air de conséquence , l'amour

& la jalousie font naître des imaginations bien singulieres. Mais vous deviez un peu plus vous méfier de ma pénétration ? comment vous êtes-vous figuré que je ne dévoilerois pas le mystere ? Est-ce à un homme clair-voyant comme moi qu'on peut échaper ? Vous cherchez l'immortalité ; vous voulez joindre votre interêt aux plaisirs , & par goût vous m'avez choisi. Le désir de me tenir sans partage vous a fait imaginer de m'engager à réformer des agrémens auxquels vous donnez le nom de ridicule ; mais un mot ne m'en impose point. Vous avez pensé qu'en m'ôtant cette yvresse de moi-même , qui anime mes graces & me donne un ascendant décidé sur les cœurs , je deviendrois un personnage insipide. Il fera autant délaissé des femmes qu'il en est couru , vous êtes-vous dit en vous-même , & je serai sûre qu'il ne m'échappera point avant qu'il m'ait rendu immortelle. La ruse est bien trouvée ; mais elle n'est pas d'un bon cœur. Car enfin , après votre retour dans votre Elément ,

que serois-je devenu , moi , avec mon air modeste , mes discours mesurés , mon ton respectueux , mes regards circonfpects ? Il n'y eût point eu de femmes qui en me voyant même de loin , n'eût commencé à bâiller. Il m'auroit fallu une nouvelle étude pour me redonner le don de plaire que vous m'auriez fait perdre , & en attendant le tems des plaisirs s'écoule. Mais je vous passe le mal que vous auriez voulu me faire , en faveur de la singularité de l'invention. Vous le voyez ; votre finesse est découverte ; n'y pensez plus. Vous me prenez dans un moment heureux , profitez-en. Quittez promptement cette forme , car je n'ai que faire de caresses égratignantes. Prenez votre figure , ou pour mieux dire , imitez celle de Julie , si vous le pouvez. Vous dites qu'il vous faut un long commerce pour parvenir à la condensation désirée ; vous en serez quitte à moins de frais avec moi. Je vous promets dans un seul jour une immortalité complète.

On connoît en tout votre présomp-

tion , lui dis-je , & je crois vos discours encore plus hyperboliques en ce genre , qu'en tout autre. Oh ! pour le coup s'écria-t-il , c'est attaquer les gens sur le point d'honneur. Pourquoi vous obstinez-vous à ne point changer de figure ? Prenez-en enfin une qui puisse me convenir. Je vous forcerai bientôt à me réparer l'insulte , dussiez - vous conserver dans votre métamorphose de femme , toute l'ardeur de la figure où je vous vois encore.

N'espérez point de métamorphose , lui dis-je , si je ne vous vois corrigé ; je ne le pourrois pas quand je le voudrois. Quoi ! vous revenez encore avec vos chimères , s'écria-t-il , vous comptez encore pouvoir m'en imposer.

Ah ! que je suis malheureuse , m'écriai-je , quelle destinée d'être tombée dans cette classe ! N'auroit-on pas dû la retrancher dans nos partages ? Et vouloir nous engager à tenter l'impossibilité , n'est-ce pas nous condamner à ne pouvoir jamais devenir immortelles ; Je

n'ai donc rien à espérer lui dis-je en le caressant avec ma patte. Cette lumiere de bon sens qu'il m'a paru voir dans votre esprit n'a donc été qu'une fausse lueur , qui m'a séduite vainement. Vous portez votre fatuité jusques à vous imaginer que j'emploie l'artifice & l'imposture pour pouvoir vous conserver. Se peut-il que rien ne vous arrive sans que votre présomption ne vous donne des idées orgueilleuses sur l'événement ? On vous a fait essuyer des affronts ; il est visible que vos ridicules & votre vanité vous les ont attirés ; non , c'est à l'éclat de votre mérite qu'on en veut. Je vous parle , je me découvre. Une sottise frayeur vous prend d'abord ; & dans le même instant vous passez à une confiance téméraire , jusques à vous servir d'expressions peu ménagées. Quoi ! vous ne sentez pas qu'il y a de l'extravagance dans ces deux mouvemens si subits & si opposés ? Je l'avoue , vous n'avez pas l'esprit plus mal tourné que tous les autres fats de votre espece bizarre. Il semble qu'il y a

la même punition attachée à tout homme qui arbore ce rabat sans être revêtu du caractère qu'il représente. On n'a pas seulement avec vous autres l'amusement de la diversité ; vous êtes tous aussi uniformes dans vos ridicules que dans votre habillement. Cependant il m'avoit paru entrevoir moins d'opiniâtreté dans votre esprit ; je persiste encore à m'en flatter. Faites-vous un effort pour m'écouter sans prévention ; la raison & la vérité se feront bientôt sentir, pour peu que vous vous rendiez docile. Vous avez une figure séduisante, j'en conviens ; mais c'est un don que la nature vous a fait en pure perte ; vos ridicules en effacent les agréments. Vous vous donnez des graces qui conviennent si peu à votre sexe , qu'on vous prendroit volontiers pour une coquette déguisée en Abbé. Pourquoi sourire mystérieusement à tout propos ? Vous croyez en y mettant de la finesse , déguiser votre intention , vous vous trompez ; on s'apperçoit aisément que ce sont vos belles dents que vous voulez faire voir ;

pourquoi..... Ah ! vous m'endormez , interrompit-il en bâillant ; je remarquai en effet que ses yeux appesantis n'étoient presque plus ouverts. Il sonna , on vint le déshabiller ; on le coucha & il se fit arranger dans le lit avec toutes les précautions de mollesse qu'on observeroit pour la femme la plus délicate.

Je ne voulus point me décourager d'avoir manqué cette première tentative , je m'attribuai même la cause du mauvais succès. Je m'imaginai que j'avois pris un ton trop sérieux. J'avoue qu'il falloit qu'il y eût quelque chose d'un peu trop dogmatique , car tout en parlant j'avois commencé à sentir aussi de l'assoupissement dans mes sens. Je m'y livrai lorsque je vis l'Abbé endormi ; & je m'endormis moi-même avec une ferme résolution de ne prendre jamais qu'un ton enjoué pour instruire.

Il étoit nuit lorsque je m'éveillai ; l'Abbé dormoit encore. Je fus lui donner un coup de patte sur le nez , mais sans le blesser ; il s'éveilla en sursaut. Pour

ne lui laisser aucun doute que c'étoit moi qui lui avoit donné ce coup , je frottaï ma tête contre la sienne , & je le caressai suivant l'instinct de l'animal dont j'avois la forme.

Vous n'entendez pas vos intérêts, me dit-il ; vous auriez mieux fait de laisser dissiper les idées qui m'occupoient en dormant , elles ne vous sont gueres favorables , & je ne les crois que trop justes. Plus j'y pense , plus je me confirme dans mon opinion ; le réveil ne me rend que la chose plus sensible. Oui , c'est vous qui m'avez troublé dans mes plaisirs. Pouvois - je attribuer à la jalousie d'un homme des tours diaboliques qu'on ne sauroit imputer qu'à celle d'une femme ? Je ne m'étonne plus de tant d'enchantemens. Si les femmes avoient votre pouvoir , elles seroient encore plus terribles dans leurs fureurs jalouses. Mais que fais-je ce que vous avez fait souffrir à Julie ? Quelquefois un mérite borné est à désirer ; avec un peu moins d'éclat je ne vous aurois point attirée de votre

Elément pour me venir persécuter. Mais du moins voyons un terme ; si la rage de l'immortalité vous tient , montrez-vous comme vous devez être , & finissons. Il sonna & on vint apporter des bougies.

Indignée d'un soupçon aussi odieux ; & encore plus de l'effronterie de me l'avouer , je fus sur le point de prendre ma forme éclatante avec un air courroucé & foudroyant , & de m'envoler après l'avoir ébloui , frappé d'étonnement & renversé d'épouvante. Mais je revins à l'instant même. Je pensai que je n'en trouverois point de moins étourdis dans son espece , qu'il étoit peut-être le moins incorrigible & qu'il falloit encore tenter.

Il me sera aisé , lui dis-je , de vous ôter une idée aussi offensante. Voici l'heure précisément , où je pourrai peut-être vous convaincre que vous êtes aussi injuste que présomptueux. Je veux vous mener à l'Hôtel & dans l'appartement de Julie. Et comment , s'il vous plaît , s'é-

cria-t-il ! Ne vous troublez pas , lui dis-je , je vous rendrai invisible ? Mais c'est justement me confirmer dans mes soupçons , reprit-il : puisque vous pouvez opérer cette diablerie , il est aisé d'imaginer que vous avez encore fait les autres. Il ne s'agit point d'art magique , lui dis je , nous nous servons d'un moyen naturel. Nous nous enveloppons dans un tourbillon d'air impénétrable pour vos yeux & aisé à percer pour les nôtres. Mais si je n'y vois pas , reprit-il , il est fort inutile de me conduire à un spectacle qui ne sera visible que pour vous. Quelle sorte inquiétude , repartis - je ; vous sentez bien que je saurai vous ménager comme deux especes de lucarnes , par où vous verrez aisément. Dites-moi je vous en prie , pourriez vous enseigner à d'autres le secret de former un tourbillon ? C'est de quoi je ne vous instruirai pas , lui répondis-je. En tout cas , je vous en supplie , reprit-il , ne le montrez jamais aux maris ; cela troubleroit l'ordre de la société , & j'y ai mon intérêt plus que tout autre.

Partons , lui dis-je , en m'élançant sur son épaule. Mais je ne suis pas habillé , s'écria-t-il d'un air effarouché. Puisqu'on ne vous verra pas , vous serez bien en robe de chambre. Malgré ce que je pus lui dire , il voulut du moins réparer le dérangement que les mains du Negre avoient causé dans ses charmes. Lorsqu'il les eut rétablis dans tout leur éclat , nous pouvons nous en aller , dit-il d'un air satisfait ; mais ne voudriez-vous pas me faire un petit essai de l'invisibilité ? Vous êtes déjà invisible , lui répondis-je. Il appella ses gens ; on vint , il leur parla , & il éclata de rire en les entendant se donner des mouvemens de côté & d'autre pour voir où il étoit ; & en les voyant lui même lorsqu'ils passoient devant les deux jours que je lui avois ménagés. Nous partîmes enfin & nous les laissâmes dans un embarras des plus comiques.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'Hôtel , le tremblement le saisit. L'aspect de l'endroit où on lui avoit fait passer tant de

cruelles aventures , lui donna de la frayeur. Ne craignez rien , lui dis-je tout bas , vous êtes en sûreté avec moi : je ne veux que vous détromper.

Nous entrâmes dans l'appartement de Julie , qui étoit entièrement éclairé. En passant dans la chambre fatale , il demeura interdit , lorsqu'il vit les toiles qui étoient encore suspendues au plafond & qu'on avoit levées. Eh ! bien , lui dis-je toujours tout bas , vous voyez à présent tous les ressorts de l'enchantement : il soupira & n'osa rien répondre. Avançons , repris-je ; mais songez à ne laisser échapper ni parole , ni soupir , ni exclamation , quelque chose que vous puissiez voir ou entendre. En cas de désobéissance , je vous punirai à l'instant même d'un coup de griffe sur le visage , qui vous marquera pour toujours. Il frissonna à cette menace ; & en baissant la tête d'un air soumis , il me fit comprendre qu'il garderoit le plus profond silence.

Nous passâmes dans le Salon où étoit Julie. L'Abbé pâlit , recula , frémit en

voyant Clitandre avec elle ; ils étoient à table. Je levai ma patte , & je la lui présentai près du nez. Il voulut l'écarter par un mouvement naturel d'épouvante ; mais à ma ferme résistance il comprit que la force étoit inutile avec moi.

On respiroit une odeur charmante ; vingt bougies répandoient une clarté infinie. Des cristaux , des fleurs , des jets d'eau odoriférante , arrangés avec industrie , formoient une simétrie galante & mystérieuse. On voyoit ces objets répétés dans des trumeaux superbes. La beauté de Julie , relevée par tout cet éclat , auroit frappé , arrêté , confondu l'homme le plus insensible. Je m'en sentis émuë moi-même , qui étois de son sexe. On prenoit plaisir à la voir réfléchie de tous les côtés , & on ne se détachoit d'une glace que pour la contempler avec plus d'avidité dans une autre. Je remarquai cependant que mon Abbé ne s'amusoit point aux images. Ses yeux n'en vouloient qu'à l'objet réel , & toute son attention se fixa sur une gorge tant soit peu décou-

verte. Enyvré d'un plaisir qui l'entraînoit hors de lui-même, sa rage se calma un instant. Mais il se sentit bientôt agité par de nouveaux transports, réfléchissant qu'il ne devoit qu'à son rival le plaisir de voir cette gorge éblouissante, & que lui seul excitoit le doux mouvement dont elle étoit animée. Il auroit éclaté, si ma patte toujours menaçante ne l'eût retenu. Quelque intérêt qu'il prît à la beauté de Julie, & par amour & par dépit jaloux, celui qui l'attachoit à ses propres charmes lui étoit encore plus cher. Bien loin de s'exposer à s'attirer une cicatrice qu'il ne put jamais effacer, il n'auroit pas voulu risquer la moindre égratignure.

Clitandre servoit Julie d'un air tendre & soumis, non comme un homme déjà heureux, mais comme un Amant qui aspire à l'être. Julie, la volupté empreinte dans les yeux, le regardoit avec passion. Vous me croyez bien distraite, lui dit-elle; en s'apercevant qu'il lui avoit glissé devant elle un morceau ex-

quis, rare, & qui étoit unique sur la table. Quoi ! vous pensez que j'y trouverois quelque goût si je ne le partageois avec vous ? Elle lui en donna la moitié, mais en ne se servant que de ses mains ; faveur qui auroit rendu ce mets le plus exquis du monde, quand il ne l'auroit pas été de lui-même. Elles étoient si mignones, si bien tournées, si blanches, soutenues d'un bras rond & potelé, qui se plioit avec tant de grace, que le seul geste rendoit précieux ce qu'elles vous présentoient. Il ne les laissa point se retirer sans avoir imprimé, du moins sur la plus paresseuse, le baiser le plus tendre, mais avec un air respectueux & circonspect. Je veux que vous le mangiez, ajouta-t-elle d'un ton absolu & bien doux pour un Amant qui en fait connoître le prix. L'Abbé se mordoit les levres de fureur ; ce n'étoit cependant que légèrement ; aussi n'avois-je aucune inquiétude sur le mal qui se feroit.

Julie éclata de rire tout-à-coup. Je me suis donné une comédie parfaite, dit-

elle , toujours en riant & en faisant des pauses pour pouvoir parler; mais je crains fort que le souvenir m'en soit pernicieux. Malgré moi il reviendra lorsque je m'en soucierai le moins. Il ne se présentera pas une seule fois à ma mémoire sans que je puisse m'empêcher d'éclater dans quelque endroit que je me trouve ; & rire seule & si souvent , ne donnera pas l'idée d'un esprit bien solide. Que fais-je encore si je n'en serai point persécutée dans des momens intéressans , où le rire deviendrait un contre tems fort incommode ? Je crois que notre Abbé ne songe gueres, qu'il se trouvera vengé à force d'être devenu pour moi un objet trop comique. Que je serois curieuse de savoir les idées biscornues qu'il se fait à présent de son aventure ! En achevant ces mots elle continua de rire ; & un petit barbet qui étoit sur ses genoux , se leva contre son corset pour la caresser. On auroit dit que ce petit animal y entendoit finesse , & qu'il avoit intention de la distraire d'un mouvement trop continu ;
qui

qui pouvoit lui être dangereux. Quoiqu'il en soit, ses caresses produisirent un effet avantageux. En s'occupant à y répondre, elle cessa de rire, ou du moins de se livrer à de grands éclats.

Les idées, Madame, en sont encore trop neuves, lui dit Clitandre, pour que vous ne vous sentiez pas excitée au même mouvement que vous avez éprouvé à un spectacle si comique, & qui vous a tant diverti. Quoique vous ayez déjà dormi depuis, ce sommeil de peur de durée n'a pas encore altéré les impressions d'un tableau aussi grotesque. Mais elles s'affoibliront peu-à-peu; vous ne leur donnerez plus qu'un petit sourire, ensuite. Convenez, interrompit-elle, que j'ai été heureuse dans mon imagination, & que j'ai trouvé le moyen d'humilier le fat le plus orgueilleux, l'impertinent le plus outré; le sot le plus opiniâtre qu'il y ait jamais eu.

Je me garderai bien, dit Clitandre, de disconvenir que l'Abbé ne soit digne

des titres que vous lui donnez, Madame. Il faut qu'il les mérite dans toute leur étendue, puisque vous êtes sortie de la douceur de votre caractère, en le punissant par l'aventure la plus cruelle dont on puisse accabler un homme. L'on a mis même sa vie en danger ; car au moment qu'il étoit perché à l'échelle..... Croyez-vous, interrompit Julie, que quand même il en seroit tombé, que j'en aurois été fâchée ? J'aurois été charmée au contraire, qu'il lui en fût resté quelque blessure douloureuse pour toute sa vie. Il n'y a qu'un souvenir aussi sensible qui pourroit le rendre moins fat & moins audacieux. Ah ! Madame, s'écria Clitandre d'un ton compatissant, mais cependant soumis aux volontés de Julie. Vous êtes trop bon, lui dit-elle ; pour moi, je voudrois le voir un peu estropié ; cet accident l'humilieroit ; car il compte beaucoup sur sa figure, qui est très-impertinente par les ridicules dont il la charge.

A ces mots mon l'Abbé les yeux étincelans de colere, ne respiroit plus que la rage. Sa voix auroit voulu se faire un passage pour former quelques exclamations de fureur. Mais ma patte faisoit rétrograder le mot ; & les efforts qu'il étoit obligé de se faire lui rendoient le col enflé.

Mais que ce spectacle m'a réjouie, reprit-elle, en recommençant à rire ! Avouez que je l'ai fait passer par des événemens bizarres. Tout a été bien conduit ; mes gens ont exactement suivi mes ordres. Que j'ai été satisfaite ; lorsque je l'ai vu dans les bras du Negre ! Mais quel plaisir n'ai-je pas eu en le voyant suspendu à l'échelle avec l'habit singulier dont je l'avois fait ajuster ; que sa confusion m'a amusée ! Quelle Comédie réjouissante, lorsqu'il étoit au milieu de ce peuple, entraîné, baloté, pirouetté de côté & d'autre ! Les enfans sur-tout m'ont diverti avec les petites galanteries dont ils le régaloient ; je les en aurois volontiers ré-

compensé, si je l'avois osé.... Pendant ses discours on desservoit; on eut bientôt tout enlevé, & les Domestiques se retirèrent.... Non, je ne me suis jamais tant divertie; jamais je n'ai ri avec tant de plaisir; jamais je n'ai éprouvé une satisfaction qui m'ait tant pénétrée. Je pense, Clitandre, que je lui ai encore quelque obligation, & que je devrois lui en tenir compte. Mais vous ne dites rien: Pourquoi cet air sombre?

Qu'aurois-je l'honneur de vous dire, Madame, repartit-il? je vous vois si occupée à vous rappeler vos amusemens, que je n'ose vous en distraire. Mais pourquoi ne cherchez-vous pas à m'en rendre le souvenir encore plus divertissant, en y ajoutant des réflexions enjouées?

Je n'ai pas le talent, Madame, d'en faire de cette sorte, répondit-il, & quand je l'aurois, absorbé comme je le suis à vous contempler, pourrois-je tourner mon esprit à des objets fri-

voles, pendant qu'il n'est plein que de vos charmes ?

Je conçois votre finesse, dit-elle, vous cherchez toujours à me ramener à des idées moins dissipées ; c'est un bon moyen pour faire succéder l'attendrissement : mais je ne veux point être tendre ce soir. Ah ! pourquoi, Madame, s'écria-t-il ? n'y a-t-il jamais de momens où je ne le sois ? Pourquoi chaque instant me fait-il sentir que c'est toujours avec plus d'ardeur que je vous adore ?

Vous voudriez bien m'en faire tirer la conséquence, reprit elle, & m'engager à vous avouer que vous m'aimez plus que je ne vous aime. Mais je ne veux pas entrer dans un discours, où il s'agiroit de contester de part & d'autre ; & vous verriez qu'à la fin, pour vous convaincre que je ne vous cede pas, je me trouverois engagée à vous en donner des preuves. Croyez - moi, ajouta-t-elle, en lui donnant la main qu'il baïsa avec transport, toutes vos malices ne réussiront pas ce soir.

Elle se leva du siège où elle étoit , se plaça sur une bergere , s'y coucha nonchalamment & s'appuya sur une pile de carreaux. Barbet se mit à folâtrer , sautiller , aboyer autour d'elle , & à lui donner des petits coups de langue sur le visage , sur la gorge , sur les bras. Julie en voulant l'attraper , ou quelquefois répondre à son jeu & à ses caresses , découvroit par ce mouvement de nouveaux charmes , qui paroissoient de moment en moment avec plus de pompe & d'éclat. Clitandre , assis près de la bergere , les dévorait des yeux , languissoit , & soupiroit. En feignant de vouloir écarter le petit chien qui devenoit incommode , sa main se méprenoit d'objets & s'égaroit avec esprit. Vous êtes trop obligeant , lui dit-elle , laissez-moi le soin de faire cesser ce petit fol , lorsque je serai fatiguée de ses bouffonneries. Il est inutile de vous opiniâtrer ; vous ne serez pas plus heureux en employant des malices sourdes & que trop sédui-

santes, si on y prenoit garde. Je veux vous échaper ce soir; je l'ai résolu, ajouta-t-elle d'un ton attendri, & en regardant Clitandre avec des yeux chargés d'une volupté pétillante & enflammée, qui faisoit sentir combien sa résolution seroit démentie.

Julie à chaque instant prenoit une nouvelle nuance d'un incarnat divin qui la rendoit d'une beauté, qui me donnoit à moi-même de l'émotion & des desirs. Jugez ce qu'elle devoit inspirer à Clitandre; & figurez-vous la jalousie, la fureur & la rage de mon compagnon. Il ne pouvoit plus se tenir debout; il s'affit; je lui rendis les deux yeux encore plus ouverts; ma patte menaçante étoit toujours en l'air. Nous étions vis-à-vis de Julie. Le siège où nous étions placés étoit plus haut que la bergere; nous en découvrions mieux les charmes de Julie. Sa résolution n'empêcha point qu'elle ne se trouvât obligée d'élargir le corset. Les charmes qui y étoient renfermés n'étoient pas sans doute d'humeur à vou-

loir entrer dans le plan de résistance qu'elle s'étoit proposé ; car à chaque instant ils devenoient plus indociles. Lorsqu'elle leur eut donné une liberté qu'elle fut contrainte de leur accorder, elle étoit si distraite qu'elle n'avança gueres sa robe. Enfin ils se trouvoient entièrement exposés aux yeux de Clitandre & par conséquent aux nôtres. Bien loin de remarquer ce désordre, elle ne s'apperçut pas même que Clitandre lui avoit pris la main, & qu'il la baisoit sourdement en Amant tendre, soumis, délicat, qui connoit l'avantage des gradations & les fait mettre en usage. Malgré cette profonde distraction, à mesure que Clitandre s'encourageoit & appuyoit sur la main avec plus d'ardeur, le teint de Julie en devenoit plus animé, & sa blancheur en prenoit un éclat plus voluptueux.

Julie soupira enfin, laissa encore sa main à Clitandre, mais le regarda de façon à lui faire sentir qu'elle ne vouloit plus qu'il la baisât. Clitandre obéit, & tout le

feu des expressions muettes de sa bouche passa dans ses yeux.

Il faut que la nature vous ait donné à vous autres hommes un cœur bien différent du nôtre , dit Julie. Vous avez tous un penchant invincible à être volages. Car enfin , comment comprendre l'inconstance d'un homme qui s'est uni à une femme , qu'il a adorée , & qu'il a engagé à lui donner la main par des soins infinis , par mille sermens & par des larmes ? Nous voyons même , que ces mariages que l'inclination a formés sont encore ceux dont l'ardeur est plutôt éteinte ; & vous remarquerez , s'il vous plaît , que c'est toujours vous autres qui désertez les premiers.

Je n'en suis pas surpris , Madame , lui dit-il. Nous ne pouvons qu'imputer à nous-mêmes la faute de notre inconstance , j'en conviens : cependant , Madame , notre cœur n'y seroit point porté. Oh ! voici du neuf , s'écria Julie ; si l'inconstance est votre faute , pourquoi ne l'est-elle pas de votre cœur ? Expli-

quez-moi cette énigme : je n'y comprends rien , ajouta-t-elle en se tournant avec empressement un peu plus du côté de Clitandre. Ce mouvement apporta encore un nouveau dérangement dans sa robe ; & un petit pied remuant , badin , voluptueux , parut avec une grace infinie. Elle étoit trop curieuse d'entendre comment Clitandre expliqueroit sa pensée , pour songer à cacher son pied. Elle ne remarqua pas même qu'on voyoit une bonne partie de la plus belle jambe du monde.

Mon Abbé brûloit de fureur & de desirs , ces deux feux étoient si confondus l'un dans l'autre , qu'il lui auroit été difficile de pouvoir les démêler. Il frémissait , mais ma patte le tenoit toujours en respect.

Ce n'est qu'une loi fort mal imaginée , qui est la cause de notre inconstance , reprit Clitandre. Comme ce n'est que nous qui l'avons faite , la faute ne vient donc que de nous-mêmes. Entre deux personnes qui sont en société de biens & de

profit, celle qui a la plus forte partie dans les fonds doit naturellement les diriger, sur-tout si elle est la plus intelligente. Comment donc avons nous eu l'extravagance d'imaginer, qu'aussitôt que nous étions unis à une femme, c'étoit à nous d'ordonner en maître des plaisirs de cette union ? Nous sommes forcés de convenir qu'on trouve dans vos cœurs un fond plus inépuisable de sentimens & de délicatesse que dans les nôtres. Nés farouches, orgueilleux & barbares, ce n'est que par la douceur de vos mœurs que nous prenons de la politesse & de l'humanité. Vous avez l'éclat du teint, vous possédez les graces; en vous tous les attraits de la volupté sont réunis. Ces momens délicieux, que vous nous tenez enchantés dans vos bras, ne pouvez-vous pas nous les rendre plus ou moins ravissans, en nous prodiguant plus ou moins vos bontés ? Nous vous cédon's en fond de tendresse, en charmes, en volupté, en intelligence de cet art enchanteur, avec lequel vous savez ménager les pro-

gressions du plaisir , & les subdiviser ,
autant que vous le daignez & que nous
nous en sommes rendus dignes. Enfin
vous tenez l'enchantement , l'Amour est
dans vos bras , le plaisir obéit à vos vo-
lontés; presque tout le charme de l'union
est en votre pouvoir ; & nous voulons or-
donner. Quelle injustice ! quelle bizarre-
rie ! quel aveuglement ! A peine un
homme a-t-il reçu la main de sa Maîtresse ,
que les noms sont bientôt changés ; l'une
devient une esclave , & l'autre un tyran.
Lui , qui se croyant trop heureux , lors-
qu'on lui accordoit la grace d'un regard
tendre , ordonne les momens du plaisir
& marche à la victoire en satire. Il s'y
plonge sans ménagement ; il veut qu'on
soit toujours prompt à ses fantaisies ; & à
peine quelques mois sont - ils écoulés ,
qu'il ne trouve plus de goût dans des ca-
resses , dont il dispose à son gré.

Ah ! quelle différence, si nous laissions
l'intérêt de nos plaisirs entre les mains de
nos Epouses ! Plus tendres que nous ,
elles sauroient bien mieux le ménager.

Nous

Nous éprouverions chaque jour de nouveaux avantages de la douceur de leur empire. Chaque fois qu'elles nous accorderoient leurs bontés, elles sauroient nous faire goûter le charme de la nouveauté. Jamais ce bien délicieux ne perdrait le nom de faveur; elles sentiroient trop l'importance de lui conserver un nom aussi précieux. Une femme, quelque jeune qu'elle soit, est toujours clairvoyante sur les intérêts de ses charmes & de sa tendresse. Maîtresse de pouvoir accorder ou de refuser, la crainte d'user l'amour de son époux, la rendroit d'une économie prudente dans la dispensation de ses faveurs. Circonspecte dans ses transports, cet heureux époux ne sortiroit jamais de ses bras, sans qu'il ne s'y sentît rappelé par un nouveau désir qui lui resteroit à satisfaire. Elle connoîtroit les momens où il seroit convenable de refuser; ceux où il seroit d'une prudence tendre de ne résister qu'à demi; ceux enfin, où elle ne risqueroit rien de prodiguer tous ses appas. Ce mélange de refus

L

gressions du plaisir , & les subdiviser , autant que vous le daignez & que nous nous en sommes rendus dignes. Enfin vous tenez l'enchantement , l'Amour est dans vos bras , le plaisir obéit à vos volontés ; presque tout le charme de l'union est en votre pouvoir ; & nous voulons ordonner. Quelle injustice ! quelle bizarrerie ! quel aveuglement ! A peine un homme a-t-il reçu la main de sa Maîtresse , que les noms sont bientôt changés ; l'une devient une esclave , & l'autre un tyran. Lui , qui se croyant trop heureux , lorsqu'on lui accorde la grace d'un regard tendre , ordonne les momens du plaisir & marche à la victoire en satire. Il s'y plonge sans ménagement ; il veut qu'on soit toujours prompt à ses fantaisies ; & à peine quelques mois sont - ils écoulés , qu'il ne trouve plus de goût dans des caresses , dont il dispose à son gré.

Ah ! quelle différence , si nous laissions l'intérêt de nos plaisirs entre les mains de nos Epouses ! Plus tendres que nous , elles sauroient bien mieux le ménager.

Nous

Nous éprouverions chaque jour de nouveaux avantages de la douceur de leur empire. Chaque fois qu'elles nous accorderoient leurs bontés, elles sauroient nous faire goûter le charme de la nouveauté. Jamais ce bien délicieux ne perdrait le nom de faveur; elles sentiroient trop l'importance de lui conserver un nom aussi précieux. Une femme, quelque jeune qu'elle soit, est toujours clairvoyante sur les intérêts de ses charmes & de sa tendresse. Maîtresse de pouvoir accorder ou de refuser, la crainte d'user l'amour de son époux, la rendroit d'une économie prudente dans la dispensation de ses faveurs. Circonspecte dans ses transports, cet heureux époux ne sortiroit jamais de ses bras, sans qu'il ne s'y sentît rappelé par un nouveau désir qui lui resteroit à satisfaire. Elle connoîtroit les momens où il seroit convenable de refuser; ceux où il seroit d'une prudence tendre de ne résister qu'à demi; ceux enfin, où elle ne risqueroit rien de prodiguer tous ses appas. Ce mélange de refus

& d'abandon de soi-même , de caresses & de retenue , ce doux empire des plaisirs tiendrait toujours en suspens les desirs d'un époux , & le conduiroit d'enchantement en enchantement. L'incertitude du moment de jouir lui rendrait toujours ravissant celui qu'on lui accorderoit.

Vous le voyez donc, Madame; ce n'est pas la faute de notre cœur, il seroit constant; mais la loi que nous avons sottement établie le rend nécessairement volage; aussi-tôt que le mot de faveur n'est point conservé dans toute sa force , le plaisir s'évanouit. Nous devons vous être soumis en tendresse; cet empire est votre partage. Voulons-nous vous le dérober , nous nous dérobons notre plaisir à nous-mêmes. Le mari, fatigué d'être souverain , où la nature ne l'a rendu que sujet , cherche de véritables faveurs dans un nouvel objet. Et la femme avec raison jouit avec un autre du despotisme de tendresse qu'on lui a injustement enlevé. Daignez donc convenir, Madame.....

Je vous l'avoue , interrompit Julie , je ne m'attendois pas à une explication aussi naturelle. Je conviens que votre pensée est juste ; il est à présumer que vous seriez moins inconstans , si vous aviez fait une loi plus raisonnable. Mais , vous qui la blâmez , peut-être que si vous étiez dans le cas , vous vous en serviriez autant qu'un autre.

Moi ? Madame , s'écria Clitandre , qu'ai-je fait , pour que vous ayez une idée aussi injuste de mes sentimens ? Mon Epouse absolue dans nos plaisirs , m'en accorderoit les momens à sa volonté. Je me ferois une gloire d'en dépendre ; je sens trop ce que j'y perdrois de m'y soustraire , pour que j'en eusse jamais la pensée.

Vous m'étonnez , dit Julie. Si j'étois votre Epouse , par exemple , respecteriez-vous le petit caprice qui m'est venu aujourd'hui , de ne pas vouloir répondre à vos desirs ? Car je conviens qu'il est déraisonnable pour vous & pour moi.

Si je le respectois , Madame , répon-

dit-il , avec la même retenue que vous m'y voyez soumis ? Comment , répliqua-t-elle , vous ne tenteriez pas de vaincre ma fantaisie en mettant en usage un peu d'autorité brusque ? Non , Madame , lui dit-il , c'est par ma soumission & mon amour que je chercherois à vous attendre.

J'ai peine à vous croire , repartit-elle , je vois à vos yeux combien vous êtes enflammé ; il n'est pas naturel de penser que , pouvant agir en maître , vous auriez la patience d'attendre mes bontés avec l'obéissance d'un sujet.

Ce ne seroit point une patience , mais un enchaînement de plaisirs , reprit-il. Quel doux ravissement n'éprouverois-je pas , à mesure que je m'apercevrais que ma tendre soumission , mes prières enflammées , mes larmes de volupté vous rendroient moins farouche , plus indulgente , & enfin attendrie ? Cette gradation aimable ne me seroit-elle pas plus sensible qu'un moment brusqué & précipité , sans goût & sans discernement ?

Ah ! que j'en trouverois, Madame, le dernier période délicieux ?

Il est vrai, dit-elle, qu'étant mari, vos désirs ne seroient pas si violens; vous pourriez mieux les contraindre, les rendre dociles, & mener adroitement une progression.

Non, Madame, reprit-il, ce ne seroit pas moins de passion qui me rendroit soumis & circonspect. Plus je serois ardent, plus j'imaginerois de délicatesse pour parvenir au comble du bonheur; & par tout ce que je sens, je suis sûr que chaque jour vous me verriez toujours plus enflammé. Car enfin, j'éprouve avec vous, Madame, un prodige en amour, qui est encore inoui. Dès ce moment, qu'attendrie enfin par mes soins, par tout ce que j'avois souffert, par ma fidélité, par mes larmes, vous daignâtes me prouver que vous m'aimiez, je sentis tant d'amour que je crus que c'étoit-là son dernier ressort, & qu'il me seroit impossible désormais de nous aimer avec plus de passion. Que je me trompai, & que mon erreur a donné

encore plus d'ame à mon bonheur ! Chaque jour de sentimens plus tendres se développent dans mon cœur, & mes desirs chaque jour prennent une nouvelle vigueur. Chaque fois que, plongé dans un torrent de délices, mon ame s'égare dans vos bras, elle en revient toujours plus ardente ; & mes sens abreuvés de ce nectar amoureux en sont toujours plus avides. Que ne sens - je point dans ce moment-ci, Madame ! je serois en droit d'imaginer qu'il n'y a point d'amour plus fort que celui que je sens. Cependant je n'y suis plus trompé ; à demain je m'attends encore à plus d'ardeur. Mais pourquoi ma surprise ? N'est-ce point un effet naturel à tant de charmes ; & puisqu'ils sont sans bornes, pourquoi y en auroit-il dans l'amour qu'ils inspirent ?

Mais enfin que feriez-vous dans ce moment-ci, si j'étois votre épouse, lui demanda-t-elle, en écartant le petit chien, qui lui mordoit le pied en folâtrant. Elle le fit sauter en-bas de la bergere. Loin de

songer à rajuster sa robe , elle se trouva dans un grand dérangement. Que de beautés que l'on voyoit ! j'en étois si enchantée que je les trouvai trop parfaites pour être livrées à un mortel. J'aurois voulu qu'un Silphe les possédât, ou pouvoir me rendre Silphe moi-même. Les yeux de mon Abbé jetoient des flâmes de désirs & de fureur ; & ma patte , toujours suspendue , lui faisoit concentrer ses soupirs.

Où , je le veux savoir , reprit-elle , d'une voix tremblante de volupté , que feriez-vous ? Je me jetterois à vos genoux , Madame , lui dit-il (& il s'y laissa tomber.) Je vous baiserois la main ; (& il la baïsa avec ardeur ;) & cherchant à rencontrer vos yeux , ah ! chere épouse , vous dirois-je , ne détourne point tes yeux , vois dans les miens combien je t'adore. Si je prends ce ton , ne crois point que ce soit pour me rendre trop familier ; c'est celui dont on parle au Ciel. Je te dois le même langage , puisque ton empire est aussi absolu sur mon cœur , que

son pouvoir est despotique sur nos vies.

Ah ! quel séduisant début ! s'écria Julie , en se laissant imprimer sur la main une confusion de baisers ; comment résisterois - je à un mari si tendre ? Non , je ne détournerois plus mes yeux , ajouta-t-elle , en poussant un soupir , (& en effet elle les attacha sur lui passionnément.) Mais je ne serois pas émue au point que vous le souhaiteriez , que diriez-vous ensuite ?

Ah ! que je suis heureux , m'écrierois-je , reprit Clitandre ! tu daignes me regarder avec bonté. . . Je vois ces beaux yeux , ces yeux divins , qui d'un seul regard sévère pourroient me faire trembler & me confondre , je les vois tendres & languissans. Mais puisque j'y lis tant d'amour , pourquoi , ma charmante Epouse , ne daignes-tu pas les faire éclater dans tes transports ? Tu me les refuses , je n'en murmure point. Toujours soumis à tes volontés , tu seras en tout tems la souveraine de mon bonheur. C'est à toi d'en reculer , ou d'en presser les instans heu-

reux. Tu soupîres ! consens que ce souf-
fle délicieux passe dans mon cœur.

Il se leva & approcha sa bouche de fa-
çon à ne rien perdre de cette haleine plus
agréable que le doux parfum des roses.
Tu le vois, ma chère Épouse, reprit-il,
je languis, je brûle, je me meurs ; mais
je ne ferai aucune avance que je n'en
sente l'ordre marqué dans tes bras. Ah ,
que vois-je ? tu t'attendris enfin. Oui !
ce pied mignon me le fait connoître avec
son doux mouvement : qu'il m'annonce
avec grace les approches de mon bon-
heur ; viens que je te remercie, (& vous
sentez aisément que c'étoit en le couvrant
de baisers.)

Mais Clitandre, dit Julie, d'une voix
presque étouffée par l'émotion des désirs !
est-il bien vrai que je pourrois me pro-
mettre autant de complaisance , si vous
étiez mon époux ? Ah ! Madame , s'écria-
t-il les yeux remplis de larmes , ajoutez
supplice sur supplice. Si vous le voulez ,
que les désirs me consomment & m'anéan-
tissent devant vous ? mais du moins épar-

gnez mon cœur, ne l'offensez point par un doute aussi injuste.

Non, je ne l'offenserai plus, reprit-elle, c'est trop résister à mon bonheur; puis je me priver encore un instant d'un mari aussi soumis & aussi tendre? Oui, mon cher Clitandre, tu seras mon Epoux, que dis-je! tu l'es, s'écria-t-elle en lui tendant les bras. Vous pouvez penser avec quelle rapidité il s'y précipita, avec quelle ardeur il la serra dans les siens. Ah! mon adorable Epoux, reprit-elle d'un ton qu'on entendoit à peine, laisse-moi toujours le soin de notre bonheur; que tu y trouveras de délices en te soumettant à un empire si doux! Après ces mots, il n'en sortit plus de sa bouche que de très-mal articulés. Clitandre en proféroit encore de moins intelligibles. Mon compagnon livré à un frémissement de désirs & de rage, trembloit; lorsque le petit chien, qui chassé de la bergère, s'étoit grimpé sur un Sofa, m'aperçut à travers les deux espèces de lucarnes, & commença à m'aboyer de toutes ses forces.

Clitandre & Julie effrayés du vacarme du petit chien , crurent que c'étoit quelqu'un qui entroit. Figurez-vous la précipitation dont ils s'arracherent de l'entousiasme où ils étoient ; encore un instant , on serroit le nœud conjugal. Représentez-vous combien Clitandre étoit enragé contre ce maudit barbet , lorsqu'il ne vit personne , & qu'il crut qu'il n'aboyoit que par caprice. Il s'assura des portes & glissa adroitement les tergettes , sans que Julie pût ou dût s'en appercevoir. Ses yeux étoient trop perçans, trop ouverts, trop attentifs , pour que le moindre mouvement pût lui échaper. Mais une femme d'esprit ne voit pas ces sortes de choses ; ses yeux sont égarés dans ce moment. Je rétrécis les deux jours ; le chien ne me vit plus , il s'appaîsa ; & je contraignis mon Abbé à modérer ses transports.

Clitandre plus enflâmé encore par ce contre-tems, retourna auprès de Julie , brûlant de desirs , & voulut la reprendre dans ses bras. Quoi ! lui dit-elle en le repoussant , mais sans colere , je tremble

encore de la frayeur que nous avons eue, & vous revenez plus ardent que jamais ! Il faut que la crainte de m'avoir compromise vous ait causé bien peu de révolution. C'est là cet amour si vanté, si délicat, si tendre !

Ah ! Madame, s'écria-t-il, en se jetant à ses genoux, que vous le connoissez peu cet amour, si vous en réglez les mouvemens suivant les effets d'une passion ordinaire ! Dans le moment que j'ai cru que nous étions surpris, tout mon corps a frémi de crainte pour vous. Et si, pour vous cacher à des yeux indiscrets, il m'eut fallu verser mon sang, oui, Madame, vous m'auriez vu dans ce moment le prodiguer avec plaisir ; condamnez-moi donc si vous le pouvez. Mais aussi-tôt que, rassuré par moi-même, j'ai été convaincu que nous n'avions eu qu'une fausse alarme, la joie dans cet instant a rappelé toute mon ardeur, & un coup-d'œil que j'ai jeté sur vous a rallumé mes desirs avec plus de violence. Croyez-vous que vos chatmes n'excitent qu'une émotion lente

& réglée! Fût-on dans l'engourdissement le plus opiniâtre, on se sent embrasé dans un instant, dans un moment vos yeux pleins d'esprit & de sentimens, votre teint éblouissant, vos graces divines métamorphoseroient en un torrent de feu une complexion de glace: condamnez-moi donc si vous le pouvez. Ah! Madame, je me sens dans ce moment si animé par des desirs si violens, que si on m'annonçoit que le bonheur de jouir de vos bontés dût être suivi de la perte de ma vie, je n'hésiterois point, je me précipiterois dans vos bras. Une menace aussi terrible ne me retiendrait point; un seul de vos gestes me contient & me rend soumis: je me consume à vos genoux, & je n'en murmure pas: condamnez-moi donc si vous le pouvez.

Que je suis heureuse, mon cher Clitandre; de ne pouvoir condamner que moi-même, dit Julie, en l'obligeant de se lever! Je vous ai fait injure, je sens la satisfaction que je vous dois; peut-être suis-je aussi empressée de vous l'accorder

M

que vous l'êtes de la recevoir. Mais Clitandre, m'exposerais-je encore une seconde fois ? dit-elle, d'un air malin & en souriant ; car il n'est pas douteux que la dextérité qu'il avoit eue ne lui étoit point échappée.

Il ne convient point à Clitandre d'avouer la prévoyance qu'il avoit eue ; la délicatesse s'y opposoit. Demander la permission de faire ce qu'il avoit déjà fait, ç'auroit été s'exposer à une défense ; & il auroit toujours fallu feindre de se croire en danger d'être surpris.

Il ne savoit que répondre. A peine laissoit-il échapper quelques monosyllabes entrecoupées de soupirs, & prononcées d'une voix tremblante. Ses yeux étincelans d'ardeur erroient de côté & d'autre, & se fixoient quelquefois sur ceux de Julie, qui n'étoient pas moins chargés de volupté.

Enfin elle eut pitié de son embarras. Je le vois, lui dit-elle, vous avez eu de la précaution. Elle a été un peu prématurée ; je devrois m'en fâcher,

mais je n'en ai pas le tems; encore moins l'envie, & je vous pardonne.

Elle prononça ces paroles rapidement; mais à peine furent-elles prononcées, que l'heureux Clirandre approcha encore avec plus de précipitation sa bouche contre la sienne, & son pardon lui fut confirmé; dans l'instant je rélargis les deux jours.

Mais, tu ne te souviens plus que tu es mon Epoux, lui dit-elle, d'une voix déjà altérée? Ah! Madame, s'écria-t-il d'un ton encore plus confus, comment oserois-je m'honorer d'un titre que vous ne m'avez accordé qu'un instant? Viens, reprit-elle, avec un transport voluptueux, qui ajouta encore un nouvel éclat à ses charmes, viens que je te le confirme, rends-toi digne de le posséder à jamais.

Oh! pour le coup je crus que l'Abbé éclateroit. Il lui prit un accès de fureur si violent que je fus contrainte de lui appuyer un peu ma griffe contre le front. Il étoit si transporté qu'il ne voyoit

plus rien ; mais en commençant à sentir la piqure , il se retint ; je relevai ma patte. Je voulus qu'il fut spectateur de tout le bonheur de Clitandre, qui mérita dignement le nom d'Epoux, & engagea Julie ; enivrée de volupté , à le lui accorder plus d'une fois dans l'extase de ses transports.

Comblé de faveurs , il n'en fut pas moins soumis. Julie, par un ménagement prudent & délicat, lui en ayant refusé de nouvelles pour ce soir, il n'en murmura point. Il ne se rendit point importun par des instances pressantes , quoiqu'il eût encore assez de desirs pour pouvoir les soutenir. Prêt à obéir au moindre signe , à un coup - d'œil , il étoit attentif à prévenir Julie dans toutes ses volontés. Il se contentoit de la grace qu'elle lui accordoit de se tenir non-chalamment appuyée dans ses bras & de ne point lui dérober la vue de mille beautés , qu'on trouvoit toujours plus séduisantes , à mesure qu'on s'attachoit le plus à les contempler. Ils méloient

l'un & l'autre les noms les plus tendres aux caresses les plus expressives. Julie, assoupie par la suite naturelle d'une volupté apaisée, se rangea à sa fantaisie dans les bras de Clitandre, le regarda languissamment avec des yeux à demi-fermés; l'appella son cher Époux; soupira & s'endormit, bien assurée qu'il respecteroit son sommeil.

Partons-nous, me dit mon compagnon à l'oreille, du ton d'un homme qui se trouve mal ! Je le regardai, & je vis en effet que les forces lui manquoient. J'étois si appliquée à examiner les charmes de notre belle endormie, elle en avoit de si touchans dans cet état, le doux mouvement du sommeil donnoit à sa gorge une émotion si séduisante, qu'entièrement livrée au plaisir qui m'entraînoit, je ne remarquois point le changement subit qui se faisoit dans les yeux de mon Abbé. Je consentis à retourner, d'autant plus que je m'appergus bien qu'il ne verroit plus rien qui pût le mortifier davantage.

Nous partîmes , & aussi tôt que nous fûmes arrivés au logis , je dissipai le tourbillon. Les domestiques furent étonnés de nous voir tout-à-coup. Leur maître en gardant un profond silence , se fit mettre au lit , & fit signe qu'on laissât les bougies.

Quoiqu'il ne dît rien , il n'avoit nullement envie de dormir. Il étoit dans une agitation de pensées si tumultueuses , qu'il n'en formoit aucune distinctement.

Je laissai calmer ce premier orage ; & lorsque je le vis un peu plus à lui-même : Eh ! bien , est-ce encore moi , lui dis-je , qui vous ai tramé par jalousie toutes les malices qu'on vous a faites ? Non ce n'est pas vous , répondit-il , d'un ton brusque.

Concevez-vous à présent , repartis-je , le cas que l'on fait de ces airs factieux , que vous appelez belles manières ? Avez-vous été attentif à votre panégyrique ? Avez-vous senti combien ça vous trouve ridicule ? Comprenez-

vous pourquoi Clitandre est heureux , pourquoi on vous méprise ? Car enfin cette différence si flatteuse pour lui & si honteuse pour vous , n'est appuyée que sur le mérite des sentimens & des façons. Votre figure peut être mise en parallele avec la sienne ; elle l'emporteroit sans doute , si vous ne la chargiez de mille ridicules. Pensez-vous encore que vous attendriez une femme du premier coup - d'œil ?

Je pense , reprit-il , que vous m'en-nuyez cruellement. Quoi , lui dis-je , je cherche à vous faire revenir de vos erreurs , à vous corriger de vos travers... ! Vous feriez mieux de chercher à devenir plus raisonnable vous - même , m'interrompit-il ; si vous avez envie de l'immortalité , dépêchons-nous ; mais n'espérez jamais de me voir changer de sentimens.

Vous vous flattez bien aisément , continua-t-il , si vous vous imaginez que la scene langoureuse que j'ai vue puisse me faire prendre une autre façon de penser ; je n'en suis que plus con-

firmé dans la mienne. J'ai des lumieres un peu plus perçantes que les vôtres, ma belle chatte. Je sens parfaitement ce qui a engagé une femme vaine, orgueilleuse, bizarre, folle, à me préférer Clitandre. Elle vouloit un esclave, & elle auroit trouvé en moi un conquérant. Elle n'a que trop senti que je l'aurois subjuguée, & elle vouloit subjuguier elle-même son amant. Dans la crainte que je ne lui fisse enfin une impression malgré elle, qui la contraignît à céder, elle a mieux aimé me jouer une piece sanglante pour me forcer à ne plus me présenter devant elle, que de s'exposer continuellement au danger de me voir. En me faisant couvrir d'un habit bizarre, elle a cru donner tant de désavantage à ma figure, qu'elle s'en sentiroit dégoûtée. Mais ce vêtement barroc n'a pu en obscurcir les agrémens. J'ai triomphé, & je vois parfaitement combien j'existe malgré elle dans son cœur; car enfin, que signifie cette démangeaison qui lui vient malgré elle de parler de moi? Elle a beau

vouloir la cacher sous le prétexte d'un
 souvenir comique, cet acharnement est
 trop marqué. Ce qui est ridicule n'a-
 muse qu'un instant ; & son imbécille
 Amant en seroit alarmé, s'il avoit assez
 de génie pour en pénétrer la cause.
 Mais laissons-les se morfondre dans
 leurs fades douceurs. Ils se sont unis,
 je suis assez vengé. Clitandre avili par
 ses soumissions, ne goûtera jamais ce
 bonheur de conquête & de héros, qui
 est attaché & dû à notre sexe. Julie,
 toujours guindée sur un empire mal
 entendu, ne se sentira jamais enlever à
 elle-même par des charmes supérieurs,
 & n'éprouvera jamais le plaisir de se
 sentir forcée de céder à la violence
 ferme & impérieuse ; autre sorte de
 volupté naturelle à votre sexe, qui est
 foible & destiné à l'obéissance, exa-
 minez la nature. Voyez vous ce Coq
 superbe comme il marche avec fierté
 au milieu de ses maîtresses. Le désir
 l'échauffe, le sollicite, le presse ; il
 guette celle qui dans ce moment lui

réveille le goût avec plus d'ardeur. Il court; elle se sauve & fait des routes tortueuses, mais d'un pas languissant. Il l'atteint, l'abbat, la soumet, s'enivre de volupré en victorieux; elle se meurt autant par le ravissement de ses sens, que de plaisir d'avoir été contrainte. C'est ainsi qu'un homme, soutenu d'un mérite éclatant, agit avec les femmes. Oui, ma chere, elles veulent être éblouies, enchantées, ravies, poursuivies & vaincues. Si quelques-unes ont un goût différent, ce n'est point un aussi petit nombre qui doit nous former une trace pour nous conduire. Finissez donc votre manège. Concevez que vous ne me tiendrez qu'autant que vous me fournirez de nouveaux charmes pour me retenir. Montrez-vous enfin comme vous devez être, & que je vous immortalise.

Je devins immobile à un discours aussi insolent. Trop convaincue qu'il ne me restoit plus aucune espérance, je voulus m'envoler. Mais je ne sais quelle opiniâtreté me retint encore,

quoique je préviſſe qu'elle me ſeroit inutile.

Il s'endormit, j'en fis autant, & à ſon réveil je le trouvai encore plus incorrigible. Enfin j'ai pouſſé ma conſtance, juſques à le pourſuivre par mes remontrances pendant près de quatre mois, & toujours avec auſſi peu de ſuccès que le premier jour.

Je ne vous raconterai point les aventures ignominieuſes dont il ſe fait gloire; le récit en ſeroit trop vil & trop abject. Quelques femmes étourdies, décriées, & plus mépriſables encore qu'il ne l'eſt peut-être, ſont les objets raviſſans que ce fameux héros ſubjugué. Elles entretiennent ſon orgueil, elles s'en amuſent; & pour ſe divertir de ſes ridicules, elles n'ont garde de lui épargner des faveurs qu'elles prodiguent à d'autres encore à moins de frais.

Enflé de préſomption par des triomphes dont un homme raifonnable ſe trouveroit honteux & confus, il devient

tous les jours plus fat & plus orgueilleux. Je vous épargne une narration aussi ennuyeuse ; je vois avec plaisir que celle que je vous ai faite vous a assez frappé & confondu.

Ce matin en s'éveillant, il m'a fait un récit fastueux d'un rendez-vous qu'on lui a accordé hier au soir. J'en savois les détails aussi bien que lui même ; j'avois tout vu en me rendant invisible. Mais comme je m'étois trouvée à l'endroit avant lui, j'avois eu l'amusement d'un spectacle singulier.

Cette Dame ravissante, cet objet divin, qui lui est uniquement attachée, avoit su si bien partager les momens, & les employer avec tant de succès, que deux Amans l'avoient précédé, & avoient été enivrés, comblés, excédés de faveurs, lorsqu'il étoit arrivé.

En le voyant si rempli de sa bonne fortune, je lui ai raconté ce que j'avois vu. Enragé, transporté, furieux, il a traité mon récit d'imposture. Piquée d'une impudence aussi outrée, je lui

ai appliqué un coup de griffe. Plus irrité encore, il a eu l'audace de chercher des verges pour me frapper.

J'ai senti combien je m'avilissois en m'obstinant encore. J'ai pris ma figure éclatante, & il m'a vu tout-à-coup suspendue en l'air au milieu de la chambre. Ebloui, frappé, confondu, il s'est jetté à genoux, & prosterné d'un air humble, il m'a fait comprendre qu'il me demandoit grace. Peut-être me serois je arrêtée si je m'étois aperçue que son cœur fût touché; mais ce n'étoit que la peur qui le rendoit suppliant & soumis. Ne craignez rien, lui ai-je dit, d'un air majestueux, vous êtes trop méprisable pour mériter mon courroux. Dans le moment j'ai disparu, & j'ai volé au Luxembourg.

Je vous l'ai déjà dit, continua-t-elle, j'étois triste, rêveuse, & vous m'avez rendu si distraite, que j'ai été presque surprise par mon Epoux, comme je vous l'ai raconté. Mais que je suis consolée, & même ravie, d'avoir trouvé en mon Abbé

une indocilité insurmontable ! Quand il se seroit rendu, je crois que sa conversion n'auroit été que momentanée ; & après mon retour dans mon Élément, il est à présumer qu'il auroit repris des maximes dont son cœur est trop pénétré. Car enfin nous ne sommes point tenus à garantir pour toujours le miracle du changement. Ce seroit absolument nous condamner à ne pouvoir jamais devenir immortelles, & sur-tout dans ma classe. Mais je vois en vous des dispositions si heureuses, vous êtes déjà si pénétré du récit que je vous ai fait, que j'espère avoir la consolation d'opérer une conversion durable. Oui, j'en suis sûre ; les sentimens que je vais vous développer, seront inculqués à jamais dans votre esprit, à jamais gravés dans votre cœur ; ce sera un prodige inconcevable & encore inoui dans votre espece. Lorsque devenue immortelle, je retournerai dans les bras de mon Epoux ; quel plaisir pour moi d'être assurée que le mortel à qui j'aurai accordé mes bontés, & qui m'aura rendu lui-même heureuse, mérit-

tera toujours l'estime & l'attention des personnes aimables & éclairées ! Ah ! Philandre, votre imagination, quoique vive, ne sauroit vous dépeindre tous les attraits de l'enchantement dont vous allez jouir. Je vous annonce une prédilection qui vous sera accordée, & même qui vous sera dûe. Lorsque nous rencontrons dans l'objet que nous avons choisi & converti ce bonheur rare, précieux, & presque impossible à trouver (vous m'entendez, Philandre, c'est le doux présent des prémices) nous pouvons aussi lui accorder une grace uniquement destinée pour lui. Quoique devenues immortelles & retournées dans notre Élément, il nous est libre de venir le consoler de tems en tems de notre absence, & lui rappeler ses plaisirs par de nouveaux transports. Il n'est pas douteux, je serai la première Silphide qui aura rencontré dans votre espèce un bonheur si peu attendu.

Ah ! divine Poupée, m'écriai-je, que vous me rassurez par ces mots, que cette espérance me calme & m'enchanté ! J'é-

tois déjà alarmé, & après avoir goûté une félicité aussi parfaite, je me figurois une vie bien triste & bien languissante, lorsque j'aurois été privé à jamais de vous voir. Que je suis heureux de me trouver un bien qui m'en procurera d'aussi ravissans! Que les femmes qui ont rebuté mes vœux m'ont rendu un important service! Mais dois-je me faire un mérite d'une rareté que le hazard seul m'a conservée, & que j'ai désiré tant de fois pouvoir donner? Qu'il me seroit doux, en vous offrant ces prémices, de pouvoir aussi vous consacrer celles de mon cœur.

Ce desir me touche, dit-elle, il me peint un sentiment bien tendre; je vois qu'il est sincère, je le lis dans votre âme. Mais les prémices que vous pourrez me donner me seront plus chères que vous ne pensez, puisqu'un sentiment délicat vous a retenu dans vos desirs, & que vous n'avez jamais voulu faire aucun essai par l'entremise de l'or. Ah! lorsque j'ai couru au Palais, n'en avois-je pas l'envie, m'écriai-je, & la taille dégagée de cette Mar-

chande..... Il est vrai , interrompit-elle, mais il est flatteur pour moi de vous avoir retenu & de vous avoir entièrement fixé, quoique encore immobile. Enfin , rendez-vous digne de pouvoir me les offrir, & vous verrez combien elles me seront précieuses.

Ah ! mon adorable Silphide , hésitez-vous de penser que vos instructions seront pour moi des loix immuables & sacrées , repartis-je ? J'observerai avec l'exactitude la plus scrupuleuse , tout ce que vous me prescrirez , dussé-je même être destiné à n'avoir jamais d'autre félicité que celle de vous entendre , à ne me consumer jamais qu'en désirs. Car enfin , comment puis-je me promettre le bonheur dont vous me flattez ? Mes prémices me resteront toujours , s'il n'y a pas plus de proportion entre nous deux.

Vous souhaitez donc bien ardemment qu'il y en ait une plus convenable , dit-elle en souriant. C'est à vous à la rendre aussi complète que vous pouvez la désirer. A moi ! m'écriai-je , à moi ! grand

Dieu ! elle paroîtroit plus subitement qu'un éclair , si elle étoit aussi prompte que je le désire.

Ce n'est point assez du souhait , dit-elle , il faut quelque chose de plus essentiel. Je conviens que vous êtes prêt à abjurer tous vos travers , à quitter vos ridicules , à ne jamais suivre les traces que vous avez suivies. J'en vois dans votre ame une volonté déterminée ; mais elle ne suffit pas. Les efforts sont nécessaires pour produire la métamorphose que vous me demandez ; enfin vous me verrez croître à mesure que je vous verrai renoncer à un travers , à un ridicule , à un sentiment faux , & prendre la grace véritable , l'agrément réel & la pensée juste , qui leur sont opposées. N'est-il pas étonnant que , pendant que je vous parle , vous gardiez encore sur votre figure le ridicule le plus outré dont un homme puisse s'avilir. J'avoue cependant que ce n'est plus que par distraction , & non par goût ; mais je ne suis pas contente que vous n'y pensiez pas de vous-même.

Ah ! divine Silphide , vous me désespérez ; daignez par un seul mot... Tenez , m'interrompit-elle , en tirant une boîte à miroir , proportionnée à la petite poche dont elle sortoit , (jugez , proportion gardée , ce que ce pouvoit être) fixez-vous , ajouta-t-elle en me l'approchant des yeux ; (il s'en falloit bien qu'elle pût faire face à un seul) n'importe , j'y vis mon visage , pas plus gros qu'une petite mouche à la vérité , mais j'en distinguai les traits , & je remarquai à l'instant ce qu'on me reprochoit. Je rougis ; je me tournai de côté , j'enlevai promptement avec mon mouchoir les marques honteuses d'une fatuité inconcevable.

En me retournant , non sans confusion , quelle surprise ! quelle joie ! quel ravissement ! lorsque je vis ma Poupée crûe de plus de deux pouces , & déjà assez grande pour aller s'asseoir sur un volume du Dictionnaire de Trévoux , où elle se plaça d'un air touché & nonchalant. Elle me regarda avec un sourire gracieux , qui auroit réveillé la tendresse

dans le cœur le plus farouche. Elle appuya ses pieds sur une petite brochure qui étoit près du gros volume. Je les lui baifai ; & il étoit aisé de les saisir tous les deux d'un seul coup : ma bouche les cacha & les ensevelit entièrement. Elle rougit , & se couvrit de son petit éventail , en pliant les bras avec une grace tendre & séduisante. Cette petite pudeur auroit charmé le Sauvage le plus féroce. Elle me pénétra d'un plaisir que je ne saurois exprimer , & que vous comprenez , Oronte ; car votre cœur est fait pour le sentir.

Croyez-vous , dit-elle , en baissant l'éventail , que ce tein brun que la nature vous a donné , ne soit pas plus agréable aux yeux d'une femme qu'une blancheur empruntée , qui ne donneroit pas des idées bien flatteuses d'un homme , quand même elle seroit naturelle ? Plus vous avez , vous autres , l'air martial , & plus vous êtes séduisans. La douceur , la politesse , & même la pudeur , ne sont point incompatibles avec cet air. C'est ce mé-

lange dans la physionomie de fierté belli-
 queuse & de soumission tendre, qui rend
 un homme aimable. Une femme est flat-
 tée de voir à ses pieds un Amant dont la
 couleur mâle annonce une valeur non
 commune, & qui lui soumet cependant
 sa fierté & ses désirs. Mais quel hom-
 mage fade pour elle que celui d'un
 homme dont le tein efféminé ne promet
 que langueur & foiblesse? Que soumet-
 il en contraignant son ardeur? Il convient
 aux femmes de relever l'éclat de leur tein.
 La blancheur est naturelle avec leur
 graces & avec cette douce volupté qui
 est empreinte dans leurs yeux. Si l'on
 voit sur le visage une nuance ajoutée &
 brodée par l'art, n'est elle pas soutenue
 par la blancheur éblouissante & naturelle
 de la gorge & des bras? Les hommes
 qui déclament le plus contre ce tendre
 artifice, s'y laissent entraîner avec plaisir.
 Ils sont trop ravis d'avoir un prétexte na-
 turel pour n'appuyer que sur l'endroit le
 plus délicieux, lorsqu'une femme à demi
 attendrie n'est point fâchée qu'on lui dé-
 robe un baiser.

Mais pourquoi, ajouta t-elle, me répands-je en discours sur un ridicule que vous n'avez plus & que vous détestez ? Votre confusion m'a enchantée ; voyez-en encore les effets. Elle se leva dans l'instant ; je la vis plus grande encore au moins de deux pouces. Je tressaillis de joie & de plaisir ; & vous sentez bien que mes désirs , en suivant la gradation de la métamorphose , augmentoient aussi d'ardeur.

Fatiguée d'être assise, elle commença à se promener sur la table , mais à pas lents , & avec une petite contenance attendrie & nonchalante. Je me levai , & me tins debout , en prenant un maintien respectueux & naturel. Je vois dans votre façon de vous tenir & de vous présenter , un changement qui me charme , dit-elle , en continuant de se promener , mais encore plus lentement. Renoncez-vous de bonne foi à ces airs semillans , à cette démarche cadencée , à ces gestes familiers , à cette posture impudente , qui rendent impertinent & insoutenable

l'abord d'un Abbé de votre espece? Pen-
 sez à ne pas avancer un seul mot qui ne
 vous soit dicté par le cœur ; vous savez
 qu'il est à découvert pour moi. Daignez
 donc y lire vous-même , lui dis-je. Non,
 répondit-elle , je ne veux pas me priver
 du plaisir de vous entendre abjurer vos
 ridicules. Qu'il est heureux pour moi , re-
 pris-je , si ce plaisir vous est aussi sensible
 que mes ridicules me sont devenus odieux!
 Oui , j'abhorre & je déteste les airs éva-
 porés , la démarche étourdie , les gestes
 pétulens, la contenance audacieuse , que
 j'ai tant cherché à imiter dans ces héros
 extravagans. Je reconnois mon erreur, &
 je l'abjure. Je sens que pour plaire aux
 femmes, il nous faut un maintien réservé
 sans contrainte , une démarche aisée sans
 précipitation , un air noble sans hauteur ,
 & le geste amené par des graces natu-
 relles. Je le sens , j'en suis pénétré , &
 désormais je m'étudierai à me procurer
 ces agrémens véritables , autant qu'il
 me sera possible de les faire prendre à
 ma figure.

A peine eus-je prononcé ces derniers mots, que ma Poupée crût dans un clin-d'œil au moins d'un pied. Ses charmes suivoient ce mouvement progressif; ils prenoient plus d'éclat à mesure qu'elle devenoit plus grande. Je ne savois plus où j'en étois de joie. Je comprenois encore moins comment je contiendrois celle que j'allois éprouver. Et puisqu'un pied & quatre pouces d'augmentation m'entraînoient hors de moi-même de plaisir, qu'alloit-il donc m'arriver, lorsque ma Poupée en seroit à une taille décidée naturelle & d'une proportion convenable.

Elle s'arrêta en me jettant un regard tendre. Ne soyez point si passionné, dit-elle, en me tendant la main, que je baisai avec transport; il vous faut un peu plus de calme pour bien entendre ce que j'ai à vous dire. Elle retira sa main; & en laissant échaper un soupir, elle se replaça sur le même tome de Trévoux.

Son tein devint plus vif; ses yeux étoient pleins d'une inquiétude voluptueuse,

rueuse , qui n'étoit gueres propre à me
 donner la tranquillité qu'elle me deman-
 doit. Il fait aujourd'hui une chaleur qui
 étouffe, dit-elle, d'une voix altérée, & en
 ôtant son mantelet. Ah ! que devins-je,
 en voyant cette petite gorge éblouissante,
 dont la forme immobile m'avoit rempli
 d'admiration & de plaisir ; que devins-je ,
 mon cher Oronte , lorsque je la vis aussi
 animée que celle d'une femme passionnée
 & attendrie !

J'étois encore debout , dans l'incerti-
 tude si ma Poupée ne se relèveroit pas ,
 je m'y tenois par respect. Mais cette situa-
 tion me devint trop avantageuse , pour
 que je songeasse à en prendre une autre ,
 quoique je visse fort bien que la Poupée
 n'étoit pas disposée à quitter celle où elle
 étoit. Elle rajustoit le tour de sa gorge.
 Ses petites mains en rabaisant la den-
 telle , qui devenoit de moment en mo-
 ment plus indocile , avoient cette même
 grace fine & séduisante , qu'on voit en pa-
 reil cas dans celles d'une femme aimable.
 Elles étoient encore plus adroïtes à faire

naître d'un désordre réparé un nouveau dérangement. J'étois aussi enchanté des charmes que je voyois, que de l'adresse obligeante qu'on employoit pour me les laisser voir. Satisfaite de l'impression qu'ils faisoient sur moi, quelquefois elle me regardoit en dessous avec un souris tendre; mais ses yeux ne s'arrêtoient qu'un moment, elle les ramenoit d'abord sur sa gorge. Les miens prenoient plus de feu à chaque instant, & enfin ils devinrent d'une curiosité trop ardente, trop attentive, trop indiscrete. Asseyez-vous, me dit-elle, en rougissant, & d'un seul tour de main la dentelle se trouva arrangée; j'obéis. Elle tira à elle un tome de Racine, qui étoit sur le gros volume où elle étoit assise, & s'y appuya d'un air languissant. Ses petits pieds se replacerent sur la Brochure. C'étoit un enchantement de voir avec quelle grace elle manioit l'éventail, tantôt en l'élargissant pour se rafraîchir le visage, tantôt en le faisant servir comme d'un voile à la pudeur, pour me jeter furtivement un regard enflammé;

tantôt en l'ouvrant à demi & le faisant jouer avec un air tendre & enjoué.

Sans les désirs l'amour n'est que de l'amitié, dit-elle, sans l'amitié l'amour n'est qu'une passion brutale; c'est un mélange de sentimens & d'ardeur qui fait le véritable amour. Pour toucher donc le cœur d'une femme, & pour lui exciter dans ses sens une émotion voluptueuse, il faut qu'un homme joigne les agrémens extérieurs aux qualités intéressantes du cœur & de l'esprit. Les qualités, dès le premier instant, s'ouvrent une entrée dans son ame. L'estime en naîtra d'abord: un sentiment plus vif ne tardera point à succéder. De-là ces alarmes obligeantes sur votre santé, cet intérêt triste ou joyeux à tout ce qui peut altérer ou augmenter votre fortune; enfin cet attachement délicat, prévoyant, appliqué, qu'on appelle tendresse. Les agrémens lui échaufferont l'imagination. Cette imagination une fois en mouvement, je vous laisse à penser si ses sens peuvent être tranquilles. Livrée à un trouble qu'elle ne poura cal-

mer, bientôt elle se sentira pressée par cette ardeur délicieuse qu'on nomme volupté. Je conviens que le sentiment fait naître le désir; mais ce sont les agrémens qui lui donnent une vigueur impérieuse à laquelle une femme est enfin contrainte de céder. Je ne vous parlerai point de l'air, du port, de la démarche, du geste; vous connoissez aujourd'hui la vraie grace qu'il faut leur donner, pour les rendre agréables; & je crois vous avoir assez récompensé de l'idée juste que vous avez adoptée. Mais il y a un autre agrément encore plus extérieur, & qui fait aussi son impression; c'est le goût & la propreté de l'habillement. En prenant le terme de propreté dans son vrai sens, je n'ai rien à vous dire, vous l'observez scrupuleusement, & c'est bien fait; on ne sauroit y apporter trop d'attention; la moindre négligence contre la netteté offusque les yeux d'une femme. Mais à l'égard du goût j'ai une distinction à vous faire. En le portant à un excès de recherche & de délicatesse, il devient un

ridicule & révolte une femme au-lieu de la charmer. Quelle idée se fera-t-elle d'un homme , qui toujours à l'affut des modes , s'intéresse , s'agite , se tourmente pour les avoir le premier ? N'est-elle pas en droit d'imaginer que trop occupé de ces objets frivoles , il ne le seroit pas assez de ses charmes ? Elle le croira aussi foible dans ses sentimens , & même dans ses desirs qu'elle le verra léger dans ses goûts. J'aimerois encore mieux dans un homme une noble négligence qu'un soin-trop apprêté de sa parure. Ne soyez donc jamais le premier à saisir la mode , donnez-vous encore moins de soin pour la chercher. Que votre rabat soit un peu plus large ou un peu plus étroit plus long ou plus court que celui des fats de votre espece , qui dirigent , & changent les modes , n'en soyez point inquiet. Ayez la même indifférence sur tous les changemens capricieux qu'on enfantera pour les différentes parties de votre habillement. Mais soyez délicat , & même difficile , lorsqu'il s'agira du choix

de la beauté , & de la finesse de l'étoffe. Une femme sentira que vous l'aimez trop pour faire attention à des objets méprisables ; mais que vous la respectez trop aussi , pour négliger de paroître devant elle avec décence. Lorsqu'une mode sera établie & totalement reçue , faites - lui connoître que vous ne l'acceptez que pour ne pas vous rendre d'une singularité qui put lui déplaire. Vous la verrez touchée de votre attention , qui ne sera pas sans récompense. Il faut donc du goût pour se rendre enfin aux modes qui sont en crédit , & choisir les meilleures ; & ce seroit en manquer , de les saisir dans leur nouveauté. Il faut du goût pour le choix d'une étoffe ; & ce seroit en manquer , de la charger d'agrémens destinés à une jeunesse évaporée. Il faut du goût pour se faire coëffer à l'air de son visage ; & ce seroit en manquer , transporter par la fureur de la mode , de vouloir lui en faire prendre une en dépit de lui-même. Sentez-vous la distinction.

Je la sens , divine Poupée , lui répon-

dis-je ; & vous pénétrez sans doute combien je la sens , combien je suis résolu de m'y conformer. Oui, je le vois , repartit-elle, mais remarquez vous-même si je le vois sans y être sensible ; & en prononçant ces mots elle crut subitement à-peu-près d'un demi pied ; elle se leva , le gros volume n'étant plus qu'un siège trop bas pour elle.

C'est pour le coup, Oronte, qu'il me faudroit des termes nouveaux & formés exprès pour vous exprimer la révolution singulière qui se fit dans mes sens. Je n'ai jamais pu me faire un idée bien nette de la cause d'un changement aussi bizarre ; je la connus encore moins dans cet instant.

Aussi-tôt que je vis ma Poupée à cette taille où nous voyons ordinairement un enfant à peu-près de cinq ans, ce feu voluptueux qui couloit dans mes veines se calma ; je n'eus plus de desirs. Je sentis cette amitié innocente dont on est transporté à la vue d'une petite fille jolie , d'une physionomie fine & paîtrie de

graces. Poussé par un mouvement naturel , je la pris dans mes bras. Elle me rendit les siens avec une simplicité qui me charma & me rendit encore moins gêné dans mes caresses. Je la baisai , lorsque je l'eus mise sur mes genoux , & qu'elle s'y fut arrangée avec cette facilité naturelle à un enfant qui ne connoît point de malice. Elle me baisa aussi en riant , en portant ses mains sur ma perruque , sur mes boutons , sur mes manchettes , & en se jouant de mon rabat d'un air enfantin , curieux & folâtre. Cette petite gorge dont les charmes m'avoient transporté , enflâmé , il n'y avoit qu'un moment , n'étoit plus pour moi qu'une gorge d'innocence qui ne m'inspiroit aucun désir ni nulle envie de la toucher. Peus'en fallut qu'il ne m'échapât plusieurs fois de l'appeller petite fille ? pourquoi me retins-je ? C'est encore une raison que je ne saurois vous donner. Enfin je goûtai tout ce plaisir innocent dont on est pénétré lorsqu'on tient dans ses bras une enfant qui est mignone , badine , & caressante.

Je me suis imaginé quelquefois que ce passage si rapide d'une émotion à l'autre n'avoit été qu'un effet de la différence d'objet. Lorsque j'ai vu ma Poupée, m'ai-je dit, à huit pouces, à dix, ensuite à un pied & à deux, je ne l'ai vue que dans une figure hors de la nature. Frappé d'un objet aussi nouveau & aussi charmant, sa singularité m'a fait naître autant de desirs qu'une personne en état de les satisfaire auroit pu m'en donner ; mais aussi-tôt que je l'ai vue à une taille que nous connoissons, & qui nous représente l'âge d'innocence, j'ai éprouvé cette pureté de sentimens que cet âge inspire.

Pendant quelques instans, j'ai été content plusieurs fois de cette explication ; mais je sens qu'elle n'est pas satisfaisante. Aussi m'en tins-je à un raisonnement que je crois plus juste. Je pense que ma Silphide voulut encore me faire goûter cette sorte de plaisir. Je m'imagine qu'elle fit une interruption à mes desirs, pour que j'en eusse de plus vifs lorsqu'elle se trouveroit à la proportion nécessaire, & en volonté d'y répondre.

Je crois cette pensée d'autant plus vraie , qu'aussi-tôt que ma Poupée , ma Silphide , mon enfant , cessa de me baiser , retira ses bras , devint sérieuse , je me contins aussi sans démêler le motif de ma retenue. Pendant tout ce badinage elle ne m'avoit point parlé. Mais dès le premier moment qu'elle reprit la parole , & qu'elle m'eût prononcé quelques mots de suite , j'y trouvai trop d'esprit pour les donner à un enfant , & sur-tout à un enfant de cinq ans. Aussi me préparai-je d'abord à l'écouter avec attention & respect.

Je ne vous ai encore parlé que d'agrémens extérieurs, dit-elle, d'un air noble & aussi dégagé que s'il n'avoit été question entre nous d'aucun jeu puérile , ni d'aucune caresse enfantine. Il s'agit de vous développer les graces de l'esprit , vrais sentimens du cœur , qu'un homme doit avoir pour plaire aux femmes. Je parle des raisonnables : je laisse les étourdies & les décriées : il faut être aussi extravagant que vous l'étiez pour les char-

mer. C'est ici, Philandre, le point le plus important. Je mesurerai mes bontés à l'impression que vous feront mes discours. Vous me verrez croître à mesure qu'elle sera vive, profonde, & que je l'appercevrai de nature à n'être jamais effacée, ni même altérée. C'est par cette gradation que vous parviendrez au bonheur le plus ravissant ; c'est à vous de vous en rendre digne.

Ne vous alarmez point, reprit-elle, en voyant qu'en effet je tremblois de ne pouvoir jamais le mériter. Vous avez des dispositions trop heureuses pour vous livrer à tant de crainte. L'envie ardente & sincère que je vous vois d'entendre mes instructions, d'en profiter, de vous les inculquer à jamais, fait déjà un mérite qui m'est plus précieux que vous ne pensez.

On peut avoir aujourd'hui toute sorte d'esprit avec les femmes, continua-t-elle. Elles aiment trop la lecture, & même celle des ouvrages solides, pour craindre de les ennuyer en leur parlant sur d'autres

sujets que sur l'amour. Oui, on peut leur plaire en les entretenant de l'Histoire, de la Fable, de Morale, & même de ce qu'il y a d'agréable dans les Sciences. Ce n'est que le choix du tems qui peut faire un mérite à un homme, ou lui attirer un ridicule. Ce seroit une affectation pédantesque, un ridicule outré, un contre-tems impardonnable, de vouloir amuser une femme de littérature, pendant que ses yeux ne seroient remplis que de volupté. Ces momens précieux doivent être consacrés au langage tendre, à une déclaration, ou à quelque chose de plus essentiel, si on est parvenu au bonheur de pouvoir en faire la proposition. Mais si une femme par son petit air spéculatif, par quelques mots hazardés, par des curiosités réitérées, fait sentir qu'elle seroit disposée à un entretien, soit littéraire, soit philosophique; éluder ses questions & s'obstiner par une galanterie mal entendue à vouloir la ramener à des raisonnemens tendres, ce seroit faire insulte à son esprit; ce seroit paroître ne la juger capable

capable que des discours galans ou de médifance ; ce feroit enfin un outrage qu'on auroit de la peine à fe faire pardonner.

C'est une grande injustice à vous autres de vous imaginer, pourfuivit-elle , que les femmes veulent toujours dominer en tout ; qu'on ne peut lier avec elles une converfation de littérature, de morale , ou de fcience , fans qu'on ne foit obligé de céder à leur fentiment ; & que fi elles en ont adopté un qui fe trouve faux , il eft impoffible de les en faire revenir. Convenez plutôt qu'il eft impoffible de vous faire revenir vous-mêmes de votre ruficité naturelle. J'avoue que vous ne leur parlez des Sciences qu'avec retenue , avec ménagement , avec politelfe ; que ce n'eft pas une difpute échauffée , impolie , acharnée comme lorsque vous vous luttez les uns contre les autres dans vos combats littéraires. Mais , malgré votre circonfpection , il y a toujours dans l'expoftion de vos opinions un ton décidé , abfolu ,

dogmatique , qui roidit nécessairement une femme contre votre sentiment. Elle est offensée de voir un maître qui prétend la soumettre à ses lumieres , comme si elle n'étoit par faite pour en avoir. Mais qu'elle seroit charmée de trouver un ami en littérature , qui fit société d'opinions avec elle ! Quittez le ton de leçon & de pédanterie ; prenez celui d'un langage naturel. Convenez naïvement qu'on trouve plus de doutes que de vérités. Rendez la science amusante ; écarter les épines , faites ressortir les roses. Si vous ne pouvez enlever entièrement les ronces , semez-y parmi des fleurs. N'affirmez jamais ; proposez , expliquez nettement , faites sentir que vous croyez qu'on peut vous donner autant d'éclaircissemens , que vous repandez de lumieres , & vous verrez comme une femme recevra votre opinion , avec empressement , avec avidité , avec plaisir. Elle croira , en l'acceptant , n'avoir adopté que la sienne. Cette route peut vous mener plus loin

que vous ne pensez. Une femme qui vous trouvera nécessaire dans ses amusemens philosophiques, en viendra bientôt à vous trouver encore plus utile dans des occupations de cœur.

Elle m'avoit regardé pendant tout ce discours. En achevant ces mots elle me fixa encore plus attentivement. Oui, j'en suis sûre, dit-elle, d'un air satisfait, vous êtes pénétré des vérités que je viens de vous développer. Je les vois gravées dans votre ame, oui, elles y sont imprimées à jamais. Lorsqu'elle eut prononcé ces mots, je ne dirai plus que je la vis, mais je la sentis croître sur mes genoux; & vous pouvez vous imaginer la sorte d'émotion que ce mouvement végétatif produisit dans mes sens.

Défendez à votre esprit d'être méditant, reprit-elle. La plaisanterie la plus fine vous rendra odieux, si elle est personnelle. Une femme s'en amusera; mais vous serez détesté au fond de son ame. Pour un moment de louanges, vous vous exposez à perdre mille momens de plaisir.

La critique des mœurs en général peut vous fournir mille sujets plaisans , dont une femme s'amusera avec plaisir. Répandez pour lors les agrémens de votre esprit. Faites réflexion au terme , répandez , mais n'étalez pas. Répandre avec adresse , avec modération , avec modestie , les graces de son esprit , c'est le mérite d'un homme aimable. Les étaler avec faste , avec profusion , avec complaisance , les applaudir le premier ; c'est le travers de génie d'un fat audacieux. Les ouvrages & les spectacles peuvent vous donner aussi les occasions d'une autre critique amusante ; mais qu'elle soit modérée & judicieuse. Dans quelque sorte de discours que vous vous trouviez engagé , cherchez d'y mettre de l'enjouement ; à moins qu'une femme ne se trouve dans des momens de crise fâcheuse , où elle exige absolument de vous un entretien sérieux. Dans vos saillies enjouées , ménagez toujours la pudeur. Avec de l'esprit que n'est-il point permis de faire entendre ? Y a-t-il

de mystere qu'on ne développe ? Il s'agit d'une gaze plus ou moins fine, suivant les dispositions, le lieu, & le tems ; mais il en faut toujours une. En vous livrant au badinage, ne sortez jamais de ce caractère de noblesse qui doit toujours être empreint dans votre air, dans vos actions, dans vos discours. Si vous prenez le ton comique, vous ferez rire, mais croyez-moi, jamais femme raisonnable n'a fait d'un bouffon son amant. En ce cas (faites ici une profonde attention, il vous faudra joindre au bon naturel un peu d'art) en cas que, livrée à une humeur un peu caustique, elle déploie son esprit à couvrir de ridicules quelque personne absente, ne pensez point qu'en applaudissant vous vous ferez un mérite. Peut-être plairiez-vous dans le moment ; mais la réflexion succédant, le repentir se faisant sentir, on vous saura mauvais gré d'avoir soutenu par vos flatteries des discours offensans, qu'on sera fâché d'avoir hazardés. Prenez plutôt le parti généreux de défendre

l'absent. Quand je dis défendre , ce n'est point de vous heurter, de vous opiniâtrer, de rompre en visière. C'est en admirant son esprit , faire sentir d'un ton respectueux qu'on souffre de le lui voir prodiguer de la sorte. C'est , en substituant adroitement des termes ménagés, adoucir ceux que son aigreur momentanée lui inspire. C'est en faisant éclore quelques jolies pensées , en prenant quelque tour ingénieux , l'amener de cette médifance directe & méchante à une critique générale & permise. Si on vous résiste , taisez-vous , & que votre silence exprime la douleur que vous ressentez de la voir sortir de la bonté de son caractère. Dans le moment sûrement vous ne plâirez pas ; que fais-je même si on ne sera pas irrité contre vous ? Mais , lorsqu'elle sera seule & abandonnée à la réflexion , ah ! qu'elle vous rendra justice ! Qu'elle sera charmée de la douceur de votre esprit ! Qu'elle vous comblera d'éloges ! Qu'elle vous trouvera aimable ! Que vous serez aimé !

Oui , Philandre , il ne faut à une femme que quelques instans de réflexion sur un trait de prudence aussi bien ménagé , pour vous faire passer du supplice des rigueurs dans les bras de la volupté. S'y trouver plongé par le mérite d'une conduite aussi généreuse , peut-on imaginer de bonheur plus délicieux ?

Ah ! mon adorable Silphide , m'écriai-je , que vous pénétrez mon esprit d'une clarté divine ! Je ne me reconnois plus , je vois un nouveau jour ; tout se change à mes yeux. Quelle métamorphose ravissante ! non , je n'ai jamais été plongé dans les ténèbres : que je regarde avec horreur les travers dont mon esprit a été obsédé ! ah ! que je les abjure de bon cœur !

En prononçant ces mots avec tout l'enthousiasme dont j'étois enflâmé par la lumière qui se répandoit dans mon ame , par la force de la vérité , qui me gaignoit le cœur , j'éprouvois un plaisir aussi sensible en sentant que ma Poupée continuoît son mouvement de progression , même avec rapidité.

Sa tête étoit déjà presque vis-à-vis la mienne ; ses pieds touchoient le parquet , lorsqu'elle se leva tout à-coup en rougissant ; & vous sentez , Oronte , que je ne fus pas lent à me trouver debout.

Elle avoit l'air , la fraîcheur & la taille d'une jeune personne de quatorze ans. Ses yeux modestes , ses charmes ravissans ; ses graces naïves exprimoient si bien cet âge , que je me trouvai presque confus moi-même de la honte qu'elle paroissoit avoir de se trouver seule avec moi. Embarrassée & tremblante , il sembloit qu'elle n'osât ni avancer , ni reculer un pas , dans la crainte en l'avancant de m'inspirer de la hardiesse , & en le reculant de m'engager à la retenir ; ce qui n'auroit pu se faire sans qu'elle ne se fût sentie atteinte de ma main , ou peut-être enveloppée de mes bras.

Elle parut encore plus confuse lorsqu'elle jeta un coup d'œil sur sa gorge ; gorge naissante , qui représentoit tous les attraits d'une première fraîcheur

encore pure. Elle regarda le mantelet ; quoique sur la table , il avoit cru aussi , & il étoit à la proportion qui convenoit. Elle paroissoit indécise , si elle devoit le prendre , ou le laisser. Le prendre , c'étoit m'indiquer ce qui la gênoit , & elle ne pouvoit avancer la main sans confusion. Le laisser , c'étoit s'exposer à des regards indiscrets ; & elle ne pouvoit s'y hasarder sans se livrer à de nouveaux sujets de rougeur. On aima encore mieux rougir un instant par une confusion qui alloit tout réparer , que de se mettre au hazard de rougir plus d'une fois par la honte de ne s'être muni d'aucune précaution.

Elle prit donc le mantelet ; & au moment qu'elle en couvrit sa gorge , son visage se peignit de la couleur la plus vive. Elle baissa les yeux ; mais en faisant le nœud du ruban , elle me jeta en dessous un regard malin , qui m'exprimoit la satisfaction qu'elle avoit de me cacher ses charmes , par la joie de me les faire désirer. Regard enchan-

teur, qui me pénétra de plaisir, quoiqu'on m'en privât d'un autre bien séduisant. Mais regard trop plein d'esprit, & qui n'étoit déjà plus de la portée de quatorze ans.

Aussi la voyois-je prendre une taille plus haute, plus fine, plus dégagée, pendant qu'elle arrangeoit, replioit, rajustoit le ruban, qui n'alloit jamais à sa fantaisie. Des graces plus expressives se développoient dans l'attitude de ses bras; un sourire plus fin embellissoit sa bouche vermeille, & le mantelet, qui n'étoit que de gaze, ne pouvoit point cacher un mouvement qu'on voyoit devenir à chaque instant plus marqué & plus sensible. Figurez-vous, Oronte, une jeune personne de seize ans d'une régularité parfaite, d'une taille admirable, paîtrie de toutes les graces que donnent l'esprit, le sentiment, l'envie de plaire, & ajoutez-y encore un éclat surnaturel que je ne saurois vous dépeindre. Elle s'assit sur un fauteuil éloigné à quelques pas de

mon siège. Elle me regarda avec des yeux moins contraints , pleins d'une douceur flatteuse , mais noble , & qui marquoit la supériorité de son essence sur la mienne.

Pénétré de tant de charmes , je craignois de ne pas lui rendre l'hommage que je lui devois , en ne restant que debout : j'aurois voulu me jeter à ses pieds ; & je craignois , en m'y laissant tomber , ne lui faire présumer que j'eusse envie de précipiter le moment de son bonheur. Je me tenois donc comme j'étois , confus , tremblant , & dans un ravissement impossible à décrire.

Mais mon cœur ne lui est-il pas à découvert , dis-je enfin à moi-même ? Elle y verra par quelle intention je me prosterne devant elle ; en faisant cette réflexion je me jettai à ses pieds. Levez-vous , dit-elle , en me tendant la main , que je n'osai baiser , je suis contente de votre délicatesse , asseyez-vous. Quoique je sentisse qu'il ne me convenoit plus de rester assis devant elle ,

l'ordre étoit si précis, que je m'y soumis ; & je me remis à ma place avec un air qui faisoit comprendre que je me connoissois indigne de la grace qu'on me faisoit.

Enfin nous voici à la partie la plus essentielle & la plus délicate de mes instructions , dit-elle , d'un air aisé , comme s'il n'y avoit eu aucune interruption dans ses discours. Souvenez-vous encore , que je ne prétens que vous inspirer les sentimens qui peuvent toucher le cœur d'une femme d'esprit , tendre , mais réservée. Quand vous vous sentiriez pris d'une passion décidée & véritable dès le premier coup-d'œil qu'une femme auroit jetté sur vous , ne pensez point d'en faire l'aveu du premier jour que le bonheur de la voir vous sera accordé ; une démarche aussi brusque l'offenseroit , & vous vous exposeriez ou à vous éloigner pour jamais de son cœur , ou du moins à des épreuves encore plus longues , pour la persuader de votre amour. Mais que

vos

vos soupirs l'annoncent avec modération , que vos yeux l'expriment avec modestie , que vos attentions le prouvent avec délicatesse. Devant le monde soyez d'une retenue extrême ; avec de l'esprit & de la prudence , on peut se soustraire aux yeux les plus clairvoyans. Croyez-moi , un regard dérobé , ou un soupir à-demi étouffé , vous feront aussi bien entendre. Ce ménagement vous gagnera sa confiance. Plus vous marquerez de crainte de la compromettre , plus elle vous croira fortement épris. Un Amant délicat n'a point d'intérêt qui lui soit plus cher que celui de ne donner aucun sujet de discours ni de méditation sur la personne qu'il aime. Par cette conduite tendre , soumise & circonspecte , vous ne tarderez pas à vous appercevoir d'une bonté marquée dans ses yeux , d'un desir même de vous entendre faire l'aveu de vos sentimens. Aussi-tôt que vous y verrez ce desir , que ce soit pour vous un coup de lumière décisif ; tombez à ses genoux & faites lui l'aveu de

Q

votre amour. N'employez point l'esprit dans ces momens , laissez parler votre cœur ; livrez-vous à la vérité de votre passion. Votre embarras sera extrême, vos discours seront peu suivis , votre contenance sera tremblante ; mais vous persuaderez. C'est ainsi que le cœur s'exprime , lorsqu'il est vivement touché.

En achevant ces mots , elle sourit de me voir attentif jusques à en être immobile. La vérité de mes discours vous fait donc une impression bien vive , dit-elle ; en radoucissant sa voix. Si forte , si délicieuse , si profonde , m'écriai-je , que si vous m'ordonniez de vous la dépeindre telle que je la sens , il me seroit impossible de vous obéir. Je la vois comme vous la sentez , reprit-elle ; mais j'ai voulu vous faire prononcer des mots dont le son m'est trop agréable pour m'en priver.

La preuve du sentiment qu'elle daigna me témoigner éclara dans toute sa personne. Je vis dans ses yeux une expression encore plus noble , plus tendre ,

plus flatteuse. Sa taille devenue plus libre prit un air de majesté qui se seroit attiré les hommages de l'homme le plus orgueilleux. Une certaine ame de volupté, qu'on ne sauroit faire comprendre, se mêla à l'éclat de son teint, sans que cette premiere fraîcheur, même de quatorze ans, en fût altérée : elle en prit au contraire une douceur plus séduisante. Ses graces, moins gênées encore, faisoient éclater avec plus de passion l'esprit, le sentiment, & la volupté. Je ne connois point d'âge où une femme, quelque beauté qu'elle eût, pût être aussi ravissante.

Elle appuya ses pieds sur un petit siège qui se trouva à la portée. Se sentant étouffer de chaleur par le mantelet, elle l'ôta, mais avec un air de confiance & de majesté, qui faisoit sentir qu'il n'y auroit pour elle de momens qu'autant qu'elle le voudroit, & qu'elle sauroit contraindre jusques à mes regards, si elle le jugeoit à propos. Vous croyez, Oronte pouvoir comprendre

ce que je devins à la nouvelle apparition de ces charmes qui m'avoient causé tant de désirs ? Vous vous trompez. Je me sentis enflâmé par l'ardeur la plus vive, il est vrai ; mais mon cœur éprouvoit une émotion mêlée de crainte & de plaisir , impossible à définir. Je redoutois de m'attirer son courroux par l'indiscrétion de mes yeux , qui s'échappoient malgré moi. Ah ! ciel, que serois-je devenu ! la terreur m'auroit anéanti. Ma crainte étoit si forte, que je souhaitois presque qu'on me dérobat encore cette vue délicieuse , pour ne pas me trouver exposé à un si grand malheur. Mes désirs s'opposoient à ce souhait , & s'y opposoient avec une vigueur de moment en moment plus sensible. Je désirois, je tremblois ; ma contenance embarrassée se ressentoit de mon trouble ; mais je ne remarquai pas moins que la forme étoit plus admirable, le teint plus éblouissant , le mouvement plus expressif.

Soyez un peu plus calme , me dit-

elle en riant , j'aime votre crainte ; mais que la bonté que vous voyez dans mes yeux vous rassure , & écoutez attentivement.

A peine serez-vous tombé à ses genoux , à peine lui aurez vous déclaré votre passion , qu'elle vous engagera de vous relever ; cherchez à vous en défendre ; faites-lui sentir que l'empire qu'elle a sur votre cœur, vous prescrit cette contenance soumise ; mais ne résistez point à des ordres réitérés. Lorsque vous aurez obéi , vous la verrez interdite , un regard vous développera son cœur. Pressez-la de parler , comme si vous n'aviez rien compris , en suppliant en homme qui craint , qui tremble , qui attend un arrêt , d'où dépend son malheur ou sa félicité. Vous n'obtiendrez que quelque mot d'un sens équivoque accompagné peut-être d'un soupir , qui sera plus intelligible. Insistez encore pour qu'elle vous accorde un aveu plus décidé ; mais si elle le refuse avec fermeté , si on veut absolument

changer de propos , soumettez - vous. Vous ne tarderez point à en obtenir un qui sera plus flatteur ; parce que la contrainte qu'on se fera faite le rendra plus passionné. Dans ce moment heureux , permettez à votre passion d'éclater avec toute l'ardeur dont vous vous sentitez enflâmé ; que tout respire en vous l'amour : laissez à vos yeux la liberté d'exprimer le feu de la volupté. Elle vous dira qu'elle ne veut s'en tenir qu'au sentiment ; n'en soyez point effrayé. Examinez ses yeux , ils ne vous parleront pas de même ; mais rendez-vous avec soumission à la loi qui vous sera prescrite. Croyez-moi , elle ne sera pas de longue durée , & ce petit délai rendra vos plaisirs plus sensibles.

En achevant ces mots , elle voulut ouvrir l'éventail qui lui échapa de la main & glissa à ses pieds. Comme elle les avoit toujours tendus sur le petit siège , en me baissant , ma bouche se trouva presque appuyée sur un de ces pieds mignons , qui étoit voluptueu-

fement croisé sur l'autre. Cette posture nonchalante lui donnoit un air si agaçant, que je ne pus me contenir, je laissai échaper un baiser. Mais à peine eus-je permis ce soulagement à mon ardeur, que la peur me saisit. Je craignis d'avoir trop hasardé, & je n'osois me relever; enfin il fallut présenter l'éventail; je tremblois & n'osois presque lever les yeux. Elle sourit de mon trouble, me rassura en me jettant un regard tendre, me fit signe de me remettre à ma place, & continua en prenant un ton encore plus doux.

Si vous vous trouvez avec elle au Spectacle, lorsqu'on y développera quelque sentiment tendre, tournez-le à votre avantage. Si vous lui faites une lecture, appuyez avec passion sur les endroits qui se trouveront conformes à ce que vous sentez. Soyez réservé à la promenade; mais trouvez un moment pour lui témoigner combien les objets que vous voyez vous sont in-

différens. Au jeu point de générosité marquée ; cette galanterie n'est plus de mode , elle seroit même offensante. Mais il peut arriver une occasion où il vous sera permis de feindre un oubli, peut-être la fera-t-elle venir elle-même pour essayer votre délicatesse. Comme ce ne sera qu'une épreuve , elle sera bien éloignée de vouloir en profiter. Contente de vous avoir trouvé des sentimens nobles , elle voudra enfin vous rappeler le souvenir de ce qu'elle saura vous devoir , se disposera à s'en acquitter , feindra de croire votre oubli véritable , & s'excusera sur le sien. Oh ! pour lors soyez ouvertement généreux ; & comment ? en soutenant avec un air naturel que vous êtes satisfait il y a long-tems ; refusez constamment. Elle s'y trouvera trompée , comme vous voyez : car s'il y a du monde , il faudra qu'elle cede malgré eile. Mais pensez-vous qu'elle s'imaginera que vous croyez de bonne foi

qu'il ne vous est rien dû ? Non , Philandre , elle vous tiendra compte de deux générosités , l'oubli & le refus. Y a-t-il de sentimens délicats , quelque enseveli qu'il soit dans le cœur , qui puisse échaper à la pénétration d'une femme ? Tant d'amour , de sentimens , d'attentions , la détermineront enfin ; ses yeux pleins de tendresse & de volupté vous annonceront votre bonheur. Elle saura se délivrer des importuns , & vous vous trouverez seuls. Ah ! Philandre , c'est ici où il faut que l'esprit le cœur & les sens développent leur passion & leurs agrémens , que tout soit expressif en vous , vos yeux , votre air , vos paroles & vos graces. Ne vous rappelez point ces comparaisons de citadelle prise d'assaut , de guerrier , de conquérant & de victoire ; sottises idées qui se trouvent démenties dans la pratique ; une femme réellement éprise veut accorder. Quand même une fermeté féroce pourroit avoir du succès , qu'est-ce qu'un bonheur brutalement acquis ? C'est

un fruit cueilli trop verd qui auroit été exquis dans sa maturité. Passionnément prosterné à ses genoux, soyez pressant par les attraits d'une éloquence séduisante. Ajoutez à l'énergie de vos discours des expressions sourdes, ménagées avec délicatesse. Peignez avec des couleurs vives l'enchantement du plaisir. Par vos soupirs exprimez-lui ce que vous a fait souffrir la contrainte où vous avez tenu vos desirs, & ce que vous en souffrez encore. A chaque nouvelle peinture, fortifiez vos couleurs par le charme d'une action tendre. Embellie par vos transports, vous la trouverez toujours plus aimable; son tein en sera plus animé; ses graces en deviendront plus touchantes. Pour lors moins de coloris plus d'énergie active; c'est le moment de presser les progressions de la volupté. Son trouble, l'altération de sa voix, ses yeux pleins de feu, ses soupirs doux & fréquens, vous apprendront combien vous êtes aimé; & ses bras enfin, qu'elle vous rendra avec transport,

vous feront sentir combien vous êtes heureux. Connoissez donc la différence d'un moment ravi à un bonheur accordé.

En achevant ces mots , elle tourna languissamment les yeux sur moi , les y fixa quelque-tems , les baissa sur son éventail & se leva. J'étois dans un ravissement inconcevable. Ah ! qu'il me tardoit de mettre en pratique les préceptes qu'on m'avoit donnés !

Elle parut ennuyée de se trouver dans un cabinet d'étude ; je m'empressai à lui ouvrir la porte. Elle passa dans la chambre contiguë ; c'est celle, comme vous savez , Oronte , qui est meublée avec plus de goût. Elle paroît même destinée aux plaisirs ; c'est du moins l'idée qu'on en prend à la vue du Sopha bleu enjolivé de nœuds d'amour, qui en fait l'ornement le plus intéressant.

En la suivant je remarquai avec plus d'attention la noblesse de sa taille ; une grace divine régnoit dans toutes ses

actions. Elle se tourna & s'appuya sur mon bras pour se promener. Mes desirs, devenus plus impétueux par cette action obligeante & familière, me transportèrent hors de moi-même. Je commençai enfin à fixer les yeux sur elle avec toute l'expression que mon ardeur pouvoit leur donner.

Je me rappelle une maxime qu'on a dans le monde, dit-elle, en continuant de se promener, & me permettant de lui baiser la main; on la donne comme une règle qui n'est point sujette à aucune exception; mais il y en a une. Si une femme ne vous a pas encore accordé ses bontés, & que vous la surpreniez endormie, n'hésitez point, dit-on, profitez du moment avec rapidité. Cette décision est trop brusque. Il faut la mitiger par une distinction plus sensée; & on la trouvera dans l'examen du sommeil. Pour s'y prendre avec succès, approchez-vous sans bruit & à pas mesurés. Vous devez ce ménagement, si elle est endormie de
bonne

bonne foi; & si elle ne l'est que par une dissimulation obligeante, il vous est encore nécessaire, afin de l'engager à la continuer avec bien-séance. Lorsque vous serez assez près, examinez sa respiration; c'est elle qui vous développera le mystère. Si son sommeil est naturel, profond, accompagné de symptômes convaincans, respectez-le. En l'arrachant d'un assoupissement qui faisoit son repos, vous vous exposez à une résistance humiliante pour vous dans le moment, & d'une conséquence encore plus fâcheuse pour les suites. Attendez votre bonheur du réveil; vous le trouverez plutôt dans ce tendre épanouissement de ses sens. Mais si vous lui voyez un teint trop fleuri, trop animé pour une personne endormie, doutez d'abord, & rendez-vous certain en vous attachant au mouvement de sa gorge. Laissez exhaler quelques soupirs. Si ce souffle pénètre dans ses sens, si vous le voyez ranimer l'émotion des

R

charmes que vous contemplez, n'hésitez point, vous êtes heureux.

Ne croyez point, Philandre, reprit-elle en s'arrêtant, que je vous aie fait un portrait achevé de tout ce que vous devez être pour plaire aux femmes. Ce détail seroit immense & même inutile. Je connois la nature de votre cœur; les germes que j'y ai jetés produiront à l'infini. Dans quelque circonstance délicate que vous vous trouviez, quoiqu'imprévue, vous aurez en vous-même la ressource qui vous sera nécessaire. Je ne suis point surprise d'avoir opéré en vous en peu d'heures une conversion que je n'ai pu faire en plusieurs mois sur d'autres sujets de votre espèce ridicule. Je ne le suis pas non-plus, que rien ne vous ait arrêté dans mes instructions. Ce n'étoit point par inclination mais par envie de vous rendre digne d'être aimé, que vous aviez adopté des travers. Ebloui par une fausse idée qu'on a dans le monde,

que ces petits personnages sont heureux, vous vous étudiez à les imiter pour parvenir au même bonheur. Votre raison vous reprochoit vos extravagances ; mais vous étouffiez ses murmures. Ah ! que vous étiez éloigné d'intention d'avec les fats que vous imitiez ! Vous auriez voulu plaire à une femme pour avoir le plaisir d'aimer & d'être aimé ; & ils voudroient pouvoir en séduire plusieurs, pour avoir celui de les tromper. A peine avez vous été frappé du premier coup de lumière que votre erreur à été détruite. Ce changement subit est naturel ; elle n'étoit que dans votre imagination, votre cœur n'en étoit point attaqué. Elle retira son bras en achevant ces mots, me regarda, poussa un soupir, & s'assit sur le Sopha.

Ah ! divine Silphide, m'écriai-je.... Zamire est mon nom, interrompit-elle ; que j'aie le plaisir de vous l'entendre prononcer. Asseyez-vous, me dit-elle, en me faisant signe avec bonté

de me placer sur le Sopha ; j'obéis. Je ne pourrois exprimer que foiblement le trouble séduisant dont je me sentis pénétré, en me voyant admis à cet honneur. Sa beauté répandoit à chaque instant plus de fraîcheur & d'éclat, mais un éclat au-dessus de toute beauté de notre essence. Plus elle devenoit éblouissante, plus elle prenoit des manières pleines de douceur & de tendresse. Figurez - vous donc, Oronte, mon plaisir, mon trouble, l'extase où je devois être en me trouvant assis auprès d'elle sur le même siège, caché en partie sous sa robe, & à la portée de sentir le mouvement d'une respiration douce & voluptueuse ? L'air qui l'environnoit n'étoit qu'un parfum délicieux. Il m'étoit permis de contenter mes yeux. Oui, mon cher Oronte, on leur exposoit avec esprit, avec grace, avec plaisir, ces beautés qu'on m'avoit tantôt cachées, tantôt laissées voir ; ces beautés qui d'âge en âge avoient pris de nouveaux charmes,

ces beautés qui étoient pour lors d'une forme, d'une blancheur, d'un mouvement tout divin. Plus je laissois égarer mes yeux dans ce torrent de délices, plus je me sentoís animé à les y replonger encore.

En s'appuyant d'un air passionné sur le dos du Sopha, elle laissa tomber nonchalamment un de ses bras, qui se trouva sur ma main par une distraction noble & obligeante. Je lui avois déjà baïsé la sienne, & plus d'une fois. Mais que je trouvai de charmes dans cette nouvelle façon de m'accorder la même grace ! Que ce tendre mouvement me la rendit encore plus délicieuse ! Elle tourna la tête de mon côté, me regarda, me sourit & me demanda d'un ton extrêmement doux pourquoi je gardois le silence.

Mes yeux lui répondirent ; & au feu dont ils étoient animés, elle comprit que je sentoís trop pour pouvoir parler. Mais, rassurez-vous, me dit-elle tendrement ; quoi ! vous ne parlerez pas,

ajouta-t-elle d'un air satisfait de me voir pénétré jusqu'au point d'en avoir perdu la parole ! Je ne lui répondis encore que par un soupir : elle se pencha de mon côté , & soupira de même. Ma bouche encore entr'ouverte ne perdit rien de ce soufle divin ; non, jamais parfum d'Arabie n'a répandu une odeur si agréable.

Pénétré de toute l'ardeur que les désirs les plus violens peuvent exciter, je brûlois d'impatience , & à chaque instant j'étois sur le point de me livrer à la fureur de mes désirs. Retenu par les instructions qu'on m'avoit données, & sans nul usage des femmes, je craignois en voulant presser mon bonheur de le reculer , ou de ne pouvoir y parvenir , en m'y prenant avec peu d'adresse. Je consultai encore ses yeux ; je les vis tendres, languissans même. Mais je ne les trouvai pas pleins de ce feu voluptueux qu'on m'avoit annoncé comme un éclat de lumière , pour autoriser les transports d'un Amant.

Je m'attachai encore à contempler ses charmes , à jouir de la faveur que j'étois sûr qu'on m'accorderoit sans réserve ; je les dévorais de mes yeux. Un faiblissement de désir , de plaisir , de crainte , me tenoit dans le silence ; une émotion plus violente m'en tira ; & transporté tout-à-coup hors de moi-même : Quoi ! m'écriai-je , tant de beautés auroient pu être sujettes au dépérissement ! Ah ! Zamire , adorable Zamire , peut-on s'empresser trop tôt à les rendre immortelles.

Vous êtes trop obligeant , dit-elle d'un air malin ; laissez-moi le soin d'un bonheur qui m'intéresse uniquement. Ecoutez , Philandre , reprit-elle en s'avancant plus près de moi (elle se trouva par ce mouvement appuyée sur un de mes bras , que j'avois glissé peu-à-peu & en tremblant contre le dos du Sopha) supposons que bien loin qu'il fût en votre pouvoir de me donner l'immortalité , je serois privée de toute espérance de l'acquérir jamais

si je m'abandonnois à vos désirs. Supposons encore qu'éprise pour vous d'un amour violent, entraînée hors de moi-même & enivrée des premières douceurs de la volupté, je m'égarerois jusques au point d'oublier le bien que je perdrois, jusques au point de vous tendre les bras, que feriez-vous ? Renoncerez-vous à votre bonheur pour ne pas me priver du mien ? Auriez-vous assez de tendresse pour me rappeler à moi-même ? Me feriez-vous sentir que je perdrois tout & à jamais, pour me livrer un instant à l'ardeur de ma passion ? Répondez. Je baissai les yeux, & je soupirai.

Eh ! bien, dit-elle, que jugerai-je donc de ce grand empressement pour me rendre immortelle ? puis-je penser que vous désirez plus mon bonheur que le vôtre ? Vous rougissez : ne soyez point inquiet : je ne suis point assez injuste pour exiger de vous un sentiment trop délicat pour votre sexe.

Mais faisons une autre supposition,

reprit-elle : si vous étiez immortel , & que vous eussiez pour moi cette même passion dont vous êtes réellement pénétré dans ce moment , mais qu'il ne vous fût pas possible de contenter vos desirs sans perdre l'immortalité , que feriez-vous , Philandre , si je vous ouvris les bras ? Je m'y précipiterois , m'écriai-je , avec un transport & un ton de voix qui faisoient sentir combien je parlois de cœur & naïvement.

Vous le voyez , reprit - elle , les desirs vous feroient oublier le sentiment , mais le sentiment ne pourroit jamais vous faire renoncer aux désirs. Pour jouir de vos transports, vous consentiriez de perdre le bien le plus précieux qu'il soit possible de souhaiter ; & pour me le conserver ce bien inestimable , vous n'auriez pas la générosité de vous refuser à vos desirs.

Ah ! Zamire, m'écriai-je , en la regardant avec des yeux qui se remplissoient de larmes , pourquoi cherchez-vous à

tourmenter mon cœur ? Puis je former quelque idée distincte dans l'ardeur qui me presse ? A la première supposition , je me suis senti assailli par une confusion d'idées ; je n'ai pu rien démêler , & je n'ai osé vous répondre , dans la crainte de vous en exposer une qui ne fût pas dans l'exacte vérité. Et à la seconde supposition , m'interrompit-elle en souriant , l'idée s'est présentée naturellement , & vous me l'avez exprimée de même.

Ah ! Ciel ! m'écriai-je , je me rends plus coupable en voulant me disculper ; mais , Zamire , divine Zamire , daignez prendre pitié de mon trouble. Je voudrois vous rendre digne de me plaire , dit-elle , d'un ton attendri. Elle s'avança encore , & se trouva pour lors plus appuyée sur moi que sur le Sopha. Un mortel le feroit-il jamais , repris-je , à quelque perfection qu'il pût atteindre ? Oui , il le feroit , dit-elle , si je le voyois plus conduit par le cœur qu'entraîné par les sens.

Oh ! je ne fais plus où j'en suis , m'écriai-je , ce n'est plus une ardeur ; c'est un feu qui me dévore & qui me consume. Oui , adorable Zamire , je suis coupable ; j'aurois préféré mon bonheur au vôtre : punissez-moi , que je sois dans un instant anéanti à vos yeux , ou daignez me rendre heureux , si je dois l'être. Je ne crois pas la mort plus cruelle que le tourment que je souffre. Comment vous développer mes sentimens , dans un état aussi violent ? Puis-je me comprendre ? Je sens que je vous adore ; c'est tout ce que je puis vous exprimer. M'offrit-on l'empire du monde pour renoncer au bonheur de me trouver dans vos bras , que dis-je , à celui de vous voir ? Oui , je le sens , Zamire , je refuserois de commander sur tous les hommes , pour vivre soumis à vos volontés.

Ah ! Philandre , s'écria-t-elle , que ce sentiment me charme ! je le vois peint dans votre ame ; c'est ainsi qu'on touche un cœur délicat , ajouta-t-elle

d'une voix presque éteinte : & en prononçant ces derniers mots, je crus sentir qu'elle me serroit la main. J'en tréssaillis de plaisir ; & dans la crainte de m'être trompé, je me hazardai, mais en tremblant , à lui serrer la sienne. Elle daigna me répondre d'une façon si distincte & si précise, que je ne pus plus en douter ; c'étoit une faveur déterminée qu'on m'accordoit.

Animé par une bonté aussi marquée, je me jetai à ses genoux. Elle soupira, me fit lever, je la pressai dans mes bras, & nous nous fixâmes. Je vis dans ses yeux cette impression de volupté que j'attendois comme le signal de mon bonheur. Plus hardi, mais toujours circonspect, je mêlois peu-à-peu l'ardeur de mes transports à la tendresse de mes expressions. J'observois les nuances les plus délicates d'une gradation bien entendue. Zamire, contente de ce tendre ménagement, prenoit à chaque instant une couleur plus vive ; ses yeux devenoient plus expressifs,

sifs , ses graces plus séduisantes. Je m'approchois de moment en moment du dernier période , lorsque des beautés si parfaites s'offrirent à ma vue , je ne sai par quel désordre , que je ne pus plus résister à l'impétuosité de mes desirs. Devenu taciturne , farouche , intrépide , j'oubliai toute circonspection , & je cherchai à me plonger avec précipitation dans l'ivresse de la volupté. Ah ! Philandre , s'écria-t-elle , est-ce ainsi qu'on aime ? En prononçant ces mots elle s'éclipça d'entre mes bras , & je ne la vis plus.

Ne vous attendez point , Oronte , à une peinture exacte de ma situation. Comment voudriez-vous me faire trouver des termes pour vous exprimer un passage aussi subit du plaisir le plus ravissant à la douleur la plus profonde ? Immobile & les bras ouverts , je demeurai quelque-tems dans cette attitude. Ne vous imaginez pas qu'il me fût possible de parler ; à peine me sen-

tois-je la faculté de laisser exhâler quelques soupirs.

Mes yeux errerent de côté & d'autre dans la chambre ; ce fut mon premier mouvement. Celui de mes bras lui succéda d'abord : ils tomberent languissamment sur le Sopha, au moment que je poussai le soupir le plus profond qui soit jamais sorti d'un cœur oppressé.

Plus abbattu , plus consterné , plus mourant qu'un criminel à la vue des tortures, je me sentoîs arracher le cœur en m'imaginant que je ne verrois peut-être plus Zamire. Enfin mes yeux se remplirent de larmes ; cette émotion me rendit la parole. Je vous perds donc, Zamire, m'écriai - je ; j'étois heureux , & je vous perds ! J'étouffois en prononçant ces mots. Etes - vous encore ici , repris-je d'une voix suffoquée ? Voyez-vous ma douleur ? Daignez-vous m'entendre ? Je m'arrêtai pour écouter. Non, elle n'y est plus, m'écriai-je : ah !

je ne soutiens plus mon désespoir ; mais dois-je souhaiter de le pouvoir soutenir ? Je ne verrai plus Zamire, puis-je désirer un plus grand supplice que de vivre encore ? J'entendis un soupir. Dieu ! qu'elle révolution qui se fit dans mon ame !

Est-ce vous divine Zamire, m'écriai-je d'une voix tremblante & qui exprimait ma douleur , mon doute & ma joie. Mélange de sentimens opposés, qui paroît incroyable , & que j'éprouvai cependant en prononçant ces mots : Non, ce n'est pas vous , repris-je ; je vous verrois ; votre cœur est trop plein de bonté : vous ne résisteriez point à mon désespoir , vous seriez touchée de mes larmes. J'entendis encore un soupir , mais plus marqué , & même passionné.

Ah ! je n'en puis plus douter, m'écriai-je avec un transport & un frémissement de joie que je ne saurois vous dépeindre ; c'est vous , mon adorable Zamire ; mon cœur est trop pénétré de ce souffle divin pour ne pas

le reconnoître ; oui c'est vous ; vous le voyez , je me meurs ; daignez vous montrer. Le méritez-vous , dit-on d'un ton mêlé de mécontentement & de douceur ? Non , je n'en suis pas digne , m'écriai-je en me jettant à genoux & levant les yeux au Ciel ; car la voix paroissoit être en l'air au milieu de la chambre. Je devois mieux sentir le prix de vos bontés. Je touchois au comble de mon bonheur ; une circonspection tendre & délicate m'y avoit amené. C'étoit le sentiment qui devoit m'y plonger ; & je m'en suis écarté au moment délicieux où il étoit le plus nécessaire de le conserver. Levez-vous , me dit-on. J'hésitai ; j'aurois voulu du moins toucher par ma contenance. Obéissez , répliqua-t-on. Je me levai.

Vous reconnoissez donc combien vous vous êtes éloigné de la délicatesse que je vous avois prescrite , me dit-on d'une voix plus attendrie. Je reconnois mon égarement , répondis-

je , & je sens combien je mérite d'en être puni. Croyez-vous , repartit-on , que je puisse encore désirer que vous me rendiez immortelle ? Non , je ne le pense pas , m'écriai-je , plus vous avez daigné m'accorder de bontés , & plus je suis coupable. Tant de charmes ne sont pas faits pour être détruits ; le Ciel vous doit l'immortalité , dût-il former un homme qui pût vous mériter. Ah ! Dieu , je n'ai connu ma félicité que pour en sentir plus vivement la perte ! Mais , divine Zamire , me refuserez-vous la grace de vous montrer ? Ne craignez point l'ennui de mes plaintes , je contraindrai jusqu'à mes soupirs , si vous me l'ordonnez. Le souvenir du bonheur que j'ai perdu , mon désespoir , ma jalousie , mes desirs , tous ces mouvemens cruels seront ensevelis dans mon cœur. Vous ne me verrez , Zamire , qu'humble ; languissant , soumis , & attaché à contempler vos charmes. Dussiez-vous m'accabler du supplice affreux de me

rendre spectateur des transports de mon rival, j'étoufferai ma douleur ; mais daignez , adorable Zamire , m'accorder le bonheur de vous voir Enfin , je suis heureuse , s'écria-t-on , & mon cher Philandre est digne de moi.

Je ne sai ce que je devins à ces mots , je ne comprends pas comment on peut soutenir une émotion de joie aussi impétueuse.

A peine les eut-on prononcés , qu'une lueur extraordinaire se répandit dans la chambre. Je fus frappé de ce prodige , mais je n'en eus point le saisissement que j'aurois dû éprouver. Je me sentis au contraire rappelé tout-à-coup de l'accablement où j'étois à ma vigueur naturelle. A mesure que cette lumière devenoit plus éclatante , je sentois augmenter mes forces. Le feu que je voyois sembloit se communiquer dans mon ame. Ah ! que mes desirs se rallumerent avec vivacité ! Une odeur délicieuse se répandoit peu à

peu , telle qu'on la sent par le souffle
 d'un zéphir agréable chargé du parfum
 des fleurs. Animé encore par une odeur
 aussi voluptueuse , je brûlois d'amour
 & d'impatience. Au moment que je
 pouffois le soupir le plus enflâmé ,
 Zamire parut au milieu de cette lu-
 miere ; mais Dieux ! que l'éclat de sa
 beauté effaçoit tout l'éclat qui l'envi-
 ronnoit ! Je demurai interdit en la
 voyant parée d'un autre habillement
 négligé , mais qui avoit quelque chose
 de divin , & tels que nos Poètes en
 donnent à leurs feintes Divinités. Reve-
 nu de ce premier étonnement , je
 fixai mes yeux sur sa gorge ; quoique
 entourée d'une guirlande de fleurs , on
 la voyoit exposée dans tout l'enchan-
 tement de sa beauté. Sa blancheur éblouis-
 sante étoit alors relevée par la couleur
 du vêtement , qui étoit de ce bleu dont
 on peint le Ciel dans toute sa gloire.
 Ses bras plus à découvert n'en étoient
 que plus enchanteurs : sa taille , quoique
 pleine de majesté , n'en avoit pas moins

ces graces touchantes , qui ne sont inspirées que par l'émotion des desirs. Ah ! que je vis distinctement mon bonheur éclater dans ses yeux.

Elle s'assit sur le sofa ; je voulus me jeter à ses genoux , elle me tendit les bras. Figurez-vous quel nouveau trait de flamme ce début ravissant porta dans mes sens ! Puis-je desirer une félicité plus parfaite , s'écria-t-elle , en me serrant avec transport , je serai immortelle , & je la deviendrai par un objet que j'aime ? Sentez , Philandre , sentez la force de ce mot délicieux ! Ce n'est point à présent un goût de préférence , c'est mon cœur qui est touché. Vous avez surpassé mon attente , & même mes instructions ; sans le desir de me rendre immortelle , je vous aimerois encore. Ah ! c'en est trop , Zamire , lui dis-je , d'une voix tremblante & presque éteinte , vous accablez mon cœur. Qu'il le soit , reprit-elle , en me pressant avec plus d'ardeur ; la volupté du sentiment dût-elle épuiser celle du desir , je veux vous en pénétrer. Oui ,

Philandre, livrez votre ame à toute ma tendresse, & voyez combien je vous aime. Connoissez la différence d'un amour né du sentiment à un simple goût excité par le desir. Si je n'étois attachée qu'aux agrémens, d'autres plus flatteurs pourroient me séduire. Mais je le suis à votre cœur, & c'est une source inépuisable qui fournit toujours de nouveaux charmes, dont on ne se détache jamais. Oui, Philandre, je vous aime autant que mon immortalité; que dis-je, je t'aime encore plus, ajouta-t-elle, en se livrant à mes transports.

Il ne fut plus question de mots, mon cher Oronte. Nos ames plongées dans une ivresse divine, furent emportées par un torrent de délices; & les prémices de mon ardeur commencerent le grand ouvrage de la condensation.

Il seroit inutile, Oronte, de vous livrer à votre imagination; quelque échauffée qu'elle pût être, vous ne pourriez jamais vous figurer mon bonheur. Peut-être vous le représenterez-vous

comme celui d'un homme malheureux & d'une condition abjecte, qu'une femme du haut rang & dans l'éclat de l'opulence reçoit dans ses bras. Il croit tenir une Divinité, je l'avoue ; mais enfin l'essence est la même, & souvent il n'a que trop de sujets de s'en convaincre. Cette comparaison est la plus sensible que vous puissiez vous faire ; cependant elle n'est pas juste, vous le voyez ; car la différence de notre Etre est réelle. Plus je me livrois à mes transports, plus j'avois de nouveaux sujets de la reconnoître & d'en goûter les délices.

La beauté de Zamire, qui avoit un éclat surnaturel, & que l'extase des plaisirs rendoit à chaque instant plus touchante & plus divine ; un feu de volupté continuel, ravissant, inépuisable, qui décochoit de moment en moment de nouvelles flammes, & rallumoit de nouveaux desirs. Cette double ivresse de plaisir, le ravissement de ses sens, & la consolidation de son Etre : Ah ! que ses exclamations passionnées marquoient avec

ardeur ce double enchantement ! Mes transports qui étoient toujours plus vifs, toujours mieux soutenus, toujours plus chéris, & que je n'aurois pu avoir si fréquens, si enflammés, si délicieux, sans le secours d'une puissance surnaturelle. Le double ravissement dont je jouissois aussi, celui de mes sens & celui de procurer cette condensation si désirée; car je goûtois la volupté des sentimens, dans les momens même où il me semble qu'il ne soit plus possible de conserver aucun souvenir. Enfin tout me faisoit connoître la différence de notre essence, tout me faisoit sentir la grandeur de ma félicité.

Deux mois se sont passés avec cette rapidité, que deux mois peuvent écouler pour un homme qui se voit comme dans un nouveau monde, qui se trouve élevé à un bonheur inconcevable, qui nage dans les plaisirs. Ah ! Oronte, que j'en goûte un d'une espece nouvelle & ravissante ! Vous le dirai-je, en concevrez-vous toute la délicatesse ? Zamire est venue à m'aimer jusques au point de

m'épargner ses bontés, & quelquefois en me les accordant, de se soustraire à l'ardeur qui la presse, dans la crainte de devenir trop tôt immortelle. Le croiriez-vous, je me sens au comble d'une félicité inexprimable, dans le moment même qu'elle m'arrache aux plaisirs ? Non, Oronte, il n'y a point de volupté plus sensible que celle du sentiment ! Comprenez, si vous le pouvez, combien je suis heureux.

Je ne fais que comprendre, s'écria Oronte, je ne fais où j'en suis. Prendrai-je votre récit pour un songe ? Non, je ne le puis ; ce sont des faits trop suivis, un détail trop exact, une narration trop flatteuse. Le croirai-je comme l'histoire d'un événement véritable ? La raison y répugne ; mais, je vous l'avoue, jamais ses remontrances ne m'ont paru aussi importunes. Oui, je souhaite que votre récit soit vrai ; ce desir me plaît, & je ne puis m'en défendre. Je sens que je ne le puis croire vrai, mais je ne le sens qu'avec répugnance. N'y a-t-il point de classes
pour

pour mon espece? N'est-elle point assez chargée de ridicules pour y en avoir une des plus étendues? N'en suis-je pas assez comblé moi-même, pour attirer une Silphide de son élément? mais, que dis-je! mon esprit s'égare. Ah! que les faillies d'une agréable folie sont contagieuses! Je le répète encore, je ne sais où j'en suis.

Restez dans votre perplexité, dit Philandre, en se levant, (Oronte se leva aussi;) formez tant qu'il vous plaira des desirs ambigus, les miens ne le sont pas, & je cours pour les satisfaire. J'ai laissé Zamire endormie; ah! que cette douce langueur répand dans tous ses charmes une volupté touchante. Peut-être me trouverai-je à l'épanouissement du réveil; peut être, pour augmenter mes plaisirs, sera-t-elle endormie, quoiqu'éveillée; mais je connois le doux mouvement qui m'apprendra mon bonheur. Vous me mettez hors de moi-même, lui dit Oronte.....

Ce furent les derniers mots que j'en-

tendis ; ils étoient déjà éloignés , & je ne les vis plus.

Je vous ai obéi , Madame. Que je serai récompensé de ma soumission , si j'apprends que vous avez eu encore plus de plaisir à la lecture de ce récit , tracé par ma plume , que vous en eûtes à entendre celui que je vous fis de vive voix , le lendemain même de mon aventure. Dussiez-vous me charger de nouveaux brocards , si je vous amuse je suis heureux. Je ne vous ai pas encore dit , Madame , que j'avois sur moi ce qui m'étoit nécessaire pour écrire , & que je griffonnai aussi-tôt que je les ai eu perdus de vue. Je crayonnai l'esquisse d'un tableau , que je n'aurois jamais tenté d'animer par les agrémens du coloris sans vos ordres. Peut-être aurois-je mieux fait de ne m'en tenir qu'à l'ébauche ; peut-être me trouverez-vous aussi foible dans le dessein , que peu expert à nuancer des couleurs. Mais enfin , Madame , daignez vous souvenir que je vous ai obéi.

F I N.



